PRIÈRES ANTÉHISTORIQUES

ŒUVRES

DE

KOUTSA

ET DE

HIRANYASTOUPA

Traduites du sanscrit védique en vers français,
accompagnées de notes sur la religion védique

PAR

BENJAMIN GACHET

PARIS

JOEL CHERBULIEZ
Rue de Seine, 33

MAISONNEUVE
15, Quai Voltaire, 15

PRÉFACE

On commence à connaître l'Inde. La vieille et mystérieuse contrée tenait le monde dans l'attente de ses révélations. Métaphysique profonde, origines historiques reculées, astronomie antérieure à celle des Grecs, voilà ce que l'Inde avait à produire.

On connaît maintenant quelque peu sa métaphysique, et ceux même qui la dédaignent n'en citeraient certainement pas

une autre qui embrasse un champ aussi vaste.

On étudie sa chronologie; mais on en déchiffre peu de chose, et ce peu même on voudrait le rejeter.

On étudie son astronomie, qui rapporte des *observations* de phénomènes célestes faites avant l'an 3000 (av. J.-C.); on s'efforce cependant de prouver qu'elle n'est pas originale, et que si elle n'est pas grecque, elle est chinoise.

Mais lors même qu'il faudrait, cédant à un mouvement bien caractérisé de réaction, tenir pour peu de chose ces révélations de la vieille mère des races indo-européennes, on serait encore forcé de regarder, d'admirer, d'entourer de tous les témoignages du plus tendre respect, ce

livre, — le plus antique parmi tous les livres antiques, — ce témoin écrit de la jeunesse de notre race, les hymnes sacrés des *Védas* [1].

Il n'y a pas quarante ans qu'on connaît ces hymnes en Europe, il n'y a pas vingt ans que M. Langlois en publia la première traduction française; aussi cette évocation est-elle loin d'avoir acquis parmi nous la notoriété légitime des grands témoignages historiques. Oui! un peuple plus ancien que les anciens Brahmanes, pourvu d'institutions tout à fait différentes des institutions brahmaniques, parlait une langue plus primitive que le sanscrit, demeurait étranger aux excès de l'ascétisme, ne pratiquait

[1] Les hymnes traduits dans ce volume appartiennent au plus important des quatre Védas, le *Rig-Véda*.

pas la division du peuple en castes, ne coupait pas la vie humaine en trois périodes fatales (celles de l'étudiant, du maître de maison, de l'anachorète); ne soupçonnait pas le Brahma éternel, inactif et neutre, ni les trois personnes de la Trinité; ignorait même encore, dans sa signification de principe créateur, ce nom de Brahma; n'avait pas connu davantage cette doctrine si invétérée pourtant dans l'Inde, la métempsycose. Celui qui, à tort ou à raison, à cause des castes, ou de la métempsycose, ou de l'ascétisme, garde une prévention énergique contre les peuples riverains de l'Indus et du Gange, ne trouvera rien pour la justifier dans ces poëmes primitifs : chantés sur les rives des deux fleuves, ils datent d'une époque à

laquelle ni ces croyances ni ces institutions n'avaient surgi.

Il y a pourtant une ressemblance entre les deux époques. Qu'on lise les ouvrages indiens de l'une ou de l'autre, on voit bien qu'ils n'ont pas été composés dans le cabinet d'un écrivain ou dans la cellule d'un moine, mais bien en présence des grands spectacles de la nature. Les anachorètes brahmaniques élaboraient leurs vastes systèmes dans les forêts, dans les montagnes, près des lacs, au milieu des bruits des éléments et des cris des bêtes, sous les tableaux changeants du ciel, sous le soleil et l'orage; et là, le ciel, la terre, les eaux, les plantes, la vie à profusion répandue, autant d'énigmes à expliquer, venaient, même lorsqu'ils ne songeaient

plus qu'à *l'acquisition de l'indifférence*, les saisir malgré eux. A l'époque védique les anachorètes (si l'on peut donner ce nom aux *rishis* qui composèrent les hymnes), mêlés, comme leurs prières en font foi, aux affaires courantes de la nation, guerriers et citoyens actifs, cherchaient aussi l'explication de la grande énigme de la nature; les plus rêveurs posèrent les fondements des croyances développées dans les hymnes. La civilisation était peu avancée, ce peuple était pastoral autant qu'agricole; il fut longtemps nomade; les villes que mentionnent les hymnes appartenaient à ses ennemis, objet perpétuel de sa convoitise; le peuple entier vivait donc dans une dépendance constante des grands phénomènes célestes, toujours en

lutte avec les éléments pour subvenir à ses besoins matériels, et lorsque, par je ne sais quel noble besoin intellectuel, la première littérature naquit dans ce peuple avec les premiers types d'hymnes védiques, elle eut pour thème tout indiqué les grandes forces de la nature. Cette constante préoccupation du monde extérieur à l'homme est le caractère commun du monde brahmique et du monde védique.

I

Ecoutons un rêveur moderne : « Pour nous aujourd'hui, dit Jean Reynaud, qu'est-ce que la terre ? un globe que nous roulons, pour ainsi dire, entre nos mains, sur lequel notre compas se promène à

volonté, dont nous avons presque épuisé tout le détail, qui, disproportionné dès à présent à l'ambition de nos voyageurs, ne sera bientôt plus qu'un jouet pour les touristes, hors duquel, en un mot, notre esprit, jaloux de découvertes, brûle à chaque instant de s'élancer pour aller courir les profondeurs du ciel. »

Tel est l'élan que nos connaissances actuelles en astronomie peuvent donner à l'imagination; l'idée d'un firmament désert *nous répugne*, et le savant lui-même se sent entraîné à la résolution de ce problème : les cieux vivent-ils?

Les *Aryas*, nos pères, étaient loin de soupçonner l'immensité des cieux, et pourtant, dans des termes en rapport avec leurs connaissances bornées, ils ont vu se

poser devant eux la même question. Tandis qu'aujourd'hui nous disons avec Jean Reynaud : « ce sont les amas d'étoiles qui forment les vraies nuées, » ces hommes plus primitifs eurent assez à faire avec la nuée qui donne la pluie, et c'est le ciel météorologique surtout qu'ils peuplèrent d'habitants et de divinités ; les étoiles, qui sont tout pour nous (notre système solaire n'étant qu'une misérable partie de l'univers), les préoccupent à peine ; le nom de *Dieu* [1], qui veut dire *Etre brillant*, fut

[1] « Le philologue qui fait de la science sans idée préconçue, sans parti pris, sans se préoccuper d'arriver à un résultat donné, et qui cherche dans le langage l'histoire de la pensée puisque la pensée et le langage n'existent pas l'un sans l'autre, acquiert dans l'étude des langues la conviction que l'humanité a progressé considérablement depuis ses origines : de l'ignorance la plus grossière elle s'est élevée aux théories métaphysiques les plus transcendantes, les plus éthérées ; il est irrévocablement acquis aujourd'hui que plus on remonte aux commencements du langage, plus on le voit se réduire, se simplifier, et plus on voit disparaître les mots exprimant des idées abstraites. »

J. VINSON : *Revue de linguistique*, janvier 1870.

inventé et donné par eux aux habitants dont ils peuplèrent le Ciel.

Le soleil fut donc personnifié, divinisé, les prêtres-poëtes virent dans la succession des jours les manifestations réglées d'une déesse, l'Aurore, des deux frères Açvins, de deux fantômes du Soleil, Mitra et Varouna, du Soleil même sous divers noms. Le vent vécut et fut un dieu. Dans la pluie, qui met fin aux maux de la sécheresse, si souvent accompagnée d'orage, ils virent toute une épopée; les nuages leur étaient apparus comme des démons accapareurs du trésor des eaux; ils imaginèrent un dieu bienfaisant, Indra [1], qui, armé de la foudre, livre un combat aux nuages-dé-

[1] Nous n'avons point à parler de Parjanya : sur ce dieu, antérieur à Indra, voir dans la *Revue de linguistique*, 1re année, l'intéressante étude de M. Girard de Rialle.

mons, jusqu'à ce que, percés de ses coups, ils se résolvent en pluie. Le feu, pour ces imaginations fécondes, vécut également : précipité du ciel avec la foudre, allumé par l'homme pour ses usages journaliers, latent dans les liqueurs spiritueuses, ce dieu parut peut-être le plus digne de la vie. Et ces dieux, pourvus de corps plus subtils que les nôtres, difficiles à décrire bien que mainte et mainte fois constatés dans leurs manifestations et leurs effets, furent tenus pour essentiellement actifs, causes de toute existence, en ce sens, que la suspension de leurs travaux eût compromis le cours régulier des choses ; ils furent appelés *asouras*, mot qui réunit la signification d'essence à celle d'être actif ou de cause. Tout cela imaginé, nos pères

crurent avoir avancé dans la connaissance de la nature.

Le reste, les formes humaines, les appétits humains prêtés à ces dieux, s'ensuivit par une pente fatale : « Si tous les idiomes, dit très-justement M. Langlois [1], pour rendre une idée métaphysique, sont obligés d'emprunter leur expression au monde matériel, comment s'étonner que le mythe vienne au secours du dogme religieux qui cherche à se traduire aux yeux de l'esprit, et qu'il lui prête l'appui de ses larges et brillantes métaphores ?... Une religion me semble être la représentation, par le moyen de symboles extérieurs, *de l'idée qu'un peuple s'est faite* de la nature divine.... » L'expression de

[1] Préface de la traduction du *Rig-Véda*.

ce que l'on croyait être la vérité relativement aux personnages supérieurs à l'homme, voilà ce que, dans les lignes précédentes, il faut entendre par dogme, dogme établi par tous les moyens naturels et par le simple effort de chaque chercheur ajouté à l'effort de ceux qui avaient cherché avant lui. Tant d'efforts, aidés de l'observation, aboutirent, à propos d'Agni, à une véritable science, à une théorie juste et grandiose de la chaleur; mais en même temps ce dieu Agni fut le moins humanisé de tous, parce que les écarts de l'imagination se trouvèrent contenus par l'enchaînement logique de ses propriétés déjà trop nettement conçues.

Mais l'homme est-il constitué de telle sorte que la connaissance de la vérité soit

son unique but? Loin de là! quand les Aryas crurent avoir trouvé le vrai en imaginant les dieux, hôtes de leur ciel, ils firent quelque chose de plus, ils les prièrent. C'était logique, puisque l'homme, d'une part, dépendait des forces représentées par eux, et, d'autre part, leur avait attribué une espèce de vie. Peut-être même, si la prière est réellement un penchant naturel du cœur humain, faut-il admettre que ce besoin avait favorisé et stimulé le travail d'imagination qui enfanta les dieux, tout comme, aux temps antérieurs ou chez des peuples moins bien doués, ce même besoin avait agenouillé la race humaine et l'agenouille encore devant le fétiche, devant du bois. L'aptitude de l'homme pour la prière est

assurément un fait important, nous dirons même le principal de la civilisation védique, comme son aptitude pour la métaphysique sera le fait dominant du brahmanisme.

Il ne faut pas qu'on se méprenne sur la valeur des doctrines védiques en tant que système. On a vu que, dépassant le faible horizon du village ou de la contrée, elles établissaient un lien entre l'homme et l'univers. On peut dire encore, à leur éloge, qu'elles sont simples et claires. Mais il est essentiel de constater en même temps, qu'elles sont moins un système unique que l'assemblage incohérent de plusieurs.

L'importance d'Agni y balance sans cesse celle d'Indra. Certains dieux tels

que Vâyou, l'air, bien qu'invoqués rarement, y sont entourés des mêmes respects qu'Indra et empiètent réellement sur sa royauté. S'arrête-t-on à d'autres passages, on donnera la royauté au Soleil. Une autre divinité, Aditi, l'Indivisible ou la Nature, peut faire à elle seule le fondement de tout un système religieux, et primerait à bon droit Indra, Agni, Vâyou, le Soleil. On en peut dire autant de ce couple vénéré, le Ciel et la Terre. Le dogme védique, fruit des premiers efforts de l'esprit humain, mûri surtout au soleil de l'imagination, contenait donc beaucoup plus que ce qu'il eût fallu pour constituer un système complet et conséquent.

En outre, parmi tous ces dieux, c'est le moins scientifique, le plus chimérique

de tous, Indra, qui garde le premier rang et qui reçoit les plus universelles adorations. Si à la fin l'importance d'Agni prévaut, c'est que celui-ci, par la continuation de l'effort des penseurs, s'est transformé successivement de principe de la chaleur en principe des formes, de la vie et de la pensée; c'est alors Brahma, mais ce n'est plus le mythe védique.

L'originalité des hymnes ne doit donc pas être cherchée dans l'art ou la science avec lesquels le monde y est expliqué, mais bien plutôt dans les formes et les manifestations qu'ils donnent à la *prière*. Le Rig-Véda, dans ses mille dix-sept hymnes, est, avant tout, un vieux livre de prières.

Prières pressantes et naïves!... N'est-ce

pas là le premier jugement qu'on porte à chaque page de ce recueil? n'est-ce pas aussi ce qui en fait le charme incontestable, qui provient, pour cette œuvre littéraire comme pour tant d'autres, du naturel?... Dépendant de leurs dieux, nés, comme tous les hommes, pour désirer le bonheur, et par suite cherchant la richesse, la sécurité dans la jouissance, la conquête des villes opulentes des autres peuples, désirant une longue vie, souhaitant des enfants, les *fidèles en font* la demande à leurs dieux du ton le plus suppliant, y employant la flatterie, les promesses, les tours les plus ingénieux. Tout cela est naturel et plaît.

Mais la morale? demandera-t-on... Elle n'est pas dans ce livre, ou plutôt elle n'y est pas formulée, moins encore armée

et rédigée en code comme dans la plupart des religions. Rien n'indique que ces peuples, qui environnaient de tant de respect l'institution de la famille, aient vécu en contradiction avec les lois de la morale; mais celle-ci exerçait sur l'homme son imprescriptible empire sans avoir été débrouillée du milieu des facultés humaines. Une interrogation à la Divinité, une sorte d'appel à la grâce dans des circonstances critiques, voilà tout ce qu'on trouve dans ces hymnes sur le bien et le mal moral. Mais encore une fois, point de commandement ni de sanction pénale attribués à la Divinité. Le mot de Lucrèce, *Deos fecit timor*, la crainte a fait les dieux, ne peut pas survivre, comme expression de la vérité historique, à la découverte

des hymnes védiques; ce vieux livre, comme le remarque M. Emile Burnouf, en est le formel démenti.

Nous faisons dans ces pages — on peut le voir — le simple inventaire de ce que nous avons trouvé dans le Rig-Véda, sans prétendre à autre chose qu'à le faire exact. Nous y avons déjà noté une qualité, le naturel, mais nous n'y avons pas trouvé ces beautés morales, le désintéressement, l'héroïsme, — et ceci n'implique pas que les héros et les hommes dévoués aient manqué à cette époque. — Il serait injuste de ne pas signaler maintenant un des beaux côtés de la nature humaine qui se révèle dans cette œuvre antique, *la confiance.*

Si, par une illusion de sa jeunesse, l'homme demande aux dieux qu'il s'est

forgés la satisfaction de ses besoins matériels, démesurés, injustes (comme la conquête), cette demande, si déraisonnable qu'elle soit, a cela de bon qu'elle trahit dans celui qui la fait, une disposition d'esprit, la confiance, qui fait à son tour briller de sa plus belle lumière cette qualité inestimable, la bonté : car, s'ils croient fléchir leurs dieux par leur ton suppliant, c'est qu'eux-mêmes, à de pareilles supplications, se laisseraient fléchir, c'est qu'ils sont bons. Cette déduction n'est pas un hors-d'œuvre dans cette étude, elle me conduit à constater et à inventorier ce qui, avec le naturel, plaît tant au lecteur impartial des hymnes, la confiance et la bonté. On peut dire, après avoir lu les Védas : « C'est la confiance qui a fait les dieux. »

Tel est le sentiment général des hymnes. De ceux-ci, maintenant, rejetons une forte partie; dans ceux qui resteront, comprenant l'œuvre de plusieurs auteurs, il nous faudra encore admirer l'idée imposante que les poëtes avaient conçue de la Divinité. Le plus grand nombre de ces beaux hymnes est dédié à Indra. Mais quel que soit le dieu invoqué, le poëte en l'adorant oublie les autres; tout en respectant les traits particuliers qui appartiennent au mythe, sa forme, ses attributs, son char, ses grands coups, son cortége de demi-dieux, il lui en ajoute d'autres qui n'appartiennent qu'à un être supérieur, plus grand que le dieu du vent, de la chaleur ou de la pluie : c'est un pouvoir sans limites dans le temps comme dans l'espace

concédé à l'être divin, c'est sa présence proclamée dans tous les lieux et sous toutes les formes; c'est un pouvoir plus étrange encore sur le cœur du mortel; c'est un amour paternel pour l'homme. Sans parler ici du style magnifique qui revêt ces profondes pensées, il faut bien admettre que, quelles qu'aient été les erreurs et les lacunes du dogme élaboré par la raison des rishis, celle-ci avait su atteindre, dès l'âge védique, à une grandeur de vues et à une piété dignes encore d'admiration.

II

Dans l'histoire du développement littéraire de l'esprit humain les hymnes védiques apparaissent comme une origine,

» portance que les choses mêmes, où
» l'on est surtout attentif aux nuances,
» aux relations les plus fines, aux con-
» trastes, aux modifications. Ces compli-
» cations et ces nuancements de la pensée,
» et leurs conséquences dans la langue
» et dans le style, tiennent à des causes
» diverses qui s'accordent à produire un
» même effet.

» D'abord nous venons les derniers,
» ou du moins après beaucoup d'autres,
» qui ont cueilli les fleurs des idées simples
» et premières : pour être neuf, il faut
» raffiner; et raffiner, c'est saisir des rap-
» ports. Puis, trouvant tout amassé, dès
» le moment où chacun de nous com-
» mence à penser, le trésor des idées
» simples, nous avons creusé et comparé

» de plus en plus, déterminé les manières
» d'être, les modes relatifs, saisi les con-
» venances et les répugnances mutuelles
» des objets, et la langue, comme de rai-
» son, nous a suivis dans nos comparai-
» sons et nos modifications d'idées. Enfin,
» et entre les causes diverses, ce n'est
» peut-être pas la moins efficace : il y a
» un certain degré de culture et de poli-
» tesse des esprits et des mœurs, où
» l'affirmation devient de plus en plus
» timide. Les idées simples et nues, aussi
» voisines de l'absolu que nous les voyons
» dans les Védas, par exemple, ont je ne
» sais quoi d'arrêté, de tranchant, de
» hardi, qui ne va plus guère à nos habi-
» tudes. Remarquez tous les tours et dé-
» tours que prend souvent, pour se faire

» accepter, la pensée au fond la plus déci-
» dée et la plus sûre d'elle-même. Voyez
» dans nos conversations et dans nos écrits
» toutes les restrictions, toutes les nuances
» dont nous entourons et voilons nos
» idées.

» A l'époque que nous peint la langue
» des Védas, on était encore éloigné de
» cette pente de raffinement et de timidité.
» Les chants les plus anciens du Rig-Véda
» nous montrent les Indiens établis dans
» le Pendjab, sur les bords des cinq
» fleuves, à la fois bergers et laboureurs,
» livrés avant tout aux soins quotidiens
» de la vie, n'ayant d'autre culte que
» celui de la nature, de ses forces les
» plus manifestes, les plus élémentaires,
» demandant dans leurs hymnes protection

» et bien-être pour eux et pour leurs trou-
» peaux, saluant le lever de l'aurore,
» chantant les combats que le dieu qui
» porte la foudre livre à la sombre puis-
» sance, aux noirs nuages, et bénissant
» les célestes auxiliaires qui les soute-
» naient dans leurs luttes contre les tribus
» voisines. Leurs besoins n'étaient ni nom-
» breux ni factices, et leurs prières reflé-
» taient leur naïve simplicité; leur ido-
» lâtrie, sans doute, était grossière, mais
» sans mélange de subtilité ni de corrup-
» tion. Ils adoraient les créatures à la place
» de leur auteur; mais ils n'avaient pas
» encore peuplé leur ciel de monstres et de
» fantômes; ils n'étaient, sur cette échelle
» d'erreurs où l'on ne s'arrête pas, qu'au
» premier échelon : s'ils ne connaissaient

plus le vrai Dieu, au moins n'adoraient-
» ils encore que ses œuvres, si grandes
» si belles, si puissantes, et non les créa-
» tions, souvent subtiles, hideuses, im-
» possibles, immorales, de l'imagination
» déréglée des hommes. Le courant d'idées
» qui sortait d'une telle civilisation, où
» tout était simple et primitif, la vie, les
» mœurs, les relations sociales, les esprits
» et les cœurs, n'avait pas besoin d'un lit
» artificiellement creusé, d'une langue qui
» le menât par de nombreux détours.
» L'idiome qu'ils parlaient, qu'ils chan-
» taient, n'avait plus, de l'enfance, les
» bégaiements, la faiblesse, la pauvreté
» impuissante, mais à la simplicité du
» premier âge ils joignaient déjà une force
» virile.... »

Après les lignes que nous venons de citer, on sent combien serait désirable la détermination tant soit peu exacte de la date à laquelle les Aryas parlaient une langue encore si primitive : les solutions évidemment provisoires données à cette question par la plupart des savants d'Europe sont autant de défis jetés à la science et à la légende hindoue. Nous reviendrons sur ce sujet dans une des notices qui accompagnent les hymnes.

M. Régnier, dans l'étude dont on vient de lire un fragment, ayant besoin d'analyser quelques hymnes du Rig-Véda, en choisit trois parmi les moins beaux (il le déclare), et, se renfermant étroitement dans les limites de son étude philologique, il ne trouve pas un mot d'admiration pour

les beautés que M. Barthélemy-Saint-Hilaire et M. Emile Burnouf mettent si bien en lumière.

Ces poésies primitives présentent — on ne s'en étonnera pas — un accord constant entre la forme et le fond, exprimant vivement la bonté et la confiance qui les inspire, pressantes comme le désir qu'elles veulent satisfaire; rien de factice en elles; tous les mots portent. Mais ce n'est là qu'une partie de leur beauté. Faites pour être récitées devant une assemblée pendant l'acte vénéré du sacrifice, en plein air et dans un site choisi, en vue des magnificences du ciel et de la terre, quelquefois dans une circonstance critique de la vie du peuple, elles se trouvent dignes de ces scènes imposantes,

non-seulement par leur rhythme harmonieux et sonore, qu'il faut bien laisser perdre dans la traduction [1], mais encore par la magnificence du style : images éclatantes, heureuses inventions pour décrire un phénomène céleste ou les attributs d'un dieu, netteté et franchise des comparaisons, vigoureuses oppositions d'idées, heureux rapprochements de termes, ingéniosité, quelquefois poussée trop loin. On peut faire un tel éloge des hymnes dus à Koutsa, et de bien d'autres encore. La pensée, particulièrement chez Koutsa, est nette et forte, et l'enchaînement des idées a presque toujours une logique impérieuse;

[1] « On peut dire, sans exagérer l'éloge, que l'habileté des rishis en fait de rhythme est consommée. Je ne crois pas que, dans les odes de Pindare ou celles d'Horace, que dans les chœurs d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide, l'art ait jamais été poussé plus loin » BARTHÉLÉMY-SAINT-HILAIRE : *Journal des savants*, août 1853.

enfin, l'art de la composition y est très-développé.

On s'est élevé contre ce qu'un tel jugement a de favorable. M. Barthélemy-Saint-Hilaire, après des pages de véritable admiration pour les rishis, leur consteste l'art de la composition; il va plus loin encore, et rabaisse leurs poésies au-delà de toute mesure, tout en reconnaissant qu'on peut être, en les lisant, *charmé et ébloui*. Le manque presque absolu de transitions donne prise à ces sévérités; à une époque où les idées n'etaient pas encore pesées, comparées, étiquetées, le besoin des transitions ne pouvait pas se faire sentir. Ce n'est pas à dire que les idées ne s'enchaînassent pas entre elles; elles le faisaient même fortement lorsque l'auteur

était un esprit droit et logique; et chacun de ces vieux hymnes est un poëme complet, ayant son commencement, son milieu et sa fin, une véritable œuvre littéraire. On peut remarquer que souvent les auteurs ont recherché, au lieu de transitions, la vigueur même de l'opposition entre les idées, mode d'enchaînement que les poëtes se plairont toujours à mettre en pratique.

Une autre cause nuit à la clarté des hymnes : c'est le peu de souvenir qui reste des circonstances dans lesquelles ils ont été composés. Les commentateurs indiens, qui donnent ces poésies comme *révélées*, ne se font pas faute de rapporter de nombreuses légendes sur la vie des rishis; mais ce sont le plus souvent des récits impossibles, tandis que, à la seule lecture,

on soupçonne vaguement, sous ces poétiques prières, des malheurs, des dangers, des espérances qui en furent l'occasion et dont il ne reste aucun autre souvenir.

Si peu autorisé que nous soyons, nous osons dire, après une étude approfondie de chacun des hymnes de ce recueil, qu'il est impossible de leur refuser, à quelque point de vue qu'on se place, un grand mérite et une haute valeur. M. Emile Burnouf, l'éminent professeur de Nancy, n'hésite pas à vanter l'*art de composition* aussi bien que le brillant coloris des hymnes védiques, et à voir dans ces poésies des œuvres *classiques*.

III

Ce que nous avons signalé dans le vieux

livre comme digne d'admiration, soit au point de vue religieux, soit au point de vue littéraire, brille particulièrement dans les vingt-et-un hymnes du poëte dont nous nous sommes fait le traducteur. On ne trouverait pas dans son œuvre les développements métaphysiques de l'hymne à Pradjâpati et de quelques autres appartenant à la fin de la période védique; on n'y trouverait pas non plus l'affirmation de l'unité de Dieu; mais on y rencontre un sentiment inconscient de cette unité. Le dogme monothéiste tout formulé est certainement capable d'inspirer de grandes pensées et de belles œuvres; mais ici, ce qui est plus intéressant, les grandes pensées et la logique même de sa poésie semblent conduire Koutsa jusqu'au

monothéisme, qu'il n'a pas formulé.

Koutsa met dans ses œuvres une personnalité qui, après je ne sais combien de siècles, éveille encore la sympathie. L'impétuosité de sa pensée, la richesse de ses images subjuguent et éblouissent; le sentiment de la faiblesse humaine, la mélancolie, répandus dans son œuvre, touchent profondément, et l'impression qu'il laisse est celle d'une originalité puissante.

M. Barthélémy-Saint-Hilaire, après avoir cité un des hymnes de notre poëte, conclut ainsi : « Je ne crois pas céder à une admiration aveugle et à un enthousiasme de traducteur en réclamant pour les auteurs de ces hymnes, Hiranyastoûpa, Gritsamada, Koutsa, une place

désormais immortelle parmi les poëtes qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Sans doute le Véda poursuit un but plus élevé que celui de la poésie; mais puisque, sur sa route, il a rencontré des beautés de cet ordre, il est juste qu'on les lui reconnaisse et qu'on les lui attribue; car le charme de ces vers et leur majesté naturelle et puissante n'auront pas peu contribué sans doute à fonder et à propager la religion des Védas[1]. »

Koutsa était un *râdjarshi* ou *râdja-rishi*, roi en même temps que prêtre. C'est ainsi, du reste, qu'il nous apparaît dans plusieurs de ses hymnes, chef militaire implorant le ciel pour le succès de ses armes; le drame de la guerre se laisse

[1] *Journal des savants*, août 1853.

soupçonner derrière ses poétiques prières, et la protection toute particulière que le prêtre réclame d'Indra, dieu des batailles, découle naturellement d'une telle donnée.

Ce qu'on sait d'autre se réduit à quelques légendes sur la protection dont le grand dieu védique couvrait notre poëte; les hymnes mêmes des autres rishis y font de fréquentes allusions. Ici on lit qu'Indra fit monter le poëte sur son char, là les victoires de l'antique rishi sont glorifiées, et, chose remarquable, les noms des vaincus ne sont pas autres que ceux des nuages-démons si souvent maudits dans les hymnes même de l'auteur; ailleurs il est dit qu'Indra prit une des roues du Soleil pour lui-même et donna l'autre à son adorateur. Une chose est du moins

établie par ces légendes, c'est la renommée qu'avait acquise la piété du rishi envers Indra, ce dieu qui primait déjà les autres, mais qu'il semble vouloir agrandir, dans ses adorations, à la mesure d'un dieu Unique et Souverain Etre.

Nous ne dirons rien de Hiranyastoûpa, si ce n'est qu'il est beaucoup plus moderne que Koutsa. Comme lui, d'ailleurs, il est compté parmi les plus grands poëtes de l'époque védique.

Nous perdrions notre temps à demander ici l'indulgence du lecteur pour la faiblesse de nos vers. Dans ce travail, nous avons eu surtout deux soucis : ne laisser passer sous prétexte de cheville, d'ornement ou de développement poétique, aucune idée

étrangère au texte, et par cela même renoncer à nombre de tropes qui font partie de notre langage usuel en prose même; en second lieu, faire sentir la liaison des idées en suppléant, autant que possible, au manque de transitions.

Nous nous sommes efforcés de suivre l'allure rapide du texte, aimant mieux trop de brièveté que trop de longueur; une strophe française répond toujours à une *çlòka* védique, et la première moitié de la strophe est presque toujours la traduction du premier vers de la çlòka[1].

[1] Notre traduction est faite sur le texte sanscrit même, avec l'aide :

1° De la traduction latine de Rosen (pour tous nos hymnes excepté deux);

2° De la traduction Langlois;

3° De la traduction sans nom d'auteur, due sans doute à M. Pauthier, contenue dans les livres sacrés de toutes les religions, publication de l'abbé Migne;

4° De la traduction que M. Barthélémy-Saint-Hilaire a donnée de plusieurs hymnes.

A ceux qui regardent avec défiance les traductions en vers, nous ferons remarquer qu'il s'agit ici d'une œuvre destinée à être récitée en public, et qui a été faite très-musicale à cause de cela. N'est-il pas nécessaire d'essayer de lui rendre, fût-ce par nos rimes, un peu de l'harmonie inhérente à toute versification? Il me semble, quant à moi, pour emprunter à Montaigne son langage expressif, que la prière *pressée aux pieds nombreux de la poésie s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vifve secousse.*

ŒUVRES DE KOUTSA

HYMNE AU SOLEIL

NOTICE

Cette notice a été placée la première parce qu'elle donne occasion de parler d'*Aditi* et des Adityas, *Mitra* et *Varouna*, dont les noms se trouvent rappelés à la dernière strophe de presque toutes les œuvres de Koutsa. En effet, le Soleil, sous les appellations de Sourya, Savitri, Poushan, Bhaga, Aryaman, et même Mitra et Varouna, représente à lui seul une grande partie des douze fils d'Aditi ou des Adityas.

Aditi veut dire littéralement *Indivisible;* on peut le traduire par *la Nature.*

Les dieux proprement dits, Indra, Vâyou,

les Marouts, et d'autres encore, sont imaginés comme pourvus de corps aériens, glorieux, propres à la locomotion; la Nature, au contraire, dont le culte remonte peut-être, comme celui des dieux, au commencement de l'époque des hymnes, remplit tous les lieux à la fois, présente dans le Ciel, sur la Terre, à droite et à gauche, devant et derrière, ici et là; elle est à prendre en bloc, et mérite ainsi le nom d'Indivisible.

Les fils d'Aditi sont des parties ou plutôt des dérivations de la Nature, des modes suivant lesquels on peut considérer le Soleil. On parlera seulement ici de Mitra et de Varouna.

M. Langlois croit voir dans Varouna le disque du Soleil durant la nuit, imaginé comme revenant prendre sa place à l'Orient pour le lendemain matin par le dessus de l'horizon, cheminant au-dessus de nous, invisible et comme sous un masque.

Varouna est, dit-on, l'*Ouranos* des Grecs, la voûte céleste.

Dans les épopées postérieures aux Védas, il est le dieu des eaux.

On reconnaît, à la lecture de quelques hymnes, qu'il personnifie l'obscurité, avec tout ce qu'elle présente parfois d'émouvant et de religieux. Dans certains passages, comme le remarque M. Girard de Rialle, Varouna est donné comme pénétrant l'obscurité des cœurs et des consciences.

Varouna a pour compagnon habituel Mitra. « Quelquefois, dit M. Nève, deux noms viennent se confondre sous la forme d'un duel, Mitrâ-Varouna; ils figurent aux adorateurs des hymnes la lumière, le jour et la nuit. ». Ce duel paraît correspondre à cet autre, *Nachtoushasâ, Nuit et Aurore;* et, en suivant ce rapprochement, on pourrait considérer Varouna comme la lumière pendant la nuit, Mitra comme la lumière pendant l'aurore.

Si on admet que Varouna désigne ce qui reste de lumière pendant la nuit, on n'est pas éloigné de chercher aussi dans ce mythe la

représentation de la lumière répandue au sein des eaux profondes, comme aussi au fond de cette mer d'azur, le firmament. Mais, dans l'œuvre de Koutsa, Mitra et Varouna apparaissent toujours ensemble, et il suffit que nous voyions en eux le jour et la nuit, ou, plus exactement, ce qu'il y a de lumière au point du jour et durant la nuit.

On sait que *Mithra*, le dieu solaire du Mazdéisme, n'est pas le même que le dieu Mitra dont nous venons de parler; mais bien qu'ils soient distincts, ces dieux ont, entre eux, comme leurs adorateurs même, les aryas et les iraniens, une origine commune; et dès lors le Mitra védique n'est point étranger à ce Mithra qui fut adoré jusqu'en Gaule à la fin du monde romain, et dont nous avons au Louvre plusieurs images.

Nous parlerons plus loin, avec les développements que le sujet mérite, du dieu *Agni*; mais comme il est nommé dans notre hymne:

Voici l'œil de Mitra, de Varouna, d'Agni,

disons dès maintenant que, ainsi que son nom l'indique (*Agni, ignis*) il est le dieu du feu.

Disons avec la même brièveté que le *sôma* est une liqueur spiritueuse offerte habituellement aux dieux : comme les dieux mêmes, dit notre auteur, les chevaux du Soleil sont dignes d'en être enivrés.

Quant au Soleil, nous venons de voir qu'il est appelé l'Œil du Jour, de la Nuit et du Feu, et qu'il a des chevaux (attelés à son char, au nombre de sept, allusion possible au sept jours de la semaine). Il nous reste à ajouter que le mot français *Soleil*, et le mot sanscrit *Soûrya*, que nous traduisons par Soleil, viennent tous les deux d'une même racine.

Hymne au Soleil (Soûrya)

(Section I, lecture VIII, hymne 1)

Des superbes rayons voici l'immense armée,
Voici l'œil de Mitra, de Varouna, d'Agni;
Le Soleil a rempli terre et plaine éthérée,
Tout être et tout objet sont animés par lui.

Tel que l'époux qui suit une épouse chérie,
Sur les pas de l'Aurore il apparaît aux cieux,
Et c'est l'heure du jour où tout homme qui prie
Au joyeux voyageur fait un accueil joyeux.

Les chevaux du Soleil s'avancent pleins de joie,
Couleur d'or, de sôma dignes d'être enivrés!
Ils ont gravi le ciel, et fermes dans leur voie,
Sur son vaste contour portent leurs pas sacrés...

Et le dieu, parcourant l'admirable carrière,
Reprend en son milieu les feux semés par lui,
Les résorbe, — et du char qui porta la lumière
Dételle les chevaux et fait place à la Nuit....

Et l'astre à l'horizon dédouble sa nature,
Lumière de Mitra comme de Varouna....
Tantôt sombre, et tantôt d'un éclat sans mesure
Le même char divin nuit et jour l'emporta.

Par ce Soleil levant écoutez ma prière!.
Des hontes du péché gardez-nous, ô grands dieux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi, se rendent à nos vœux!

HYMNE A L'AURORE

NOTICE

Les écrivains qui exposent dans leurs ouvrages la religion védique et les mœurs des peuples aryas, parlent, parfois en excellents termes, de la terreur que l'obscurité de la nuit causait à ces anciens hommes. Le retour quotidien de la lumière (la lecture des hymmes en fait foi) était une véritable fête.

Nous connaissons tous cette bonne disposition que donne au corps et à l'esprit l'*air du matin*, à la campagne et même à la ville, et grâce à laquelle on se sent, à ces heures matinales, plus propre au travail. Cette sérénité naturelle, le recul des ténèbres, la sécurité rendue aux champs par la fuite des bêtes de

nuit, ces colorations que prend le ciel, cette diffusion visible de la lumière qui incendie l'Orient au point du jour, portèrent nos ancêtres à diviniser et à chanter l'Aurore.

Mais si l'on veut se rendre encore mieux compte de l'importance que présentait autrefois l'éclosion quotidienne de la lumière, il faut considérer que l'on n'a pas toujours connu comme aujourd'hui la marche du soleil, ou plutôt la marche apparente de cet astre, cette apparence même n'ayant point encore été proclamée : on ignorait si c'était un nouveau soleil qui s'allumait et se consumait pour nous chaque jour, ou si l'astre du jour était l'infatigable voyageur de la théorie de la marche apparente. On en jugera par le passage suivant de Lucrèce, ce contemporain de la réforme julienne du calendrier, qui battit si impitoyablement en brèche les transformations grecques et latines des dieux védiques, et qui vécut bon nombre de dizaines de siècles après Koutsa.

« La nuit [1] étreint la terre de vastes té-
» nèbres, et le soleil, soit qu'il ait heurté
» au bout de sa carrière après une course
» déjà longue, et qu'il ait, devenu languissant,
» éteint ses feux tout affaiblis par la lutte
» de l'air, soit encore que la même force
» qui l'a tenu au-dessus de la terre, lui
» fasse changer sa route pour la continuer
» au dessous, toujours est-il que, le moment
» venu, la déesse du Matin amène l'Aurore
» aux confins du ciel et répand ses feux.
» Est-ce le même Soleil qui, cheminant sous
» la terre, regagne le ciel qu'il veut brûler
» de ses rayons? Ou bien est-ce un amas
» de feux, dont les nombreuses semences
» ont accoutumé de se réunir à l'heure mar-
» quée, faisant naître à chaque fois le flam-
» beau toujours renouvelé du Soleil?.... On
» dit qu'on peut voir, des hautes cimes de
» l'Ida, ce spectacle des feux de l'astre en-
» core dispersés à l'Orient : on croit les

[1] Lucrèce : *At nox obruit ingenti....*

» voir se réunir en une seule boule et cons-
» tituer le Soleil. »

On le voit, il y eut longtemps dans l'Aurore un inconnu qui pouvait frapper fortement l'imagination. Aussi les premiers poëtes qui virent ce beau phénomène, ces lumières, ces colorations, firent-ils de l'Aurore une déesse; ils lui donnèrent la moitié d'un corps de femme, mais point de pieds, parce qu'elle paraît se lever ainsi à l'horizon, émergeant en quelque sorte, et s'éteignant dès qu'elle a montré la moitié de son corps. Du reste, l'hymne de Koutsa ne fait point d'allusion à cette donnée; notre rishi se borne à attribuer à l'Aurore un char et des coursiers.

Cet hymne est cité par M. Barthélemy-Saint-Hilaire comme un des plus beaux que contiennent les Védas : « Dans la religion védique, dit le savant traducteur d'Aristote, le feu du sacrifice doit être allumé trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. La première invocation de la journée paraît à la

fois la plus sainte et la plus douce; les poëtes sacrés n'ont pas trouvé pour elle des chants trop délicats, des images trop fraîches, des nuances trop fines. Pour ma part, je ne connais sur ce sujet rien qui dépasse les deux hymnes suivants, ni même qui les égale[1]. »

Des deux hymnes que cite à cet endroit l'éminent critique, le second lui paraît supérieur au premier, et c'est précisément l'hymne de Koutsa. « On y remarquera vers la fin, continue-t-il, une certaine mélancolie grandiose et sereine, malgré sa tristesse. L'homme ne peut pas revoir la lumière sans penser qu'un jour il la perdra, comme tant d'autres de ses semblables l'ont perdue avant lui et la perdront après lui. »

Les lecteurs du *Journal des savants* connaissent l'excessive sévérité de M. Barthélemy-Saint-Hilaire pour les hymnes védiques, qu'il admire d'ailleurs si sincèrement dans les lignes précédentes. Il me semble évident que les

[1] *Journal des savants*, août 1858.

œuvres de Koutsa, bien que censurées par lui dans l'hymne même à l'Aurore, doivent être rangées parmi celles où, pour me servir des termes mêmes que je trouve dans le cahier de mai 1857, « l'inexpérience de la composition est loin d'être aussi grande et aussi frappante » que dans d'autres productions védiques.

En effet, on saisit très-bien le plan de l'hymne à l'Aurore (un des plus longs de notre auteur); nous allons nous efforcer d'en donner une idée.

Au début, exposé didactique de la succession ininterrompue de la Nuit, de l'Aurore, du Jour. — Comme le fait ne s'expliquait pas de lui-même ainsi qu'il s'explique aujourd'hui, les termes de cet exposé sont allégoriques et pleins de mystère.

A la suite, trois strophes d'un grand mouvement, qui finissent chacune par ces mêmes mots : « Elle a réveillé l'Univers. » — Tandis que le début de l'hymne était mystique et

conventionnel, ces trois strophes, au contraire, en proclamant le lever de l'Aurore, décrivent tout ce qu'elle suscite parmi les hommes, avec la clarté parfaite de la vraie poésie lyrique; en première ligne elles nomment la prière.

Suit une accumulation d'éloges pour l'excellente déesse à qui l'on doit le réveil du monde; on la loue, en finissant, d'avoir ramené l'homme aux observances du culte.

Ici s'arrête véritablement la première partie de cet hymne si naturellement religieux.... Poursuivons!

Devant le beau spectacle qu'il chante dans son hymne, un retour vers le passé est un besoin pour le poëte, qui pense aux morts, qui pense aux générations à venir qui jouiront et seront privées à leur tour de ces quotidiennes émotions. C'est seulement après ces touchants rappels que Koutsa revient à l'éloge de la déesse; mais il n'a garde de rétrécir le vaste champ que l'émotion a ouvert au génie

poétique; en effet, dans l'énumération de bienfaits qu'on retrouve ici, le poëte s'applique à faire ressortir la continuité de l'œuvre de l'Aurore dans tous les siècles, et en particulier la perpétuité du culte assurée par elle; c'est la même énumération que dans la première partie, mais étendue à tous les temps. Et puis, comme le poëte a besoin d'une ressource nouvelle pour ne pas devenir inférieur à lui-même, il la trouve, et nous montre les brillants coursiers et le char de l'Aurore chargé des dons qu'elle répand. Cette image, qui est en quelque sorte le point culminant de l'œuvre, saisit le lecteur. C'est l'art des poëtes védiques d'imposer à l'esprit les plus hardies fictions de la religion par l'habile composition de leurs poëmes. L'invocation solennelle pourra venir à la suite; elle est suffisamment préparée; la seconde partie est finie.

Remarquons, avant de quitter cette partie principale de l'œuvre que nous analysons,

comme l'auteur a bien suivi le phénomène météorologique. La strophe qui la termine félicite l'Aurore d'avoir ouvert le chemin au Soleil lui-même. Dès cet instant, dès que le Soleil a émergé, il n'y a plus d'Aurore en effet, et le poëme finit bien par le dernier trait du spectacle qui l'a inspiré.

Qu'on remarque aussi, en passant, la grandeur de cette juxtaposition du Soleil lancé dans sa voie, et de l'humble mortel ramené aussi par l'Aurore dans ses voies de chaque jour.

Quatre strophes, constituant une pressante invocation, terminent cet hymne; — et nous, en terminant cette analyse, nous demandons au lecteur impartial si, à part tous autres mérites, on en peut nier la belle composition.

Et encore n'avons-nous pas tenu compte du *mouvement choral*, qui, suivant la remarque de M. Emile Burnouf, est presque toujours indiqué dans les hymnes védiques. Cette composition poétique révèle, en effet, comme

les évolutions d'un chœur sur une scène, toute une action parallèle à la récitation de ses vers, l'accomplissement du sacrifice.

Le culte en plein air, sans temple, paraît à Jean Reynaud, le plus digne de l'Ordonnateur de l'Univers. C'est aussi de cette façon que s'accomplissait le culte des aryas; c'est dans une enceinte de palissades, ornée de banderolles, pourvue de portes, qu'on sacrifiait aux dieux. Notre hymne, dès le début, nous montre ces portes ouvertes par l'Aurore :

Par elle du lieu saint les portails sont ouverts.

Le vers qui commence l'invocation finale :

Des flammes de l'autel entends la voix ardente,

nous montre le feu sacré allumé, déjà flamboyant.

Un passage, vers le milieu de l'hymne, rappelle les cérémonies qui s'accomplissent; et de cette sorte l'hymne décrit pas à pas la scène imposante qu'il accompagne.

Je me figure voir les familles réunies autour

de l'autel, guettant les premières teintes de l'horizon, et se livrant à cette heure, sous la voûte du ciel, au bruit des çlôkas sonores de l'hymne, aux douces impressions d'une piété crédule et d'une irrésistible poésie.

Hymne à l'Aurore (Usha)

(Section i, lecture viii, hymne 1)

Au bord illuminé du ciel multicolore,
S'allume et se répand l'excellente clarté....
Le Jour conçut la Nuit, la Nuit conçut l'Aurore,
Et par l'Aurore enfin le Jour est enfanté.

De l'éclat de son fils l'Aurore s'est parée.
Blanche, la noire Nuit lui fraya le chemin.
Ainsi les deux couleurs de leur race sacrée
Se mêlent l'une à l'autre et se suivent sans fin.

Une route infinie aux deux sœurs[1] est tracée,
Et la Nuit suit l'Aurore, et l'Aurore la Nuit,
Sans périr, sans durer, baignant dans la rosée,
Et leur diversité de l'accord est le fruit.

[1] Présentées plus haut comme la mère et la fille, la Nuit et l'Aurore sont ensuite les deux sœurs. Je ne fais que traduire fidèlement.

La voici!... ramenant tout homme à la prière!
Par elle du lieu saint les portails sont ouverts!
Nous retrouvons le Monde et nos biens qu'elle éclaire!
Elle a réveillé l'Univers!

« Sus! dit-elle au dormeur, va jouir de la vie!
Il est temps qu'aux Dévas[1] des présents soient offerts... »
Voici le jour venu, l'obscurité bannie!
Elle a réveillé l'Univers!

Les biens, les aliments, les rites, l'opulence,
L'universel effort vers des destins divers,
Aurore, tout renaît par ta munificence,
Tu viens d'éveiller l'Univers!

C'est la fille du Ciel, c'est l'éclat, la puissance,
C'est l'heureuse déesse au vêtement de feux,
La reine, dont le Monde est le trésor immense....
Oh! viens! Viens te montrer brillante à tous les yeux!

Elle suit le chemin des Aurores passées,
Elle ouvre la carrière à celles qui viendront!
Ses flammes, c'est la vie... et dès qu'elles sont nées,
Tout ce qui semblait mort à leur appel répond.

[1] Déva signifie dieu; nous emploierons tantôt le mot sanscrit tantôt le mot français.

Ah! quand tu viens prêter ta flamme aux sacrifices,
Quand tu rends de nouveau l'Univers lumineux,
Quand tu ramènes l'homme à ses pieux offices,
Aurore, tes bienfaits atteignent jusqu'aux dieux!

Depuis combien de temps chaque jour renaît-elle?
Que d'aurores ont lui... Que d'aurores aussi
Brilleront!... Devant nous, à son poste fidèle
D'un éclat invincible elle brille aujourd'hui.

Ceux-là qui ne sont plus te voyaient apparaître,
Bénissant comme nous tes rayons attendus!
C'est à nous de te voir aujourd'hui... Ceux à naître
T'adoreront encore et puis ne seront plus.

Protectrice à la fois et fille de nos rites,
Secourable, par tous priée avec ferveur,
Toi que notre hymne chante et toi qui le suscites,
C'est l'heure! montre-toi dans toute ta splendeur!

Ainsi, pleine d'éclat dès les âges antiques,
Resplendissant pour nous de ces mêmes attraits
Que l'avenir verra, divins et magnifiques,
Toujours jeune, à l'abri de la mort à jamais,

L'Aurore donne aux cieux leur brillante parure,
Elle disperse au loin tout reste de la nuit,
Et ses coursiers vermeils, éveillant la Nature,
Enlèvent dans les cieux le char qui les unit.

Ils apportent les biens qui soutiennent la vie;
Tout renaît, tout reprend sa force et sa beauté...
Ainsi l'antique loi par l'aurore est suivie,
Et l'excellent exemple à l'Aurore est légué.

Debout!... Il est venu l'esprit qui nous fait vivre!
Il dissipa la nuit, il ramena le jour!
Il ouvrit les chemins que le Soleil doit suivre
Et ceux où nous devons marcher à notre tour!

Des flammes de l'autel entends la voix ardente
Et cet hymne en l'honneur des Aurores chanté!
Viens, viens nous délivrer de la Nuit malfaisante,
Viens nous donner trésors, bonheur, postérité!

D'enfants et de troupeaux l'Aurore accompagnée
Pour le pieux mortel allume ses rayons....
Puisse-t-elle, à l'égal de Vâyou [1] célébrée,
Nous donner des coursiers en retour de nos dons!

[1] Vâyou est le dieu du Vent ou de l'Air, honoré parfois à l'égal d'Indra.

O regard créateur d'Aditi notre mère,
Sois du culte sacré le signe éblouissant!
Eclaire ces autels disposés pour te plaire!
Daigne, trésor de tous, illustrer notre sang!

Ces magnifiques dons que prodigue l'Aurore
Sont le trésor béni de son adorateur...
C'est Mitra, Varouna, c'est la Mer que j'implore!
D'Aditi, Terre et Ciel, j'appelle la faveur!

HYMNE AUX AÇVINS

NOTICE

L'hymne qui va suivre contient l'énumération de nombreux miracles attribués aux deux divinités auxquelles il est dédié ; il fait ressortir la grande crédulité des peuples aryas.

Ces pères de notre civilisation, déjà portés à chercher les causes sous les phénomènes, firent d'abord une seule chose de deux choses distinctes. Ils ne s'avisèrent pas de séparer la physique de la religion, et il advint que la curiosité qui veut expliquer la nature, s'unissant au besoin de la prière inné dans l'homme, donna naissance au naturalisme. Dès lors, chaque pas accompli dans le domaine de la

science en fut un dans le domaine de la religion; et aussi longtemps qu'on attribua à des personnages vivants (bien qu'aériens et impalpables) les phénomènes météorologiques, ces personnages vivants, qu'on avait nommés *dieux*, furent priés et adorés.

Parmi ces conceptions tenant à la fois de la science et de la religion, plusieurs, comme celles d'Agni et d'Indra, grandirent, soit grâce à leur valeur scientifique, soit grâce à leur valeur religieuse. D'autres, comme celles des Açvins, furent moins heureuses. Je crois qu'on se tromperait peu en justifiant comme il suit la création de ces personnages divins.

Adorait-on déjà Agni et Indra?... Cela est indifférent. Qu'on admette seulement que le Soleil était regardé comme le bienfaiteur de la terre, armé d'un grand pouvoir sur la vie des hommes et des plantes. Or le Soleil suit son orbite sans la quitter; l'Aurore, plus constante encore, est comme clouée à sa place à l'horizon. On a voulu trouver entre le Soleil et

l'homme, entre l'Aurore et l'homme, des intermédiaires chargés d'exécuter les travaux du Soleil, d'exaucer la prière de tel et tel en faisant prospérer ses récoltes et ses bestiaux, distributeurs des largesses d'un plus grand dieu; on inventa les deux Açvins [1].

Quand le Soleil émerge de l'horizon, ces deux courriers (Açvin veut dire cavalier), surgissant au même instant que l'astre, ne quittent pas la terre, et commencent leur course suivant les bords de l'horizon, l'un à droite, l'autre à gauche, pendant que l'astre lui-même quitte la terre pour s'élever dans sa voie aérienne. Tel fut, peut-être, le premier mythe, conception véritablement grossière.

Lors d'une grande réforme ou d'une restauration de la religion, les deux Açvins, chevauchant le long des deux moitiés de la circonférence de l'horizon, parurent insuffisants. On

[1] « Le nom identique des *Açvinâ* est consacré par les écritures zendes comme celui de Jumeaux habitants du ciel d'Ozmuzd. » NÈVE : *Essai sur le mythe des Ribhavas*, page 308.

respecta toutefois la tradition en gardant ces deux personnages, mais on les mit côte à côte dans un même char, char aussi grand que la Terre, et qu'on pourvut de trois roues portant sur le sol, l'une au nord, l'autre au sud, et la troisième en plein milieu de l'horizon, roulant suivant un diamètre de son apparente circonférence.

Telle est du moins l'explication possible du char à trois roues aussi grand que la terre, dont parle le vieux rishi Agastya. Quant à la restauration du culte dont je viens de parler, c'est la restauration due aux Ribhous, personnages qui nous occuperont plus tard : un hymne de Médâtithi dit explicitement que les Ribhous donnèrent aux Açvins leur char.

Quoi qu'il en puisse être, les Açvins, protecteurs de tout mortel pris individuellement, mais non des peuples entiers, furent honorés comme connaissant les vertus des plantes, guérissant les maux des hommes et du bétail, intervenant à propos dans un danger, habiles

à conduire un char; on les donne aussi comme navigateurs, ainsi que les Dioscures grecs, Castor et Pollux, et cette dernière conception ne contredit pas leur origine; parcourant le monde, ils devaient aussi parcourir la mer.

Une autre fonction des Açvins, qu'il nous faut rappeler sous peine d'être trop incomplet, consiste à rapporter au Soleil et à l'Aurore les offrandes des fidèles. On trouve, à la fin d'un hymne à l'Aurore, ces deux divinités appelées à boire le jus de sôma, qu'on n'offre point à la déesse elle-même, parce qu'on sait bien que l'Aurore ne peut pas quitter la place qu'elle occupe à l'Orient. Les Açvins, d'ailleurs, étaient invoqués principalement dans le sacrifice du matin; l'hymne de Koutsa en particulier, devait être récité à cette heure, comme l'indique l'avant-dernière strophe.

Ces dieux, comme il ressort de la seconde strophe du même hymne, étaient invoqués par le peuple avec une foi toute naïve; mais notre rishi a soin, dès le début, d'établir les

droits de plusieurs divinités à être priées avant les deux Açvins.

Notre poëte, qui, dans son hymne à l'Aurore, dans les hymnes à Indra, dans le grand hymne à tous les dieux, atteint aux plus hautes qualités littéraires, n'a pas dédaigné de composer l'hymne aux Açvins, la plus longue de ses œuvres, et qui, sauf quelques strophes pour commencer et pour finir, est une énumération succincte — sorte de table — des miracles attribués à ces divinités populaires. Il n'y a plus de poésie ici — ou bien peu — et s'il y a de la piété, ce n'est pas la piété élevée qui arrache l'homme à sa tente ou à ses murailles pour lui faire regarder l'univers, c'est celle de l'homme faible et grossier, qui ne voit dans le dieu importuné par lui qu'un faiseur de miracles. Ici, c'est comme prêtre, c'est comme homme que nous avons à juger Koutsa.

Faut-il reconnaître et déplorer en lui cett

lèpre des esprits incultes, cette crédulité qui ne soupçonne pas quelle immense énigme remplit l'intervalle entre l'homme et Dieu, et qui s'abandonne à un ridicule contrôle des bienfaits divins? plus encore, qui en institue et en pratique la vente au détail? Certes, en inventant le mythe grossier des Açvins, on pouvait, pendant qu'on inventait, étendre les attributions de ces deux cavaliers du naturel au surnaturel, par erreur, et parce qu'on ne connaissait pas la limite de l'un et de l'autre dans l'état peu avancé où était la science; mais ne devait-il pas y avoir chez les hommes supérieurs comme notre rishi, une protestation spontanée contre cette confusion? n'y avait-il pas dans ces esprits supérieurs le sentiment du profond mystère qui enveloppe cette intervention singulière sollicitée d'un pouvoir inconnu par tout homme qui prie? On verra par la suite de l'œuvre de Koutsa, que ce sentiment vraiment religieux était en lui; dès lors il a pu rappeler dans son hymne des

miracles légendaires, appartenant à la tradition, chers au peuple, mais à coup sûr il ne se donnait point comme disposant à son gré des faveurs divines. Ces pouvoirs surnaturels accordés aux hommes pieux se rencontrent fréquemment aux temps brahmaniques; ils y constituent le fond d'innombrables récits; et si l'on ne peut affirmer que les temps védiques soient tout à fait purs d'une telle superstition, ils en sont cependant beaucoup moins infestés, et l'œuvre de Koutsa en est presque entièrement exempte. On peut vérifier que la plupart des miracles rapportés dans cet hymne sont déjà cités par des rishis de beaucoup antérieurs à Koutsa [1], et celui-ci semble plutôt vouloir réagir contre la crédulité populaire que s'y abandonner inconsidérément. Ajoutons enfin qu'un grand nombre de faits rapportés dans cet hymne sont les représentations allégo-

[1] « La légende des Açvins est remplie, comme l'est d'ailleurs celle d'Indra lui-même, de souvenirs historiques et de noms individuels qui sont en quelque sorte les annales sacrées d'anciennes tribus. » Nève : *Essai sur le mythe des Ribhavas*, p. 309.

riques de faits généraux de la nature.

Le mélange de ces allégories, qui ne sont pas dénuées de poésie, avec des faits vulgaires ou bizarres (mélange plein de désordre) rend l'hymne moins monotone à la lecture. Et même, la force d'expression, la convenance du refrain, comme aussi la longueur de l'énumération de miracles, communiquent à ce morceau un caractère de grandeur digne du poëte, mérite malheureusement compensé par de nombreuses atteintes au goût et à la raison.

L'importance du mythe des Açvins, par cela seul que ces dieux étaient donnés comme secourables aux besoins de chaque jour, put être très-grande et se maintenir longtemps. Dans le recueil d'hymnes tel qu'il nous est parvenu, cette importance est presque effacée par celle des autres dieux, et surtout d'Agni et Indra.

Hymne aux Açvins

(Section I, lecture VII, hymne 18)

Le Ciel, la Terre, et toi, dieu qui fais resplendir
Le saint foyer, c'est vous, les premiers, que je chante!
Açvins qui faites retentir
En faveur des vainqueurs votre conque bruyante,
Venez aussi nous secourir!

Entourant de ses dons votre char éclatant,
Pour gagner vos bienfaits la foule recueillie
Vous interroge, vous entend....
Açvins, vous protégez le mortel qui vous prie.
Venez aussi nous secourir!

Car, nourris d'ambroisie et d'aliments divins,
Régner sur les mortels, tel est votre partage!
Vous avez fait jaillir, Açvins,
Du pis longtemps aride un abondant laitage...
Venez aussi nous secourir!

8

Du feu son brillant fils [1] rival pour la vigueur
Le Vent a pris de vous son insigne vitesse.
Jadis votre saint serviteur
Arriva par votre aide à la triple sagesse.
Venez aussi nous secourir!

Vous avez arraché Rébha et Bandana
Aux liens, à la nuit, à l'onde meurtrière;
Vous accordâtes à Kanva
Son salut qu'implorait sa pressante prière.
Venez aussi nous secourir.

Vous avez eu pitié d'Antaka demi-mort
Dans l'eau qui l'emportait; — votre aide infatigable
De Bhoudjyou changea le sort,
Pour Karkand, pour Vayya fut douce et profitable.
Venez aussi nous secourir!

Vous avez protégé Prisnigou le rishi,
Gardé de Souchanti la demeure opulente;
Vous transformâtes pour Atri
En un riant séjour la flamme dévorante!...
Venez aussi nous secourir.

[1] Le feu est ici donné comme fils du Vent; c'est le sens adopté par le commentateur indou : M. Langlois a cru devoir adopter un autre sens, qui est certainement moins naturel.

[2] Atri est un antique rishi qui fut jeté par ses ennemis dans une *maison de travail et de peine*, où il souffrait d'une insupportable chaleur.

Vous rendîtes, d'un mot, les jambes et les yeux
Au triste Paradridj, — et votre voix amie
Bienfaisante aussi dans les cieux
Du passereau sanglant sauva la frêle vie...
Venez aussi nous secourir!

Vous avez réjoui l'âme de Vasishta;
Vous avez préservé, dieux exempts de vieillesse,
Koutsa [1], Stroutara, Narya;
L'eau du fleuve vous doit sa fraîcheur, sa mollesse...
Venez aussi nous secourir!

Vous avez secouru Vispalà s'efforçant
D'emporter le butin bien qu'elle fût blessée;
Par votre secours bienfaisant
La piété de Vasa se vit récompensée...
Venez aussi nous secourir!

Vous avez fait couler pour le rishi marchand,
Illustres bienfaiteurs, le trésor de la pluie!
Vous protégeâtes Kaxivan
Dont l'hymne à vous louer s'était assujettie...
Venez aussi nous secourir!

Au fleuve desséché vous rendîtes ses eaux,
Au vacher Trisoka sa richesse égarée;
Le char dépourvu de chevaux

[1] Il s'agit ici d'un autre Koutsa que l'auteur de l'hymne.

Sous votre impulsion mit en fuite une armée...
Venez aussi nous secourir!

Vous avez protégé Bharatvaja le saint,
Mandhatri cultivant ses immenses domaines;
Vous avez, dans l'éther lointain,
Aux rayons du Soleil ouvert de vastes plaines...
Venez aussi nous secourir!

Vous avez, dans la guerre où périt Sambara,
Sauvé Divodasa dans l'onde soulevée,
Sauvé le grand Atithigva,
Sauvé Trasadasou dans sa ville forcée...
Venez aussi nous secourir!

Vous prêtâtes votre aide à Vamra altéré,
Au cavalier Prithi privé de sa monture,
A Kali nouveau marié
Emmenant son épouse à la belle figure...
Venez aussi nous secourir!

Par vous, nobles héros, Manou, Sayou, Atri,
Trouvèrent le salut dans un danger terrible;
Et pour sauver Samarasmi
Vous avez fait siffler une flèche infaillible...
Venez aussi nous secourir!

Vous donnâtes du feu l'éclat et la vigueur
Au ventru Patharvan, fort de votre vaillance.
Pour le rendre riche et vainqueur
Du guerrier Sarâta vous prîtes la défense...
Venez aussi nous secourir!

Vous avez, bénissant Angiras dans ses vœux,
Du troupeau dérobé découvert le repaire.
Par vos aliments généreux
Vous rendîtes la force à Manou notre père...
Venez aussi nous secourir!

Vous donnez aux mortels le bétail au poil roux;
Vimadaya vous dut ses épouses ravies,
Et de vos présents les plus doux
Soudas voit chaque jour ses demeures remplies...
Venez aussi nous secourir!

Vous fûtes bienfaisant pour Stouba le pieux,
Que vous avez plongé dans de saintes délices,
Pour Adhrig, Bhoudjyou, pour ceux
Qui s'acquittent du culte et font des sacrifices...
Venez aussi nous secourir!

Vous avez préservé Krishanou le guerrier;
Par vous dans l'art du miel l'abeille fut instruite;
Et le cheval sans cavalier
Vous dut sa promptitude et son heureuse fuite...
Venez aussi nous secourir!

Vous avez secouru Nara qui défendait
Ses domaines, ses bœufs, ses enfants, proie immense
Qu'un parti puissant attaquait...
Des chars et des coursiers vous prîtes la défense..
Venez aussi nous secourir!

Vous avez protégé Tourvîti, Dabhîti,
O dieux vers qui cent fois s'élève notre hommage!
Vous sauvâtes Pourousanti,
Koutsa fils d'Ardjouna et Dhvasanti le sage...
Venez aussi nous secourir!

Faites donc, ô puissants bienfaiteurs, que la pluie
Suive notre désir et l'appel de nos chants.
Le jour se lève à peine, et ce peuple vous prie...
Augmentez sa grandeur par vos riches présents!

Açvins, durant le jour, durant la nuit entière,
Montrez-vous bienfaisants et rendez-nous heureux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi, se rendent à nos vœux!

HYMNES A AGNI

NOTICE

Parmi les cinq hymnes à Agni qu'a laissés Koutsa, l'hymne expiatoire se distingue par un caractère spécial.

Fait, à ce qu'il semble, pour le peuple, les femmes et les enfants en même temps que pour les délicats en poésie, il est d'une naïveté pleine de charmes.

Nous avons dit, plus haut, qu'Agni est le dieu du feu. Cet hymne, qui, adressé à un feu allumé sur un autel, le décrit avec soin dans ses aspects principaux, et rappelle la contemplation des enfants assis sur le parquet devant la flamme brillante et agitée d'un foyer

ouvert, est coupé à chaque strophe par le refrain suivant :

De notre faute efface la souillure.

C'est que le dieu du feu est aussi celui de la pureté : « De toute religion, dit M. Michelet[1], fleurit le fruit divin, *l'éveil de la conscience*. Agni, dans de très-anciens hymnes, est pris visiblement pour le *pur*, dont on doit imiter la pureté en écartant de soi la souillure physique et morale. Si celle-ci n'est pas bien définie encore, l'âme s'inquiète, interroge Agni : « Agni, que me reproches-tu ? et » quelle est mon offense ? »

Ce courant moral, qui pousse l'homme à connaître et avouer ses fautes, est antique ; on le rencontre dans les plus anciens hymnes. Pour nous borner ici à ce qui touche Agni, retenons ce premier caractère de *purificateur*, que nous venons de constater en lui.

[1] *Bible de l'humanité.*

Ce qui suit se rattache plus particulièrement aux quatre autres hymnes.

« La religion du foyer [1], dit le grand historien que nous citions il y a un instant, ne serait jamais née dans le Midi ; elle naquit au Nord. On n'en peut guère douter quand on voit l'homme, dans ses vœux pour une longue vie, désirer cent hivers. On sent bien le climat des hauts plateaux d'Asie dans les tendresses, les caresses qu'on fait au Feu, au bon ami Agni. »

Présenté comme il l'est dans ces lignes, le culte d'Agni nous attirerait au nom seul de cette noble institution de la famille, qu'il symbolise dans la flamme du foyer domestique. Mais s'il est vrai que quelques passages des Védas rendent manifeste cette vue de M. Michelet, on serait cependant dans l'erreur si on se formait, sur cette apparence, une idée générale du culte d'Agni. Dans la plupart des

[1] *Bible de l'humanité.*

hymnes, et en particulier dans ceux de Koutsa, on trouve seulement un feu sans usage domestique, qu'on entretient toutefois avec un soin religieux, parce que l'Agni visible, cette flamme, ce brasier, est la personne même du dieu. Ce n'est pas dans l'intérieur des maisons, mais en un lieu découvert, et sur trois autels différents, se suivant en ligne droite du nord au sud, qu'on entretient ce feu mystique; on guette, pour l'allumer, le moment précis où une étoile, désignée par le rituel, va disparaître; et la raison de ces pratiques, hardie, d'une portée immense, embrassant la Terre et le Ciel, est cette croyance, que le feu ainsi allumé par le soin des hommes pieux, fournit à l'Aurore et au Soleil l'ardeur dont ils ont besoin pour embraser la Nature.

Que voulaient les rishis propagateurs de cette doctrine? Ne savaient-ils pas, ces poëtes, ces philosophes, ces savants, que, dans les pays où le foyer sacré n'était pas allumé, l'Aurore

et le Soleil brillaient cependant? — A cette remarque facile, inévitable, la croyance dans l'efficacité du feu sacré devait, semble-t-il, perdre tout fondement; mais, si fragile qu'elle ait pu être, elle fut toujours ravivée par sa connexité avec une théorie vraie, toute voisine de l'insoutenable prétention, frappant à bon droit l'imagination, l'étonnant par sa grandeur; et il se trouva que cette théorie vraie était tellement liée aux pratiques du culte que celui-ci peut encore être pris pour une expérience démonstrative de physique, remise quotidiennement sous les yeux des fidèles pour leur bien inculquer la théorie.

Nous avons, de nos jours, pour frapper notre imagination, par son imposante grandeur, une unité toute nouvelle, qui se dégage de plus en plus des progrès de la science; c'est celle de toutes ces forces, considérées jusqu'ici comme distinctes, chaleur, magnétisme, électricité, mouvement. Aux temps védiques, dans des proportions moindres, une

grande unité apparut aussi aux savants et frappa leur imagination ; ce fut celle de cette force multiforme, la chaleur, sous les aspects si divers qu'elle revêt, le feu du foyer, l'éclair, l'Aurore, le Soleil, les franges lumineuses des nuages, la chaleur corporelle, la chaleur des plantes (que l'hiver abat), et jusqu'à la chaleur contenue dans les liquides (que le froid solidifie) ; cette dernière espèce de chaleur, celle *contenue dans les ondes*, semble même une des préoccupations constantes des poëtes sacrés, soit qu'ils aient eu en vue les ondes en général, ou celles du nuage, desquelles sort parfois l'éclair, soit qu'ils aient eu en vue une liqueur spiritueuse, une eau-de-feu, la liqueur sacrée du *sôma*.

Saisir dans toutes ses manifestations cette force physique, et, en second lieu, en faire un dieu, c'est-à-dire lui attribuer les facultés qui correspondent à des yeux et des oreilles, en même temps qu'un cœur sensible à la prière, tel est le double thème sur lequel

s'exerce le génie poétique des rishis. Ces sages ont pu se rendre compte du grand rôle physique de la chaleur postérieurement à l'établissement du culte d'Agni, établi dès une antiquité plus reculée (comme paraît le croire M. Michelet), et rehausser au nom de la science la valeur d'un culte déjà populaire, tandis qu'ils vaquaient moins volontiers à la célébration de divinités plus barbares, comme par exemple les Açvins.

Ces quelques développements mettent le lecteur à même de comprendre le premier des hymnes que nous avons mis à la suite de l'hymne expiatoire; ce morceau, très-court, est adressé à la *chaleur corporelle* (de l'homme, des animaux, de tous les corps y compris le soleil). Mais la connaissance des principaux rites du sacrifice est indispensable à qui veut lire les hymnes suivants; nous allons, en nous aidant de l'*Essai sur le Véda* de M. Emile Burnouf, entrer à ce sujet dans quelques explications.

Une enceinte en plein air, en un lieu d'où la vue embrasse un horizon assez étendu, ornée de banderolles et de fleurs, trois autels de terre, carrés, orientés suivant les quatre points cardinaux, et que le feu, en s'allumant, couronnera bientôt de son panache; sept prêtres, dont quatre sont assis et récitent les hymnes pendant que les trois autres, debout près des autels, accomplissent les rites; les fidèles, hommes, femmes, enfants, dans l'enceinte, — tel est l'aspect général du sacrifice, peu importe à quel dieu il soit offert. Le culte, à l'époque de Koutsa, est déjà sorti de la famille proprement dite, c'est-à-dire du groupe des deux époux et des enfants; l'assistance comprend tout un village ou du moins plusieurs familles.

Approchons-nous maintenant des trois autels :

« Des calices et des assiettes [1], primitivement de bois et qui sont encore le plus souvent

[1] Emile Burnouf : *Essai sur les Védas* 1863, page 300.

faits de cette matière dans le Véda, étaient disposés à certaines places dans l'enceinte sacrés, là où devaient se tenir les prêtres et les dieux. Des fagots sur l'autel, un mortier avec son pilon, un pressoir, un filtre de peau de vache percée de petits trous, ou, bien souvent, de laine feutrée, un grand vase, une cuiller, et enfin l'*arani*, forment à peu près tout le matériel nécessaire à la célébration du sacrifice... »

L'œuvre des prêtres, au début, est double; elle comprend la préparation du *sôma* et la production du feu.

A la façon dont les auteurs sacrés parlent du sôma, il semble qu'ils sont encore sous le coup de l'admiration causée par la découverte de la première liqueur spiritueuse, étrange substance qui brûle avec une flamme de punch, qui enivre l'homme.

Cette liqueur spiritueuse, le sôma, célébrée elle-même comme une divinité dans beaucoup d'hymnes, figure dans tout le Véda comme

l'offrande habituelle des dieux. On la tirait d'une plante appelée aussi sôma, c'est-à-dire plante de la Lune, que les femmes allaient cueillir sur les collines et que les botanistes appellent *asclepias acida*.

« Les prêtres [1] détachaient les sommités laineuses de ses tiges, et les réunissaient dans le mortier où le pilon les écrasait. De là, cette matière broyée était portée sur le plateau du pressoir qui en exprimait le suc... Le jus du sôma était reçu par le prêtre nommé *pôtri* (purificateur) sur le filtre, à travers lequel il tombait dans le vase nommé *pôtra*. »

Revenons maintenant à Agni :

« Lorsque, poursuit M. Burnouf, les quatre chantres avaient entonné l'hymne, les autres s'occupaient aussitôt à allumer le feu nouveau. La première partie de ce rite fondamental s'accomplissait à droite au moyen de l'*arani* : ce mot, qui est au duel, désignait deux morceaux de bois sec, dont l'un avait une petite

[1] Emile Burnouf : *Essai sur le Véda*, page 301.

fossette, et l'autre, appelé *pramantha*, était taillé en pointe : c'étaient le père et la mère d'Agni. La pointe ayant été placée dans la fossette, un mouvement de rotation rapide était imprimé au père au moyen d'une lanière de cuir, et, les deux pièces s'échauffant par le frottement, la fumée et les étincelles ne tardent pas à paraître. »

Cette éclosion du dieu par le frottement est plusieurs fois relevée dans nos hymnes lorsqu'on y rappelle qu'Agni est engendré par la force. Quant à l'expression, *dix jeunes ouvriers*, que nous avons rencontrée dans un de ces hymnes, nous croyons qu'elle révèle le ministère d'un enfant associé aux prêtres, et employé à faire tourner le bois avec ses mains (c'est-à-dire ses dix doigts), soit par l'intermédiaire d'une lanière de cuir, soit directement. M. Burnouf poursuit ainsi sa description :

« La petite flamme, vive mais prête à s'éteindre, est portée sur l'autel, où un bûcher de bois et d'herbes sèches la reçoit. Aussitôt un

puissant aliment lui est donné. Car la flamme, qui s'attache à la paille et aux branches les plus légères, monte en quelques moments à la partie supérieure, où il semble qu'elle va mourir; mais un prêtre s'avance, portant dans un vase le *havis* ou beurre clarifié, qu'il répand sur le foyer. Le beurre se fond, coule en brûlant, et ramène la flamme à la partie inférieure, d'où elle ne se détache plus jusqu'à ce que le bûcher tout entier soit allumé. »

On retrouvera facilement les éléments de cette description dans le troisième hymne à Agni. Mais notre poëte va plus loin : après avoir montré le feu tout allumé, brûlant avec une énergie sauvage, il le suit dans l'air où il monte jusqu'au sein des nuages, jusqu'au ciel même :

Vrai Soleil, ornement de la Terre embellie,
Allongeant ses grands bras dans d'effrayants efforts,
Il suscite en tous lieux mille sources de vie,
Il peuple l'Univers de mille neuveaux corps.

Lorsqu'enfin, écarlate, un dernier bond l'emporte,
Des nuages errants il rejoint les troupeaux :
Le saint foyer soutient leur mouvante cohorte,
Car c'est le feu divin qui rassemble ces eaux.

Nous n'avons point encore parlé du siége des dieux dans cette enceinte sacrée[1], qui renferme les fidèles, les prêtres et Agni resplendissant sur l'autel ; ce siége est fait d'herbe *cousa* : « O Indra, ô Vâyou, dit-on à la divinité, viens t'asseoir sur notre cousa. »

Avec cette herbe, encore fraîche, on élevait primitivement près de l'autel un petit banc ; plus tard, aux temps des trois autels, ce banc d'herbe cousa fut disposé suivant deux courbes symétriques entre l'autel du milieu et chacun des deux autres. Sur ce siége venaient s'asseoir, personnages aériens, Indra, Vâyou, les Marouts, les Açvins, ou tout autre dieu, dociles à la prière qui les conviait : c'est de là qu'ils prenaient leur part des offrandes. A

en juger par de nombreux passages des hymnes, la foi dans la présence réelle des dieux sur le cousa était robuste.

Nous pouvons à présent décrire l'offrande.

« L'offrande[1] est double, solide ou liquide. L'offrande liquide, c'est avant tout le sôma, que l'on offre seul ou mêlé avec de l'eau ou du lait. Le mélange des liqueurs sacrées se fait dans un grand vase nommé *samoudra*. De là il passe dans les calices, que tiennent en main les sept prêtres; et ceux-ci, sous la conduite du *neshtri*, c'est-à-dire du guide, tournent, en marchant vers la droite, autour de l'autel d'Agni, et répandent dans le feu la liqueur de leurs calices. Agni la reçoit, la consume et, sous la forme de vapeurs invisibles, la transmet aux dieux. De la même manière se présente l'offrande solide, composée d'orge frite ou de gâteaux, ordinairement faits de farine et de beurre. C'est au moyen

[1] Emile Burnouf : *Essai sur le Véda*.

de la cuiller que cette offrande est jetée dans le foyer d'Agni. »

Tel est le sacrifice, l'œuvre, *kratou*, dans laquelle nous pouvons voir, comme les aryas eux-mêmes le voyaient, un résumé de l'œuvre universelle, *karma*, c'est-à-dire des phénomènes physiques ou physiologiques, échanges ou transformations de force ou de matière, que chaque jour renouvelle sur notre globe.

Indépendamment de ce caractère d'agent physique qui appartient à Agni, il échut à ce dieu, du fait même du sacrifice, un autre rôle, celui de *médiateur* entre les dieux et les hommes. En effet, à quelque divinité que soit destinée l'offrande, c'est toujours à Agni qu'on la confie; celle-ci n'arrive au dieu lui-même que par l'intermédiaire des vapeurs que la flamme d'Agni lui renvoie. Aussi le rishi Çouhnasépa, dans un de ses hymnes, dit-il à Agni :

« Premier des sacrificateurs, daigne te

complaire en notre amitié, écoute nos chants avec bonté.

» Quel que soit le dieu que nous honorions avec notre sacrifice perpétuel, toujours à toi s'adresse l'holocauste.

» Sois toujours le maître chéri des pauvres mortels, le sacrificateur satisfait de nos hommages, l'élu de notre cœur. Amis d'Agni, nous nous plaçons sous ses auspices.

» Sous les auspices d'Agni, les prêtres présentent les mets choisis pour le sacrifice; sous les auspices d'Agni, nous poursuivons nos adorations.

» Ainsi, dieu et mortels, unissons-nous pour accomplir de concert cette œuvre de bénédiction.

» O Agni, fils de la force, avec tous les feux reçois ce sacrifice, ces prières et ces mets consacrés [1]. »

La fonction de médiateur, qui ressort de ce ton pressant, de tant de confiance, de tant

[1] *Rig-Véda*. Section I, lecture II, hymne 7. Traduction Langlois.

d'amitié, née d'abord du seul fait des rites, s'agrandit bientôt, en se doublant de celle de purificateur, que nous avons déjà constatée; et si l'on réfléchit à l'importance que l'idée de médiateur possible entre l'homme et Dieu a prise dans les religions et dans l'histoire, on sera porté à regarder cette dernière fonction d'Agni comme la plus importante.

C'est elle qu'on trouvera rappelée et décrite dans l'hymne auquel nous avons donné la dernière place. Seulement le ton de confiance et d'amitié du fragment cité ci-dessus ne dominera pas chez notre auteur. L'hymne se recommande surtout par la force de la pensée, l'éclat des images, la hardiesse du plan qui donne place à l'incendie d'une forêt, l'élévation enfin, qui semble être le caractère particulier de ce grand poëte.

Quant à l'avant-dernier hymne à Agni, qui a pour refrain :

Les dieux même enrichis par lui
Proclament les bienfaits d'Agni......

il vante ces bienfaits d'une façon générale, rappelant à la fois les effets de la chaleur sur les éléments (c'est-à-dire les dieux), et les libérales distributions faites par l'Agni de l'autel aux convives du banc de gazon.

Maintenant que les principaux traits du dieu Agni et du culte védique ont été esquissés, puis-je considérer cette notice comme terminée? Non.

Deux questions viennent se poser d'elles-mêmes :

Quel cas faut-il faire de l'idée qu'ont eue les rishis d'attribuer la vue, l'ouïe, un cœur sensible à la *chaleur?*

Quel cas faut-il faire de cette espèce de cuisine sacrée qui constitue le sacrifice?

Bornons-nous à répondre, en ne faisant qu'effleurer la première question, que les hymnes à Agni, les trois derniers surtout, ont *vieilli.*

Ils ne nous touchent pas, malgré leur mérite littéraire, comme le raisonnement nous prouve

qu'ils devaient toucher leurs premiers auditeurs; et la cause en est, semble-t-il, beaucoup moins dans les allusions à des rites qui nous sont peu familiers, que dans leur fond même, qui est le fait de prier la chaleur. Plus le poëte s'attache à décrire fidèlement le dieu — et c'est son devoir comme son mérite, — plus nous sommes choqués de sa prière. Nous sommes peu touchés de ce refrain qui proclame Agni le bienfaiteur des dieux, et nous comprenons cependant qu'il est, pour le croyant védique, la plus belle louange qu'on puisse adresser à Agni.

A la fin seulement du dernier hymne, l'auteur agrandit son dieu dans une mesure qui nous impose véritablement, lorsqu'il dit :

« Mais pour toi la louange est le plus doux hommage,

et lorsqu'il dit encore :

» Celui qui peut sans faute accomplir les lois saintes
» (Et cela même, ô Pur, est l'effet de tes dons)
» Trouve en soi ta splendeur et ta puissance empreintes

Mais le dieu qu'on loue de la sorte est-il encore le dieu du feu? et ne peut-on pas voir, à ces accents tout nouveaux, qu'un concept moins grossier se dégage de la notion de l'agent physique, et qu'un dieu métaphysique est près d'éclore des méditations des rishis?

Un mot maintenant touchant la seconde question.

Certes, ces pilons, ces mortiers, ces calices, ces cuillers, ce riz, ce beurre, font sourire. Mais quelle est la manifestation extérieure d'un culte, quel qu'il soit, que la stricte raison ne pût pas rejeter comme inutile? Dieu n'a point besoin qu'on se mette à genoux, qu'on récite, qu'on chante. Et pourtant faut-il dédaigner tout culte extérieur?

« Il faut admettre, dit très-bien M. Emile » Burnouf [1], à moins d'accuser d'insigne folie » le genre humain tout entier, que les formules » sacrées, ainsi que les rites et les symboles,

[1] *Revue des Deux-Mondes* : livraison du 15 avril 1868.

» couvrent quelque chose de réel, de vivant » et de permanent, qui donne à toutes les » religions leur durée et leur efficacité. »

Il semble, en conséquence, que la seule question susceptible d'une étude fructueuse, soit celle de la supériorité ou de l'infériorité du culte védique sur tel ou tel autre. Mais voici que M. Emile Burnouf, dans son *Essai sur le Véda*, dans ses articles de la *Revue des Deux-Mondes* sur la science des religions, communique un redoublement d'intérêt à ces recherches, en prétendant établir la filiation de toutes les religions entre elles. A travers les réformes, les changements, les révolutions, les anathèmes réciproques, toutes les grandes religions se seraient successivement engendrées, et la religion mère serait celle des Védas, qui a laissé pour monument ces beaux hymnes que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, les Etats-Unis viennent seulement de lire, poésies composées à plusieurs siècles d'intervalle depuis les plus

anciennes jusqu'aux plus récentes, et dont la recension fut faite, d'après la chronologie de M. Rodier, vers l'an 13900 avant notre ère.

I

Hymne expiatoire à Agni

(Section I, lecture VII, hymne 3)

Agni! de notre faute efface la souillure
Et rends notre opulence éblouissante et pure!

De notre faute efface la souillure!

En te rendant ton culte, Agni, nous demandons
De faciles chemins, des biens, des champs féconds.

De notre faute efface la souillure!

Ainsi nos plus grands chefs s'avancent près du prêtre,
Et des chantres sacrés ce pontife est le maître...

De notre faute efface la souillure!

Ainsi nos anciens, et leurs fils auprès d'eux,
T'environnent, disant: « Rends-nous victorieux! »

De notre faute efface la souillure!

Ainsi, sous nos regards, pour montrer ta puissance
Ton corps resplendissant s'agite et se balance!

De notre faute efface la souillure!

Oui!... de tous les côtés tu vois... et sur nos dons,
Prêt à les dévorer, tu lances tes rayons!

De notre faute efface la souillure!

Tu vois de tous côtés... Que ton regard nous guide,
Entre mille ennemis, comme un vaisseau rapide!

De notre faute efface la souillure!

Nous sommes le vaisseau sur les flots insurgés!
Conduis-nous au bonheur à travers les dangers!

De notre faute efface la souillure!

II

Hymne à la Chaleur corporelle

(Vaiçvânara)

(Section I, lecture VII, hymne 4)[1]

Du doux Vaiçvânara gagnons la bonne grâce;
Il est de l'Univers le rajah glorieux;
S'élançant de l'autel il envahit l'espace,
Il est le compagnon du Soleil même aux cieux!

Dans le ciel, sur le sol, dans les fibres des plantes,
Dans le frottement même il se répand, il vit;
D'Agni-Vaiçvânara les ardeurs bienfaisantes
Nous protégent le jour, nous protgéent la nuit.

Puissent donc ces honneurs, Vaiçvânara, te plaire!
Entourés de trésors puissions-nous vivre heureux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

III

Hymne à Agni

(PROBABLEMENT POUR LE SACRIFICE DU MATIN)

(Section I, lecture VII, hymne 1)

Déjà la Nuit, déjà sa blanche sœur l'Aurore
Hâtent le pas ; — chacune allaite son enfant :
L'une a pour nourrisson l'astre que l'homme adore,
Et le fils de la Nuit est Agni l'éclatant.

Dix jeunes ouvriers — dans le bois inflammable
Font naître cet enfant en qui la foudre vit,
Dieu pénétrant et fort, par lui-même adorable,
Qui chez tout être humain s'allume et resplendit.

C'est le dieu célébré pour sa triple origine,
Qu'il naisse dans le ciel, dans l'onde ou sur l'autel.
Il naît... et l'Orient révélé s'illumine,
Et c'est lui qui des jours marque l'ordre éternel.

Qui, lorsqu'il est latent, soupçonne son essence?...
Par le culte engendré le fils devient fécond :
Générateur de l'onde au firmament immense,
Il renaît en nos mains sous la libation[1].

Voyez! il resplendit... Sa force s'est accrue...
De la flamme oscillante il sort, splendide et droit!
C'est Twaschter!...[2] Terre et Ciel frémissent à sa vue!
Le lion vient de naître et jette au loin l'effroi!

Le couple saint l'honore, et le Ciel et la Terre
Le suivent, comme un bœuf suit le bœuf mugissant.
Au milieu des plus forts sa force et la première,
Car le prêtre sur lui verse un beurre abondant.

Vraï soleil, ornement de la Terre embellie,
Allongeant ses grands bras dans d'effrayants efforts,
Il suscite en tous lieux mille sources de vie,
Il peuple l'Univers de mille nouveaux corps.

[1] « Cette strophe ne peut se comprendre que par une explication sur les effets du sacrifice. Le feu, né au milieu des libations, est transporté dans le soleil et dans l'air; il y forme l'eau des nuages : ainsi l'onde l'a produit, et il produit l'onde. Le commentateur dit : « Du soleil naît la pluie, et de la pluie naît la matière des liba- » tions. De ces libations renaîtra le feu .. »

Note de la traduction Langlois.

[2] Twashter, la foudre, ou plutôt l'ouvrier de la foudre.

Lorsqu'enfin, écarlate, un dernier bond l'emporte,
Des nuages errants il rejoint les troupeaux;
Le saint foyer soutient leur mouvante cohorte,
Car c'est le feu divin qui rassemble ces eaux!

Maintenant ta lueur vaste et victorieuse
Remplit en l'éclairant le firmament entier...
Laisse s'épanouir ta clarté glorieuse,
Tutélaire, infaillible, — et viens nous protéger!

C'est Agni qui soutient au ciel l'onde hardie,
Qui sur la terre même étend l'onde en ruisseaux;
C'est lui qui donne aux corps la vigueur de la vie,
Qui court dans les tissus des jeunes végétaux!

Nourri de notre bois, ô dieu pur, ô lumière,
Pour nous nourrir aussi resplendis sous nos yeux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

IV

Hymne à Agni

(Section I, lecture VII, hymne 2)

Engendré par la force et fort dès sa naissance,
De tous les dons offerts s'emparant à la fois,
Gagné par nos présents et l'appel de nos voix,
Il nous donne sa bienveillance.
Les dieux même enrichis par lui
Proclament les bienfaits d'Agni.

Invoqué par l'Aïeul [1] dans ses hymnes antiques,
De la race de l'homme il fut le créateur;
Il versa la lumière et montra la splendeur
De l'onde et des cieux magnifiques.
Les dieux même enrichis par lui
Proclament les bienfaits d'Agni.

[1] Nous traduisons Ayou par l'Aïeul : Ayou est un des plus anciens patriarches védiques.

Peuples, louez Agni qui fut le premier prêtre!
Accourez vers celui que l'hymne sait gagner,
Incessant bienfaiteur, soutien du monde entier,
Le dieu que la force fait naître...
Les dieux même enrichis par lui
Proclament les bienfaits d'Agni.

Puisse des nations le pasteur tutélaire
Et par qui des héros sans nombre sont nourris,
Préparer les chemins où marcheront ses fils
Dans le ciel comme sur la terre!
Les dieux même enrichis par lui
Proclament les bienfaits d'Agni.

Quand l'Aurore qui point et la Nuit qui s'efface
Mélangent leurs couleurs, ces deux mères soudain
N'ont plus qu'un même enfant... C'est cet Agni divin
Qui des mondes remplit l'espace.
Les dieux même enrichis par lui
Proclament les bienfaits d'Agni.

Grand bienfaiteur, de qui la richesse ruisselle,
Et qui désigne l'heure au prêtre officiant,
Il n'est pas le recours de l'homme seulement,
Mais les dieux de race immortelle,
Les dieux même enrichis par lui,
Proclament les bienfaits d'Agni.

Des biens de l'Univers il renferme l'essence ;
Ce qui naît, ce qui vit, à lui retournera,
Pasteur universel de tout ce qui sera
Sous toute forme d'existence...
Les dieux même enrichis par lui
Proclament les bienfaits d'Agni.

Que le grand pourvoyeur nous admette au partage
Des trésors désirés, des richesses des champs,
Des mets où les plus forts retrempent leur courage...
Grand pourvoyeur de tous, qu'il prolonge nos ans!

Nourri de notre bois, ô dieu pur, ô lumière,
Pour nous nourrir aussi resplendis sous nos yeux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

V

Hymne à Agni

(Section I, lecture VI, hymne 14)

Tel le charron façonne un char pour le guerrier,
Et tels nous façonnons pour Agni l'adorable
Un hymne. — Réunis en ce lieu pour prier,
Puisse le dieu nous être favorable!
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

L'homme dont tu t'es fait le sacrificateur
Parvient à tout. — Chez lui la guerre est inconnue;
Plein d'éclat, il grandit sans cesse; — et la douleur
Ne devient pas sa compagne assidue...
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

Je veux te voir ardent... Va, pour combler mes vœux,
Va porter l'aliment dans l'espace aux dieux même...
Dis aux fils d'Aditi de descendre en ces lieux!
Les voir ici, tel est mon vœu suprême!
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

Portez le bois! versez le beurre!.,. Nous voulons
Que chaque jour nouveau devant lui nous rallie!
A ces pieux désirs, ô pur Agni, réponds
En ajoutant des jours à notre vie!
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

Des pasteurs des humains aux derniers animaux
Des feux brillants d'Agni tout être se décore;
Dans ses reflets divers, dans ses nobles tableaux
C'est encor lui qui brille avec l'Aurore!
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

C'est toi le chantre et toi le prêtre ordonnateur,
Celui qui fait l'offrande et qui la clarifie;
Par toi, des saintes lois constant observateur,
L'œuvre sacrée, entière, est accomplie...
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

Tu montres aux mortels de loin comme de près
Vers tous les horizons un corps toujours splendide,
Tu perces la nuit même!... et ses brouillards épais
N'arrêtent pas ton regard intrépide!
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous;

Dieux! protégez le char du serviteur d'Agni...
Qu'il vole le premier! que nos voix agréables
Aillent, ô dieux du ciel, perdre notre ennemi!
Entendez-nous! soyez-nous secourables!
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

Et toi, sur ces mortels maudits et malfaisants,
De loin, de près, étends d'abominables plaies !
Mais à nous qui prions et t'offrons nos présents
Assure, Agni, des routes fortunées.
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

Tes coursiers, mugissant sous le joug de ton char
Ainsi que des taureaux,—plus prompts qu'un vent d'orage,
Rouges, — de l'incendie arborent l'étendard
Sur les forêts brûlant à leur passage.
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

A ces mugissements, la crainte, saisissant
Les oiseaux, — les fait fuir. Tout, jusqu'à l'herbe verte,
Par la flamme est rongé. — Dès lors, ô dieu puissant,
A tous tes chars la carrière est ouverte.
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

O Mitra-Varouna ! Loin de vos serviteurs
Ecartez des Marouts la fureur redoutée !
Agni, pour nous sauver, ralentis dans leurs cœurs
L'aveugle élan d'une course insensée !
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

C'est toi le dieu des dieux, le pourvoyeur de tous,
L'incomparable ami, l'ornement de nos rites,
Et nous serons heureux si nous avons pour nous
Ton bon vouloir, ta force sans limites...
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

Celui qui de ses mains t'arrose, fait beaucoup!
Mais pour toi la louange est le plus doux hommage!
Heureux qui t'a loué! — De celui-là surtout
Or et joyaux sont le riche partage!
Nous serons sains et saufs : Agni est avec nous!

Celui qui peut sans faute accomplir les lois saintes
(Et cela même, ô Pur, est l'effet de tes dons!)
Trouve en soi ta splendeur et ta puissance empreintes.
A nos modestes vœux, ô pur Agni, réponds!

Vivre abrité par toi, c'est toute ma prière;
Car tu sais mieux que nous ce qui nous rend heureux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

HYMNES A INDRA

NOTICE

Dans le culte poétique de l'Aurore, dans le culte populaire des Açvins, dans le culte savant d'Agni, manifestations variées du sentiment religieux, nous avons vu la prière de l'homme s'adresser tour à tour, indépendamment de l'Aurore, des Açvins et d'Agni, au Soleil, à Mitra et Varouna, au Ciel et à la Terre, à la Mer, à la Nature. Le culte rendu à Indra paraît, parmi tous ces cultes, le plus spontané, celui dans lequel le mouvement de l'adoration est le plus impérieux, celui dont les formules ont le moins vieilli, si peu vieilli, même, qu'à des milliers d'années de distance, elles provoquent encore l'admiration.

Et cependant, si nous examinons ce qui constitue la base de ce culte, au lieu de faits ou de notions d'un caractère général et permanent, nous ne rencontrons qu'une légende ingénieuse tout au plus, mais aussi peu recommandable par le côté scientifique ou moral que par le sublime; c'est l'allégorie du combat d'Indra et d'Ahi, appelé encore Vritra.

Ce combat est bien réellement la base du culte d'Indra : parmi les nombreux hymnes à cette divinité, il ne s'en trouve qu'un bien petit nombre qui n'y fassent point d'allusion, ou même qui ne le rappellent pas longuement : Hiranyastoûpa, un des plus grands poëtes védiques, a laissé un hymne [1] uniquement consacré au récit de ce grand combat, auquel il ajoute, en manière de conclusion, cette seule réflexion :

« C'est qu'Indra, roi du monde qui se meut
» et du monde qui est immobile, roi du trou-
» peau docile qui porte des cornes, dieu armé

[1] On trouvera plus loin notre traduction en vers de cet hymne.

» de la foudre, est aussi le roi des humains
» dont il habite la demeure; c'est qu'Indra
» embrasse toutes choses, comme le cercle
» d'une roue en embrasse les rayons. »

Voici, en quelques mots, la légende :

Ahi ou Vritra, l'immense reptile, étendait dans le ciel son corps noir; il avait réduit en captivité les *eaux*, qui, enfermées dans une caverne, étaient ses esclaves et ses concubines; ce corps effrayant obscurcissait le Soleil, et cependant le manque d'eau affligeait la terre, les hommes demandaient la pluie à grands cris. Indra intervint. Il attaqua le monstre, et d'abord, d'un coup de foudre, lui brisa les épaules. Le combat fut long; bien qu'atteint par la foudre, Ahi provoquait encore Indra; mais enfin la victoire de celui-ci fut complète; la mère d'Ahi, qui était accourue pour secourir son fils, tomba aussi étendue sur son corps, comme une vache avec son veau. « Le cadavre de Vritra, ballotté au mi-
» lieu des ondes, qui ne s'arrêtent jamais et

» sont toujours agitées, n'est bientôt plus
» qu'une chose sans nom; les eaux le noient
» à jamais; et l'ennemi d'Indra s'endort dans
» les ténèbres éternelles! Les ondes, retenues
» captives, gardées par l'ennemi, restaient
» emprisonnées, comme des vaches timides,
» sous la main de Pâni[1]; le dieu, après avoir
» tué Vritra, ouvre la caverne où les eaux
» demeuraient enfermées.

» Comme la queue du cheval dissipe les
» insectes, tel, ô Indra! tu étais alors quand
» ce dieu malfaisant cherchait à te frapper de
» son arme. Mais, ô héros! tu ramenais les
» vaches délivrées par toi; tu venais reprendre
» nos libations et notre sôma, et tu lâchais
» les sept fleuves que tu faisais couler[2] »

On devine à ce récit, qu'Ahi ou Vritra est le gros nuage noir, monstre, dragon, serpent,

[1] Pâni est un dieu malfaisant qui vola les vaches célestes; en d'autres termes, c'est un des nuages qui cachent dans leur sein les eaux du ciel.

[2] Hymne de Hiranyastoûpa à Indra, traduit par Barthélemy-Saint-Hilaire (*les Védas* 1854).

d'aspect lugubre, qui retient l'eau dans ses flancs, et qui la laisse couler, pour le bonheur de l'homme, lorsqu'il est labouré par la foudre; il s'agit, en un mot, d'une pluie d'orage. La légende rapporte une pluie exceptionnelle, mémorable, antique, et décrit un fait de tous les jours comme un unique exploit; mais ce n'est là qu'un artifice de mise en scène, qui plaisait à des hommes amis du merveilleux, sans toutefois les tromper sur le sens tout allégorique de la légende. Souvent, dans d'autres hymnes, les captives, personnification des eaux, sont remplacées par des vaches (dont le pis recèle la pluie), gardées par Pâni dans une caverne; allégorie qui serait devenue plus tard, disent quelques critiques, la légende de Cacus et de ses bœufs volés, racontée dans l'Enéide.

Telle est la victoire qui fait d'Indra un héros. Nous la retrouverons rappelée dans les cinq hymnes consacrés par Koutsa à ce dieu vaillant,

Qui sans merci crible Ahi de ses traits;

à ce guerrier bienfaisant, dont il est dit :

Robuste, impétueux, quand, franchissant l'espace,
Il prend au ciel la semence des eaux.

C'est cet exploit toujours vanté qu'a en vue le poëte lorsqu'il s'écrie :

C'est par des coups mortels qu'il fait couler les eaux,

ou lorsque, faisant allusion aux sept rivières auxquelles le dieu a rendu leurs ondes, il dit dans un autre hymne :

Les sept fleuves unis font éclater sa gloire.

Mais quelques couleurs épiques qu'on puisse prêter à un combat mythique, quelque grandeur qu'ait pu atteindre le culte dont ce mythe est la base, on peut s'arrêter à en chercher la valeur scientifique (et nous savons quel rôle considérable joue la science dans le culte d'Agni). On la trouverait nulle.

Le dieu Indra est donné comme personnifiant l'air ou l'espace, peu différent d'une autre personnification honorée aussi comme un des plus grands dieux, *Vâyou* ou l'air. Cela admis, — et une telle définition, postérieure sans doute à la création du mythe, en est la seule explication scientifique, — c'est un peu arbitrairement qu'on prête à ce dieu la foudre, arme terrible qui appartenait plutôt au dieu du feu, Agni, d'autant que ce dernier a été appelé *Twashter*, l'ouvrier, fabricant, forgeron de la foudre [1]. Ainsi, dans ce combat, rien n'est science, tout est imagination.

Chose étrange, Indra n'en prime pas moins tous les autres dieux dans le Panthéon védique; nous n'en sommes pas moins saisis d'admiration en lisant, à quinze mille ans de distance, les prières qui lui sont adres-

[1] La plupart des peuples anciens croyaient que la foudre consistait en véritables projectiles que leur force d'impulsion enfonçait profondément sous le sol; les haches de silex trouvées en terre furent prises longtemps pour ces *carreaux*.

sées. Agni, médiateur entre l'homme et les puissances célestes, est souvent invoqué, peut-être même aussi souvent qu'Indra; mais les hymnes à ce dieu sont loin d'égaler la beauté de ceux qui sont dédiés à Indra.

Nous allons rechercher comment le premier rang dans le ciel devait appartenir à celui-ci. Une pareille recherche est à sa place dans un volume consacré à l'œuvre individuelle de Koutsa; car ce rishi, plus que les autres, est le chantre d'Indra : le fait est reconnu par la tradition hindoue qui donne notre auteur comme fils du grand dieu védique. Ce fait était reconnu au temps où furent composés les hymnes : car, outre que Koutsa lui-même, dans un hymne à tous les dieux, témoigne des bienfaits qu'il a reçus du dieu de la foudre, le rishi Hiranyastoûpa, dit à Indra, dans un de ses hymnes : « Tu as protégé Koutsa en » reconnaissance des louanges qu'il t'adres- sait. »

Nous autres, modernes, qui savons ébau-

cher l'histoire d'un certain nombre de philosophies et de religions, et qui employons de grands mots dans ces questions qui se présentaient aux Aryas sans nos savantes classifications, nous pourrions peut-être reconnaître dans le culte d'Agni la philosophie unie à la science, et dans le culte d'Indra la religion naturelle. Entre ces deux ordres d'idées, dont l'un séduit facilement quelques hommes instruits et dont l'autre peut sans peine être adopté par les hommes instruits et par toute la nation, Koutsa était porté par sa nature vers le dernier.

Tandis que d'autres rishis, comme Dirghâtamas, affectionnent l'air révélateur et les demi-mots mystérieux, Koutsa (bien qu'un de ses hymnes soit très-obscur) marche d'ordinaire en pleine clarté, et obéit constamment, dans ses poésies mouvementées, soit à sa fougue naturelle, soit à un sentiment mélancolique tout moderne. Aussi les préceptes de la science, dans les hymnes à Agni, semblent-

ils gêner ses libres allures, tandis que le mythe d'Indra, tout d'imagination, semble lui fournir la matiere la plus propre à son talent tout spontané.

Mais, en dehors des prédilections de Koutsa, la prééminence d'Indra s'explique aussi.

La régularité même du cours du Soleil et des levers de l'Aurore dut porter les peuples à chercher d'un autre côté un dieu dont l'action imprévue et fantasque parût susceptible d'être influencée par la prière. Un dieu qui fait pleuvoir, comme celui de la légende, répondait parfaitement à ce besoin, auquel Agni même ne pouvait répondre, enchaîné qu'il était par la régularité impertubable de ses manifestations; et si l'on songe que la pluie, chez les peuples pasteurs et agricoles, est la condition de la richesse générale, de la santé, de la force, de la vie même de tous, on concevra l'importance que dut prendre le culte d'un tel dieu. Quant aux Açvins qui étaient donnés pour prêter assistance à tel ou tel

homme qui leur agréait, ils ne répandaient pas leurs bienfaits, comme Indra, sur des peuples entiers. Le vent, irrégulier comme la pluie, pouvait balancer peut-être l'influence d'Indra et être pris pour l'auteur des mêmes effets; et de fait, Vâyou est adoré comme un très-grand dieu; mais trop peu distinct d'Indra, identique peut-être avec lui sauf la particularité de la légende, il fut en quelque sorte oublié et les hymnes en font rarement mention.

Ce n'est pas tout. Au caractère de dispensateur de la richesse s'ajoutait, dans la personne d'Indra, du fait même de la légende, celui de dispensateur de la victoire. Dans l'allégorie qui est le fondement de son culte, Indra apparaît surtout comme un guerrier : il devint donc, par un entraînement naturel sinon par une déduction logique, le défenseur des peuples éminemment belliqueux qui l'adoraient.

Ainsi, tandis qu'Agni provoquait l'admiration des penseurs séduits par la grande synthèse

scientifique qu'ils entrevoyaient, Indra satisfaisait à deux besoins de l'homme et de la nation, le besoin de la victoire et celui de la richesse; la plus belle théorie de physique ou de métaphysique n'était que chansons pour le peuple aux prises avec ces deux grands besoins, aux prises avec ces deux souhaits éternels de l'humanité, la sécurité et l'opulence, vraies sources de la prière pour l'immense majorité des hommes. Ainsi le fait général, humain, qui fait le prix inestimable des hymnes à Indra, c'est le libre cours, le cours impétueux de la prière[1].

Naturellement les caractères particuliers et les attributs prêtés par les Aryas au dieu de la pluie et de la victoire sont associés au fait permanent dont nous parlons. Il semble même que plus on prie avec ardeur, plus le dieu éternel se revête, devant l'imagination, de traits précis et passagers; Indra est

[1] Comme exemple de prières pressantes, voir, à l'appendice, deux hymnes de Madhoutchlanda à Indra.

moins abstrait qu'Agni, que les Aurores, que les Açvins; il est plus réellement homme : n'est-il pas guerrier? ne s'est-on pas habitué à redire sa victoire féconde en bienfaits? On l'appelle le dieu au beau visage (littéralement *au beau nez)*; on lui offre le sôma, pour qu'il y puise cette force dont il a tant besoin, et qu'il y trouve aussi les jouissances de l'ivresse.

Le dieu est particularisé plus encore par l'escorte qu'on lui prête, troupe valeureuse qui l'aide dans l'œuvre difficile de la victoire et partage avec lui l'offrande du sôma; c'est l'escorte des *Marouts*, c'est-à-dire des vents. Par son existence incontestable et sensible cette escorte devait être, dans l'esprit des croyants, un gage certain de la réalité du mythe principal, c'est-à-dire d'Indra. Koutsa invoque ces demi-dieux, les Marouts, en même temps qu'Indra leur maître; mais beaucoup de rishis leur ont dédié des hymnes en propre. Bruyants, querelleurs, gais compagnons toutefois, fiers de leurs armes et de leurs joyaux, traînés

dans leurs chars par des antilopes, ils jouent dans la poésie du Véda un rôle presque plaisant.

En face de ces auxiliaires d'Indra, dans l'autre camp, peut-on dire, il faut placer les défenseurs d'Ahi, Çoushna (le desséchant), Piprou, Kouyava, Pâni, Bala, et d'autres, monstres dont l'imagination des Aryas peupla le ciel, en prêtant la vie aux masses errantes, multiformes et sombres des nuages. A ces princes malfaisants des régions aériennes on attribua des domaines, des parcs, des lacs, des serviteurs, des épouses, ce qui permettait au poëte de dire, en prêtant les grâces et l'énergie de la fiction à sa monotone demande de pluie :

La nue, en écumant, dans ses ombres jalouses
Emporte nos trésors... Kouyava dans ses eaux
Regarde se jouer ses charmantes épouses...
Dieu! précipite-les, mortes, dans nos ruisseaux!

L'adorateur d'Indra lui répète sans cesse ses victoires sur tous ces monstres :

Çoushna, Vritra, Piprou, vont mordre la poussière...

Mais les exploits allégoriques ne sont pas les seuls dont on fasse honneur à Indra, de même que les monstres aériens ne sont pas les seuls qu'il ait abattus dans l'intérêt de ses fidèles Aryas. On rappelle aussi au dieu les victoires qu'il a remportées sur les *Dasyous*, peuples ennemis des Aryas, et par là le sujet des hymnes est du domaine de l'histoire.

Ces faits historiques, fort difficiles à débrouiller, se présentent inextricablement confondus avec les victoires d'Indra sur les fantômes aériens. Soit dédain de l'examen, résultant d'une foi naïve, soit séduction irrésistible de la fiction sur le poëte, il semble que celui-ci n'ait rien fait pour prévenir la confusion.

Citons un cas particulier de cette confusion. Bien que M. Langlois, non sans raison, donne *Sambara* pour un être fantastique, nous croyons qu'on peut le considérer, au contraire, comme un ennemi réel et vivant, et que, dès lors, les *villes de Sambara* n'étaient pas dans les

nuages, mais bien sur la terre. L'hymne aux Açvins donne à le croire; mais cela résulte surtout d'un des hymnes qui vont suivre, l'hymne 9 de la lecture VII; dans ce morceau, en effet, le poëte sépare les deux champs d'action d'Indra, d'un côté le Ciel, de l'autre la Terre :

. . . . Sa double volonté
Remplit d'elle le Ciel, remplit d'elle la Terre,
Comme un vaste étendard dans les airs agité.

Or, cette opposition, nettement exprimée, qui fait le sujet de l'hymne, se poursuit encore dans la dernière strophe, et là ce sont Çoushna, Piprou, Vritra, qui signalent les victoires d'Indra dans la région des nuages, tandis que le nom de Sambara résume ses victoires sur la terre.

Quant aux *Dasyous*, il n'y a pas de doute qu'ils n'aient été les ennemis vivants des adorateurs d'Indra, ce qui n'empêche pas qu'ils ne figurent souvent dans les hymnes parmi les ennemis aériens.

Le Rig-Véda contient des hymnes tout à fait remarquables par l'ardeur guerrière qu'on y respire; un des plus guerriers est dû à Koutsa. On peut croire, sans qu'aucun document le dise explicitement, que cet hymne fut composé à la veille d'un combat, comme qui dirait pour une bénédiction de drapeaux. Quelle avidité au pillage! quel oubli de toute pitié pour les vaincus ! quel sentiment vrai de l'importance et de la difficulté du succès ! M. Michelet, dans une analyse du Ramayana, bien postérieur à nos hymnes, monument d'une civilisation tout autre, constate dans ce poëme *même au milieu des combats une douceur infinie*. Il y aurait quelque chose de légitime dans l'application de cette remarque à l'hymne de Koutsa; mais si l'on y rencontre une douceur extrême, *infinie*, c'est uniquement à l'égard du dieu imploré : nulle flatterie n'est plus insinuante que cette flatterie sacrée, qui fait apprécier la vérité du mot de Shakespaere, *flatteur comme la prière d'un sacrifice*. Une

telle douceur fait mieux ressortir l'emportement guerrier. De même dans la ballade souvent citée de notre Bertrand de Born, une description du printemps fait valoir par le constraste le récit d'une bataille. Au reste, on peut rapprocher les deux noms, le guerrier troubadour et le guerrier poëte sacré : car le poëte Koutsa est compté parmi les *râdjarshis* ou rois rishis.

Les autres hymnes contiennent, à l'occasion des exploits d'Indra, des traits vraiment épiques [1]; telle est cette rapide mention de la mort d'Ahi :

Mais de tous tes exploits le plus noble sans doute,
C'est Ahi, par ton fer tiré d'un lourd sommeil...

Ajoutons que, même chez Koutsa, le caractère guerrier est spécial aux poésies faites en l'honneur d'Indra. Dans un seul des hymnes à Agni, on a pu l'apercevoir; en face du Soleil et de l'Aurore ce caractère n'a pas paru; de

[1] Voir aussi les deux hymnes de Hiranyastoûpa à Indra.

même on ne trouve dans l'hymne aux Açvins que des faits individuels parmi lesquels la guerre n'occupe qu'une place secondaire. Les critiques qui reprochent à la poésie védique sa monotonie, conviendront-ils de la variété qui résulte de ces différences radicales?

Ainsi, dans les poésies qu'on va lire, on trouvera un dieu bâti de toutes pièces par l'homme, fort humain lui-même, facile à concevoir précisément à ce titre, et bénéficiant pour nous intéresser du vers de Térence:

Homo sum... etc.

Qu'on l'appelle d'un bout à l'autre du monde, qu'on le prie, qu'on le flatte, qu'on fasse pétiller devant lui l'enivrant sôma, nous nous laissons aller naïvement à lire ces vieux textes, à nous intéresser au bon succès des requêtes adressées à Indra.

Ce plaisir de curiosité nonchalante serait pour les hymnes de Koutsa une faible recom-

mandation, si les mêmes poésies ne mettaient pas à nu, devant nous, le cœur humain, ses besoins, ses convoitises [1], vraie garantie de durée pour une œuvre littéraire; Koutsa rend surtout avec un art véritable, avec une grande force d'idées et d'expressions, le sentiment religieux, le besoin naturel de la prière.

Ce n'est pas tout.

Le fait de prier implique deux personnes, l'homme qui prie, l'être qui est prié. C'est affaire aux théologiens et aux philosophes de définir, discuter, mettre en question cet être; ce fut l'œuvre des peuples aryas de le doter de certaines formes et de certaines fonctions sur lesquelles il faut passer condamnation. Sans aborder ces questions, et ne voyant dans la divinité que le second terme de la prière, on doit se demander si le dieu de Koutsa répond dignement à cette origine profondément naturelle, aux immenses aspirations qui, non moins que les besoins de chaque jour, poussent

[1] Voir, à l'appendice, l'hymne de Çounahsépa à Indra.

l'homme à prier. Or, on ne peut lire les hymnes à Indra sans y reconnaitre des traits qui dépassent la proportion mesquine des mythes védiques, qui font éclater le cercle où les enferme la personnalité du vainqueur de Vritra. L'auteur en est arrivé, en développant la notion du dispensateur de la pluie, à une conception de la divinité véritablement grande ; et de nos jours encore, on ne peut concevoir un être doué d'une telle puissance sur les éléments, sur l'Univers, sur la destinée, sur le cœur de l'homme, sans l'identifier avec celui qui est le recours de toutes les faiblesses et le but de toutes les invocations, le dieu commun du fétichiste et du platonicien.

On en jugera par ces quelques fragments :

. . . . Sa double volonté
Remplit d'elle le Ciel, remplit d'elle la Terre
Comme un vaste étendard dans les airs agité.

Les sept fleuves unis font éclater sa gloire,
L'air, la terre et le ciel sont le corps qu'il revêt :
Pour nous le révéler et nous contraindre à croire,
Quand la lune s'éteint, l'astre du jour renaît.

. . . .

Ton corps est inconnu, mais ta puissance est sûre,
Et c'est pourquoi ton culte est si cher aux mortels.

. . . .

C'est lui !... Du ciel et de la terre
Il régit l'étendue entière,
Et le Soleil, et Varouna...
Tout se tient dans sa dépendance,
Et c'est par les ordres d'Indra
Qu'en son lit le fleuve s'avance

. . . . .

C'est lui qu'en sa prière implore
Le faible comme le vaillant;
Celui qui triomphe l'adore,
Le fuyard l'invoque en tremblant,
Et dans le Monde il n'est point d'être
Qui ne le proclame son maître.

Ces belles pensées n'appartiennent pas à une race, à une époque, à une religion, à un système, mais à l'humanité tout entière. Koutsa avait su dégager l'idée naturelle et

générale des circonstances passagères et locales au milieu desquelles le culte d'Indra s'était présenté à lui ; aussi son œuvre n'a-t-elle pas cessé d'être jeune.

Le sentiment affectueux, l'amour de Dieu, pour employer l'expression mystique, qui se rencontre à l'égard du médiateur Agni chez plusieurs rishis, occupe une plus grande place dans les cinq hymnes à Indra que dans les hymnes de notre auteur à Agni ; le vainqueur d'Ahi est imploré comme un être aimant et aimé, *comme un père*, est-il dit à la fin d'un hymne; mais le plus souvent on lui parle comme à un compagnon d'armes associé aux entreprises et aux dangers de la tribu ; c'est comme une vieille amitié née dans les camps. Au surplus, ce caractère affectueux se trouvera plus marqué dans un des hymnes dédiés collectivement à Indra et à Agni.

Nous n'avons cité, plus haut, aucun fragment de l'hymne dit des cinq fils de Vrishagir,

il aurait fallu citer l'hymne en entier. Il semble que l'auteur, dans ces développements, déjà métaphysiques, ait craint de dépasser la mesure de ses contemporains, et qu'il ait rappelé à dessein, par l'effet de cette crainte, un des attributs matériels les plus frappants du dieu de la légende, l'escorte des Marouts.

Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Ce refrain, revenant après chaque strophe, ramène à chaque fois le fidèle des horizons fugitifs de l'infini à la croyance vieille et naïve à laquelle il est habitué.

Du reste, si cet hymne s'élève plus haut que les autres, il n'est guère plus pressant comme prière. Les quelques pensées élevées éparses dans les quatre hymnes où on les rencontre comme inopinément, sont peut-être par là plus saisissantes que dans le grand hymne où elles sont accumulées.

Cet hymne, placé dans les recueils sacrés au milieu de l'œuvre de Koutsa, est attribué

aux cinq fils de Vrishagir. Je crois être dans la vérité en le restituant à notre auteur. On trouve dans cette poésie non-seulement l'invocation finale spéciale aux hymnes de Koutsa, mais encore un autre vers de cet auteur. Les cinq fils de Vrishagir n'apparaissent qu'à cet endroit dans le Véda. Composé par Koutsa, l'hymne fut probablement récité par eux dans des circonstances mémorables, et passa pour avoir déterminé l'intervention favorable du dieu qui fit couler la pluie et termina une affreuse sécheresse. Les cinq frères ajoutèrent vraisemblablement les trois strophes sans refrain qui précèdent la dernière, faisant par là de cette poésie sacrée un monument commémoratif des bienfaits d'Indra.

Hymne à Indra

POUR OBTENIR LA PLUIE

(Section I, lecture VII, hymne 10)

Viens vers l'autel aimé, comme vers la cavale
Le fougueux étalon pressé par le désir!
Jour et nuit ta vitesse, Indra, n'a point d'égale :
Ne retiens plus ton char, hâte-toi de venir!

Ce peuple vient à toi, t'apportant sa prière;
Sans plus tarder, Indra, viens vers ce peuple aussi!
Les dieux, des ennemis[1] briseront la colère;
Les dieux rendront l'éclat à ce ciel obscurci.

La nue en écumant dans ses ombres jalouses
Emporte nos trésors... Kouyâva dans ses eaux
Regarde se jouer ses charmantes épouses...
Dieu, précipite-les mortes dans nos ruisseaux!

[1] Il s'agit des ennemis célestes, Ahi, Kouyâva, et les autres.

Mais quoi!... le corps d'Ayou [2] disparaît sous l'ondée,
Longtemps sous ce manteau le héros resplendit,
Tandis que l'eau du ciel à ses ondes mêlée
Porte la joie au fleuve et roule dans son lit!

Et puisque l'ennemi veille et revient sans cesse
Vers nous, — comme le bœuf à l'étable revient, —
A l'aide, ô Maghavan!... viens sauver ta richesse;
Ne sois pas un prodigue, et préserve ton bien!

Que l'Onde, le Soleil, et la pure innocence,
Inestimable bien, soient à nous grâce à toi!
Accorde au germe obscur l'abri de ta puissance!
Dans ta puissance énorme, ô dieu, nous avons foi!

Tels nous sommes!... croyant en ta force admirable!
Donne-nous ces trésors que tu peux procurer!
Préserve ce foyer de rester misérable!
Nous avons faim et soif : viens nous rassasier!

Point de rigueurs pour nous... Demeure notre maître!
Ne nous enlève point le mets qui nous est doux,
Ni la mâle vigueur qui transmettra notre être!
N'enlève point l'enfant qui rit sur nos genoux!

[2] Ayou est l'aïeul du genre humain; le corps d'Ayou désigne ici la terre inondée par l'eau du ciel.

Viens! c'est de ce côté... La liqueur qui t'agrée
Est ici toute prête et t'appelle au plaisir!
Etre immense, engloutis cette liqueur sacrée,
Et comme un père enfin, hâte-toi de venir!

Hymne à Indra

(Section I, lecture VII, hymne 9)

Oui, c'est Indra qui fait notre appui dans la guerre,
Les anciens le savaient... Sa double volonté
Remplit d'elle le Ciel, remplit d'elle la Terre,
Comme un vaste étendard dans les airs agité!

Il donne à notre sol l'assiette et l'étendue,
C'est par des coups mortels qu'il fait couler les eaux
Ahi meurt; Rauhina voit sa force abattue;
Les coups de Maghavan [1] lui ravagent le dos.

Mais ici-bas, à tous donnant la nourriture,
Fidèle à tes amis, des villes destructeur,
Dieu, conduis notre flèche au but par ta main sûre!
Livre les Dasyous à l'Arya vainqueur!

Oui, c'est Indra qui donne et transmet d'âge en âge
Le superbe renom de guerrier valeureux
Que, la lance à la main, présidant au carnage,
Lui-même il s'est acquis par ses coups glorieux.

[1] Maghavan, surnom d'Indra.

Voyez par quels ressorts sa vigueur s'alimente
Et dans le nom d'Indra fiez-vous désormais !
A lui sont les coursiers, les bœufs ! — à lui la plante,
A lui l'onde appartient comme à lui les forêts !

A lui, bélier, taureau, dont la force est immense,
Dont l'œuvre est l'Univers, — l'homme offre le sôma !
En vain le mécréant de ces dons se dispense ;
Il perdra tous ses biens dans les piéges d'Indra !

Mais de tous tes exploits le plus noble sans doute,
C'est Ahi par ton fer tiré d'un lourd sommeil,
Et tout le peuple ailé de la céleste voûte,
Dieux, déesses, saisis de joie à ce réveil !

Çoushna, Piprou, Vritra vont mordre la poussière,
Sambara voit tomber ses villes après eux...
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux !

Hymne à Indra

AVANT LA BATAILLE

(Section I, lecture VII, hymne 8)

Puisse cet hymne atteindre à la magnificence
Du magnifique Indra de ses accents flatté,
Du vigoureux Indra dont le pouvoir immense
Par les dieux dans l'ivresse au ciel même est vanté !

Les sept fleuves unis font éclater sa gloire;
L'air, la Terre et le Ciel sont le corps qu'il revêt;
Pour nous le révéler et nous contraindre à croire,
Quand la Lune s'éteint, l'astre du jour renaît.

Guide vers nous ton char plein de trésors.... L'armée
Tressaille en regardant ce char qui rend vainqueur!
Si nous t'avons prié du sein de la mêlée,
Récompense en bienfaits, Indra, notre ferveur!

Rends-nous victorieux! — Lorsque le combat cesse
Garde-nous le butin, ô grand nourricier!
Facilite pour nous l'accès de la richesse,
Dispose l'ennemi par avance à plier!

Regarde, ô Maghavan, combien d'hommes t'appellent,
Dieu riche, en te flattant par les noms les plus doux;
Monte donc sur ton char d'où les trésors ruissellent!
La victoire te plaît, et ton cœur est à nous!

Tu conquiers les troupeaux, ta force est sans mesure,
Cent sacrificateurs arrosent tes autels;
Ton corps est inconnu, mais ta puissance est sûre,
Et c'est pourquoi ton culte est si cher aux mortels.

Les cent, les mille dons que prodigue la terre
Au pieux laboureur — à toi sont destinés!
Immense, tu reçois une immense prière,
Et tu viens, renversant bataillons et cités!

O gardien des humains, ô suprême énergie,
Câble fait de trois brins, toi qui des trois flambeaux
Et des trois Univers sauvegardas la vie...
Indra, tu ne peux point rencontrer de rivaux!

Si nous louons les dieux, l'hymne par toi commence;
C'est toi qui dans la guerre es constamment vainqueur...
Précède notre char! Que, pour notre opulence,
Il soit infatigable, effrayant, destructeur!

Dieu tant de fois vainqueur! qui dans aucune guerre
Du butin ramassé ne te montras jaloux,
Si nous t'avons rempli d'une heureuse colère,
Ici, devant l'autel, toi-même enflamme-nous!

Puisse le grand Indra nous être tutélaire,
Nous nourrir chaque jour, nous faire vivre heureux !
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux !

Hymne à Indra et aux Marouts

POUR LES CONVIER AU SACRIFICE

(Section I, lecture VII, hymne 7)

Offrez le riz et la prière
A celui qui tua la mère
Qui portait l'Ombre dans ses flancs!
Brandissant sa lance acérée
Qu'il vienne — à nos besoins pressants
Apporter son aide sacrée!
Avec Indra nous invoquons
Les dieux Marouts ses compagnons.

C'est lui!... En vain dans les nuées
Vritra, les épaules brisées,
Fuit son redoutable courroux...
Il a tué Piprou l'impie,
Et Sambara, — et par ses coups
La force à Çoushna fut ravie!
Avec Indra nous invoquons
Les dieux Marouts ses compagnons.

C'est lui! Du Ciel et de la Terre
Il régit l'étendue entière,
Et le Soleil, et Varouna.
Tout se tient dans sa dépendance,
Et c'est par les ordres d'Indra
Qu'en son lit le fleuve s'élance!
Avec Indra nous invoquons
Les dieux Marouts ses compagnons.

C'est lui qui garde et qui fait paître
Notre bétail, — c'est lui le maître
De nos chevaux. — c'est lui, c'est lui
Dont les œuvres sont innombrables,
Dont le bras solide détruit
Ses adversaires misérables!
Avec Indra nous invoquons
Les dieux Marouts ses compagnons.

C'est lui qui donne la pâture
Au vaste troupeau des vivants,
Qui rendit à la race pure
Les bœufs volés des premiers temps!
Sous ses coups la race ennemie
Des Dasyous tombe sans vie!
Avec Indra nous invoquons
Les dieux Marouts ses compagnons.

C'est lui qu'on sa prière implore
Le faible comme le vaillant;
Celui qui triomphe l'adore,
Le fuyard l'invoque en tremblant...
Dans l'Univers il n'est point d'être
Qui ne le proclame son maître...
Avec Indra nous invoquons
Les dieux Marouts ses compagnons.

Dans la plus lointaine étendue
Les Marouts annonçent Indra!
La voix de l'hymne est répandue
Dans l'air, par ces fils de Roudra.
Aussi, quand notre voix sonore
Chante le grand maître et l'implore,
Avec Indra nous invoquons
Les dieux Marouts ses compagnons.

Soit qu'au plus haut du ciel, soit qu'en cette humble terre
Dans un séjour aimé tu te sois arrêté,
Indra, le beurre saint va couler pour te plaire :
Viens vers des serviteurs pleins de sincérité!

Le beurre et le sôma sont tout prêts à s'épandre
Préparés avec soin pour te porter nos vœux;
Dirige donc ton char vers ce lit d'herbe tendre!
Goûte, avec les Marouts de ces mets savoureux!

Hâte-toi : tu le peux! des mets et du breuvage
Viens humecter ta lèvre et remplir ton gosier;
Avec tes coursiers d'or, viens! maître au beau visage,
Céder à ton désir et te rassasier!

Nous gardons des Marouts le culte séculaire
Puisse Indra par ses dons payer ce soin pieux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

Hymne à Indra

dit DES CINQ FILS DE VRISHAGIR

POUR DÉTERMINER L'ORAGE ET FAIRE TOMBER LA PLUIE

(Section I, lecture VII, hymne 6)

Que le grand potentat de la terre et des cieux,
Force suprême à toute force unie,
Par qui seul la richesse au Monde est répartie,
Grand protecteur dans nos jours périlleux!
Que le roi des Margouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Que l'Etre qui jamais n'est troublé dans sa voie,
Qui sans merci crible Ahi de ses traits,
Qui le dessèche, — qui de là-haut nous envoie
Ses compagnons porteurs de ses bienfaits,
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Robuste, impétueux, quand franchissant l'espace
Il prend au ciel la semence des eaux,
Effroi de l'ennemi que sa force terrasse,
Fort par essence et n'ayant pas d'égaux,
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Dès les siècles passés plus sage que nos sages,
Seul donateur de qui tout bien descend,
Le vrai lien des amis, — le but que nos hommages
A leur insu vont frapper constamment,
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Par les légers Marouts entouré comme un père,
Par eux servi dans ses nobles desseins,
Et grâce à leur concours triomphant à la guerre,
Ou d'eau féconde abreuvant les humains,
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Ah! puisse-t-il, auteur d'une ivresse infinie,
Victorieux, délaissant sa fureur,
Rendre le pur Soleil à l'homme qui le prie
Et pour les bons être le vrai pasteur!
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Il vient quand retentit la sonore mêlée,
Il vient encore à l'heure du butin!
De toute œuvre qu'inspire une sainte pensée
Il est l'auteur et l'agent souverain!
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

C'est lui que l'homme mange avec sa nourriture,
Qui le soutient, l'enrichit de ses dons,
Et lorsque la clarté sort de la nuit obscure
C'est encor lui qui nous rend ses rayons!
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Sa main gauche retient l'ennemi plein de crainte,
De sa main droite il serre ses trésors,
Mais nos hymnes flatteurs en détendront l'étreinte,
Et ses bienfaits s'épandront au dehors...
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Sa libéralité dans les bourgs est notoire,
Ses chars dans l'air passent resplendissants,
Et le sage les voit. — La splendeur de sa gloire
Bien loin de lui met le commun des gens...
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Lorsqu'au sein de la nue il amasse l'eau pure,
Dieu libéral, par les mortels vanté,
Au jeune homme, à l'époux sa bienfaisance assure
L'accroissement de sa postérité!...
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Funeste aux Dasyous, d'éclairs les mains armées,
Sombre d'aspect, lutteur aux coups amers,
Au nom cent fois béni comme aux mille pensées,
Sôma divin qui nourrit l'Univers...
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

A peine a-t-il frappé... désolant l'étendue
Grondant au loin, illuminant les cieux,
Sa foudre a conquis l'onde, — et de la sombre nue
Verse sur nous les trésors précieux!
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Celui qui pour jamais digne qu'on le vénère
Sur Terre et Ciel règne par sa vigueur,
Puisse-t-il nous prêter son pouvoir tutélaire
Si nos présents ont réjoui son cœur!
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

L'éclat de tous les dieux devant le sien s'efface,
Et jamais l'Onde, et jamais nul mortel
N'approcha la vigueur de celui qui surpasse
En étendue — et la Terre et le Ciel!
Que le roi des Marouts, qu'Indra nous vienne en aide!

Strophes ajoutées par les fils de Vrishagir :

Une forme aux bords clairs, masse rougeâtre et sombre,
Apparut dans le ciel, propice à Ridjrâsva...
Et le char acclamé, lourd de trésors sans nombre,
Passa par le pays que régit Nahousha.

Du milieu de tes eaux qui font leur opulence,
Indra; les cinq enfants du râja Vrishagir
Te récitent ce chant plein de magnificence!
En retour de tes dons ils viennent te l'offrir!

Il a, d'un trait béni perçant les vastes plaines,
A tous nos ennemis porté le coup mortel,
Des blancs ses compagnons délivré les domaines,
Délivré le Soleil, délivré l'eau du Ciel!...

Puisse le grand Indra, nous être tutélaire,
Nous nourrir chaque jour, nous faire vivre heureux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

HYMNES

A INDRA & A AGNI

NOTICE

Deux hymnes de Koutsa sont dédiés à la fois à Agni et à Indra.

De la réunion de ces deux divinités dans une même prière il résulte que le caractère propre à chacune d'elles est négligé; il reste au couple invoqué le caractère divin de l'être qui reçoit toutes les prières. Ces hymnes collectifs, au point de vue philosophique, devraient donc nous satisfaire plus que les autres.

C'est ce qui arrive pour l'un d'eux, dans lequel on remarquera la confiance amicale du fidèle, surtout au début; c'est une des prières les plus pressantes de celles qui sont rassemblées ici.

Le second de ces hymnes, contrairement à ce qui précède, dut plaire principalement au *neshtri*, c'est-à-dire à l'ordonnateur des cérémonies; c'est une simple invitation faite aux deux divinités de venir boire le suc du sôma.

Voici une invitation dans le même genre due à un autre rishi, Bharadwâja, que nous transcrivons surtout à cause de sa naïveté :

A Indra (section iv, lecture vii, hymne 15).

1. O Indra, nous t'avons versé ce sôma dans l'ivresse duquel tu as tué Sambara en faveur de Divodâsa. Bois.

2. O Indra, nous t'avons versé ce sôma dont tu aimes la douce ivresse le matin, à midi et le soir. Bois.

3. O Indra, nous t'avons versé ce sôma dans l'ivresse duquel tu as délivré de la caverne les vaches célestes. Bois.

3. O Indra, nous t'avons versé ce sôma dans l'ivresse duquel tu possèdes une puissance digne de toi. Bois.

Après avoir lu cet appel naïf on appréciera mieux la beauté de l'hymne de notre poëte. La scène au milieu de laquelle il a su placer sa prière est grande comme le Monde, rempli lui-même par les deux divinités, Indra et Agni. Le contraste entre ses vastes tableaux et le point précis où se trouve l'autel vers lequel on veut attirer les dieux, n'est pas une des moindres beautés de cette œuvre si poétique, si puissante, si pompeuse, et en même temps si simple de composition.

Hymne à Indra et à Agni

POUR OBTENIR DE LA POSTÉRITÉ

(Section I, lecture VII, hymne 15)

Oui, du fond de mon cœur avide d'opulence
Ainsi que deux amis je vous ai suppliés;
Vous êtes, à vous deux, toute ma providence,
Et je dédie un hymne à mes deux nourriciers.

Les parents de la femme au jeune époux conduite
Moins que vous, ô grands dieux, sont vantés pour leurs dons ;
Voilà pourquoi j'ajoute à l'offrande prescrite
Dans un hymne nouveau mes supplications.

Celui qui dit : « Gardons la chaîne de la vie
Et le pouvoir viril transmis par nos aïeux, »
Vient vous porter les dons les plus dignes d'envie...
Entre tous les présents l'hymne attire les dieux !

Vers vous, Indra ! Agni ! le fidèle en prière
Fait couler le sôma, poussé par un désir...
Venez, ô cavaliers ! — Au bout de la carrière
L'eau savoureuse attend, prête à vous réjouir !

Oui!... pour avoir été des guerriers redoutables,
Grands artisans du Monde et pères des humains,
Couple uni dès longtemps par ses faits mémorables
Buvez de ce sôma préparé par nos mains!

J'ai promis autrefois (votre âme en fut flattée)
D'offrir le pur breuvage aux êtres souverains!
Venez, vous rappelant la parole donnée,
Boire de ce sôma préparé par nos mains!

Que vous soyez fêtés chez le prince ou le prêtre
Ou dans ces hauts palais dont vous êtes le maître,
Venez, vous qui donnez la richesse aux humains,
Boire de ce sôma préparé par nos mains!

Quelle que soit, ô dieux, la tribu préférée
Qui parmi cinq tribus soit par vous visitée,
Venez, vous qui donnez la richesse aux humains,
Boire de ce sôma préparé par nos mains!

Abandonnez du ciel la zône inférieure...
Et la zône moyenne, et la supérieure...
Venez, vous qui donnez la richesse aux humains
Boire de ce sôma préparé par nos mains!

Quelle que soit la zône, ô dieux, supérieure [1],
Moyenne, inférieure, où vous soyez pour l'heure

[1] Dans le texte sanscrit cette strophe est identique à la précédente, sauf l'inversion des trois mots *inférieure, moyenne* et *supérieure*.

Venez, vous qui donnez la richesse aux humains,
Boire de ce sôma préparé par nos mains!

Soit que vous occupiez les régions brillantes,
La terre, l'eau, les monts, ou les fibres des plantes,
Venez, vous qui donnez la richesse aux humains,
Boire de ce sôma préparé par nos mains!

Si l'offrande du Jour ou celle de l'Aurore
Par leur charme attrayant vous retiennent encore,
Venez, vous qui donnez la richesse aux humains,
Boire de ce sôma préparé par nos mains!

Buvez de ce sôma préparé pour vous plaire
Et comblez de vos dons vos serviteurs pieux...
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

HYMNE A ROUDRA

NOTICE

Nous avons parlé incidemment des dieux Marouts qui forment la bruyante escorte d'Indra, dieux fantasques, provocateurs, bons cependant et joyeux compagnons. Roudra est leur père. Koutsa composa un hymne en son honneur.

Roudra apparaît comme un personnage plus grave que ses fils, sans être cependant un puissant dieu; il a le double caractère, doux et terrible, du météore qu'il personnifie, le vent; mais il n'approche pas de la puissance de Vâyou, autre dieu du vent, qu'on identifie parfois avec Indra.

Son nom ne signifie pas autre chose que

Pleureur, familière qualification qui convient tout à fait au vent. Comme les Açvins, il est le protecteur des individus ou des familles, mais non des peuples entiers; comme eux encore il conserve la santé des hommes et des bestiaux et préside aux plantes médicinales. Mais ce qui le caractérise, c'est d'être à la fois recherché et craint : on l'appelle, ou vante sa douceur, non sans raison, puisqu'il peut se présenter sous la forme d'une agréable brise; on redoute à bon droit ses fureurs, puisqu'il peut se présenter sous la forme de l'ouragan. De là une confiance mêlée de crainte dans les hymnes qu'on lui adresse :

« O Roudra, lui dit un rishi [1], favorise le chantre qui te loue ! que tes compagnons exterminent tout autre que nous.

» Je m'approche de toi, ô Roudra, et je te salue avec le respect qu'un jeune fils a pour son père. »

[1] Gritsamada, section II, lecture VII, h. 25, *traduction Langlois*.

Le même hymne appelle ce dieu « terrible à la fois et bienfaisant. » Il ajoute :

« Que le trait de Roudra nous épargne ! Que la fureur de ce dieu brillant aille s'exercer ailleurs.

» Dieu fort, libéral et prudent, retiens ta colère et tes coups. »

L'hymne de Koutsa porte les deux mêmes caractères. Il ne se recommande pas, comme tant d'autres du même auteur, par l'élévation de la pensée, mais par l'opposition qui appartient en propre au sujet et que le poëte ne manque pas de faire ressortir.

Cette prière est pressante, du reste, comme tant d'autres. L'homme qui la récite se fait tout petit devant le dieu qu'il implore et qu'il craint ; il lui demande la richesse, la santé pour lui et pour son bétail ; moins encore, il le conjure de ne pas le frapper de ses coups terribles... Bien cruel serait le dieu qui demeurerait sourd à ces supplications.

Hymne à Roudra

(Section I, lecture VIII, hymne 2)

Au dieu dont l'assistance est sûre,
A Roudra, — que sa chevelure
Distingue, — nous offrons ces chants
Que tout quadrupède ou bipède [1],
Que tout ce qui croît dans les champs,
Reste sain et sauf par son aide!

Roudra notre sûr protecteur,
Dans l'espérance du bonheur
Ce peuple t'honore et te prie!
Donne-lui la félicité
Que Manou par sa sainte vie
Conquit à sa postérité...

Accorde-nous ta bienveillance!
Protecteur, donne l'abondance

[1] Nous traduisons littéralement.

Et la pluie — à l'homme pieux !
Qu'aucun mal, que nulle blessure,
Ne puisse affliger la main pure
Qui t'offre le beurre des dieux.

Oui !... qu'il vienne au sacré breuvage,
Traçant un tortueux sillage
Dans l'air rempli de sa splendeur !
Des dieux écartant la colère
Qu'il vienne !... toute ma prière
Ne tend qu'à nous gagner son cœur.

Dieu fauve, sanglier céleste,
Dieu dont l'éclat est manifeste,
Au front tressé, — nous t'invoquons !
Pleine de baumes salutaires,
Que ta main verse sur nos terres
Richesses, armures, maisons !

Que cet hymne double ta force !
Père des Marouts !... il s'efforce
De te surpasser en douceur !
Donne aux mortels leur subsistance,
Et jusque dans ma descendance
Daigne m'accorder ta faveur !

Oh !... loin, loin de nous ta colère !
Epargne le père et la mère,

Epargne l'épouse et l'époux,
Enfant, vieillard... Dans ta colère
Ne frappe jamais de tes coups
Une tête qui nous soit chère!

Epargne nos petits enfants!
O Roudra, épargne nos gens
Et nos chevaux et nos génisses!
Epargne nos guerriers... Pour eux
Nous faisons monter vers les cieux
De perpétuels sacrifices!

Pour obtenir ces doux bienfaits,
Roudra, je te rends les respects
Que rend le pasteur à son maître :
Chez l'homme heureux que tu défends
Ton amitié seule fait naître
Le plus doux des enivrements!

Retiens dans ta main tutélaire
Ce trait qui, désolant la terre,
Frappe l'homme avec ses troupeaux...
Donne-nous une paix profonde,
Toi qui dans les deux parts du Monde
Possède des pouvoirs égaux!

Ainsi, dans un hymne sincère
J'invoque, avec Roudra, les Marouts généreux!...
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

HYMNES

A TOUS LES DIEUX

NOTICE

Nous n'avons rien de spécial à dire des deux premiers hymnes classés sous cette dénomination, *hymnes à tous les dieux*. Ne nous occupons que du dernier, obscure composition, peu éclaircie par les commentaires qui l'accompagnent, mais qui, malgré ce désavantage, reste une des œuvres de Koutsa les plus vivantes et les plus rapprochées du goût moderne.

Cet hymne a t-il pour sujet la détresse du rishi Trita jeté dans un puits, du fond duquel il cherche vainement à apercevoir les Adityas et les plaines célestes habitées par les dieux, et n'ayant plus qu'un faible espoir dans l'efficacité de sa prière?

Faut-il, suivant une autre opinion, s'attacher à ce que le nom de *Trita* peut désigner la libation et voir dans l'hymne l'allégorie de la libation, aspirant à sortir du vase qui la renferme pour suivre sa destinée et être répandue en pleine flamme d'Agni? — Beaucoup de rishis, dans les hymnes qu'ils ont laissés, nous ont habitués à ces allégories à outrance; ils prêtent la vie à tous les engins du culte, et la moindre cérémonie devient pour eux un drame.

Ne peut-on pas aussi, en s'en tenant à la première impression, sans consulter les commentateurs et sans chercher à se rendre rigoureusement compte de tous les passages, voir dans cet hymne le souvenir d'un matin sans aurore, d'une saison entière brumeuse, de sacrifices accomplis en vain pour provoquer le lever du Soleil et la diffusion de la pleine lumière, refusés par un ciel d'airain?

Nous proposerons une explication plus raisonnée que cette dernière, mais indépen-

dante comme elle des interprétations des commentateurs.

M. Langlois essaie de prouver que cet hymne a été composé pour le sacrifice du soir. Mais lors même que les raisons qu'il en donne seraient excellentes, cette opinion serait détruite par le passage suivant, voisin de la fin : « Cet Aditya (le Soleil), qui a été fait pour être avec tant de gloire le voyageur céleste, ô Dévas, n'est pas encore arrivé ; ô mortels, vous ne le voyez pas. » — Dans cette phrase, que j'emprunte à la traduction même de M. Langlois, il s'agit bien de l'arrivée du Soleil, c'est-à-dire du matin.

Que le commencement de l'hymne indique le soir, le lever de la lune coïncidant avec le le coucher du soleil, cela est moins évident que la détermination du matin résultant de la citation précédente. Mais cela est néanmoins probable, et je l'admets. Remarquons, d'autre

part, que vers le milieu de l'hymne la lune est donnée comme occupant le milieu du Ciel ; et nous serons amenés à cette conclusion, que le sujet de l'hymne embrasse toute une nuit. Si cela est, on conviendra que ce morceau de poésie sacrée, de dix-neuf strophes, n'a pas été fait pour être récité lentement pendant tout le temps d'une nuit, mais qu'il rappelle simplement les événements accomplis durant une certaine nuit.

Ces événements comprennent un sacrifice, car l'hymne décrit certainement un sacrifice.

Quelle cause, demanderons-nous maintenant, forçait les prêtres à sacrifier ainsi la nuit, contre toutes les prescriptions, à une heure où les dieux — ces dieux de la lumière, aux corps glorieux — ont disparu du ciel?... dans le temps des terreurs si souvent rappelées de la nuit? — Nous croyons que la cause de ce sacrifice anormal fut un fait de guerre.

Koutsa était *tombé dans un puits*, pour nous servir de l'expression employée. Malgré

les commentateurs sanscrits — séparés par des siècles de l'époque des hymnes, et peut-être composant de toutes pièces des légendes destinées à expliquer les passages obscurs — malgré ces commentateurs, nous voulons voir dans cette expression une métaphore, peu différente de celle que nous employons quand nous disons qu'un malheureux est *dans un abîme de maux*, ou quand nous disons *tombé dans un piége;* ce dernier exemple, dans lequel le piége est évidemment une fosse (puisqu'on y tombe), est même très-voisin de la métaphore védique.

Koutsa, râdjarchi, c'est-à-dire prêtre et guerrier, était donc, lui et les siens, lors de cette nuit malheureuse, dans une position critique, sans issue, au milieu d'ennemis qui pouvaient l'attaquer d'un moment à l'autre (on sait que le mot *vrica*, loup, ravisseur, qui revient plusieurs fois dans l'hymne, a aussi le sens d'ennemi).

Ce fait de guerre est-il purement hypothé-

thique ? — Non. Car il est dit à la sixième strophe : « Comment triompherai-je de mes adversaires ? » Et en outre, dans la prière de la dernière strophe, on demande précisément la victoire.

Si on veut bien admettre ces raisons, l'hymne est dès maintenant expliqué, au moins dans ses traits principaux.

Dans la crainte produite par un danger pressant, les Aryas veulent sacrifier. Quoique leurs dieux soient absents du ciel à cette heure, ils ne se découragent pas : *Qui prie est exaucé*, disent-ils. Ils invoquent Agni qu'ils font naître entre leurs mains. Ils invoquent la Terre et le Ciel, ces témoins permanents. Ils invoquent Varouna, qui est présent dans l'obscurité même. La présence de la Lune, qu'ils n'invoquent pas, leur inspire néanmoins confiance. Mais tout leur désir est de voir paraître le Soleil, à qui ils disent dans leur empressement :

. . . . Le fleuve répand l'eau,
Le Soleil la lumière.

Ce souhait ne se réalise pas au gré de leur impatience, et le dernier mot de l'hymne, du moins de l'hymne proprement dit, est ce passage de la traduction Langlois, que nous citions en commençant.

Après la dernière expression de ce souhait, il n'y a plus que trois strophes ; elles sont indépendantes de l'œuvre principale. Celle-ci était un véritable drame, sans dénouement, après lequel seulement les dernières strophes viennent rappeler que le dénouement fut heureux grâce à l'assistance divine :

> Dans ce jour où sur moi le loup ensanglanté
> Arrêta son œil sombre,
> Prompt comme un ouvrier par la verge frappé
> Il disparut dans l'ombre.

Ces circonstances, la situation critique d'une armée, dans un péril imminent, dans l'épouvante de la nuit particulièrement grande pour les peuples védiques, — nous paraissent expliquer suffisamment le désespoir, ou plutôt les

alternatives de désespoir et d'espérance contenues dans l'hymne à tous les dieux? Mais quelle que soit l'interprétation qu'on adopte, il est évident que le poëte a mis dans son morceau tout ce que son âme éprouvait de mélancolie, de découragement, d'amertume, et c'est par là que, malgré un nombre de siècles mal mesuré entre son époque et la nôtre, il éveille en nous une sympathie véritable.

Avec ce refrain découragé,

O Terre et Ciel, voyez ce que je suis!

ces dix-neuf strophes laissent en nous une impression profonde.

A cause des difficultés d'interprétation dont le grand hymne à tous les dieux est susceptible, j'ai mis à la fin de ce volume la traduction de M. Langlois avec ses notes.

On remarquera que, à la 15e strophe, le traducteur du Rig-Véda ne fait pas mention de Varouna, qui pourtant est expressément nommé

dans le texte; nous ne savons pas ce qui l'a porté à attribuer au dieu Agni ce qui appartient au dieu de l'obscurité.

Mais nous devons nous-mêmes, avant de clore cette notice, expliquer pourquoi nous rapportons à Koutsa les faits, quels qu'ils soient, renfermés dans l'hymne à tous les dieux, tandis que les commentateurs les attribuent de préférence à Trita.

Trita, nous le savons par d'autres hymnes, a été *jeté dans un puits*, quel que soit, d'ailleurs, le sens de cette expression. Mais Koutsa fut victime d'une infortune toute pareille; l'hymne XII de la lecture VII, placé dans ce volume précisément avant le grand hymne, le dit expressément. Si donc Trita est nommé deux fois dans notre hymne, c'est seulement parce que Koutsa compare son sort au sien

La seconde fois que le nom de Trita revient dans cet hymne (c'est dans la première des strophes finales), on y rappelle que la prière de Trita a été entendue, comme on rappelle,

dans la seconde de ces strophes, que la prière de Koutsa fut entendue pareillement.

On peut remarquer que notre interprétation conserverait ce qu'elle peut avoir de valeur, dans le cas où Trita désignerait la libation. Dans cette hypothèse, en effet, Koutsa comparerait son sort à celui de la libation, raffinement bien mystique, peu en rapport avec le caractère de l'œuvre de notre auteur, mais qui ne manque pas d'analogues dans les hymnes des autres rishis.

Hymne à tous les dieux

(Section I, lecture VII, hymne 13)

Pour rendre un culte aux dieux chantons l'hymne sacrée !
Venez nous enivrer de vos riches présents,
Fils du Jour !...[1] Rendez-nous cette faveur marquée
Qui comblait de vos dons même les pauvres gens !

Par les chants d'Angiras louons les dieux sans cesse !
Puissent-ils, descendus parmi nous en retour,
Nous accorder leurs dons, Indra dans la richesse,
Les Marouts dans le vent, Aditi dans le jour !

Qu'ils nous nourrissent donc ! — Telle est notre prière...
Agni, le grand Indra et l'astre radieux !
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux !

[1] Les *Adityas*.

Hymne à tous les dieux

(Section I, lecture VII, hymne 12)

En même temps qu'Indra, — j'implore
Les Marouts enfants de Pristni ! [1]
Avec Agni j'implore encore
Varouna, Mitra, Aditi !

Dieux, sauvez de l'abîme
Le char près de verser !
Préservez-nous du crime !
Vous pouvez nous sauver.

Fils du Jour, à notre assemblée
Avec les dieux accourez tous !
Puis à l'heure de la mêlée
Vous viendrez combattre avec nous !

Dieux, sauvez de l'abîme
Le char près de verser !
Préservez-nous du crime !
Vous pouvez nous sauver.

[1] Pristni désigne la terre ou le sol.

O Pitris [1] si dignes d'hommage,
O Terre et Ciel parents des dieux,
Vous que nourrit le saint breuvage,
Protégez vos enfants pieux !

Dieux, sauvez de l'abîme
Le char près de verser !
Préservez-nous du crime !
Vous pouvez nous sauver.

Oui, nos chants vantent ces largesses
Que sur les forts Pouchan [2] répand !
Nous faisons appel aux richesses
De Narasansa l'opulent !

Dieux, sauvez de l'abîme
Le char près de verser !
Préservez-nous du crime !
Vous pouvez nous sauver.

Vrihaspati !... Que notre voie
Soit facile et sans ennemis !
Accorde-nous la part de joie
Qui revient aux fils de tes fils !

[1] Les Pitris sont les ancêtres, les Mânes.

[2] Pouchan, dénomination du Soleil considéré comme *nourricier*.

Dieux, sauvez de l'abîme
Le char près de verser!
Préservez-nous du crime!
Vous pouvez nous sauver.

Vainqueur des tyrans de l'espace,
Indra! noble époux de Sachi!
C'est toi qu'au jour de sa disgrâce
Invoquait Koutsa le rishi...[1]

Dieux, sauvez de l'abîme
Le char près de verser!
Préservez-nous du crime!
Vous pouvez nous sauver.

Puisse donc Aditi nous nourrir comme un père!
Que le gardien de tous garde un peuple pieux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux!

[1] Le texte porte *Koutsa jeté dans un puits;* voir pages 215 et 211 ce qui se rapporte à cette métaphore.

Hymne à tous les dieux

LA NUIT

(Section I, lecture VII, hymne 11)

La Lune dans son cours fend les vagues du ciel
Comme l'oiseau rapide...
Rayons d'or! [1] vous cachez au regard du mortel
Votre trace splendide.
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Qui prie est exaucé... La jeune fille obtient
Le mari qu'elle espère [2];
De ses embrassements subissant le lien,
La voilà bientôt mère!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

O Dieux!... Du haut du ciel que l'aliment sacré
Ne tombe pas, stérile! [3]

[1] Les rayons du Soleil.

[2] Il s'agit sans doute de l'*arani* mâle et de l'*arani* femelle, les deux morceaux de bois qui, frottés l'un dans l'autre, deviennent les *deux parents* de la flamme du sacrifice.

[3] On sait que l'effet du culte est de nourrir les êtres ou les forces qui peuplent le ciel.

Faites naître ce fils!... Pour ce fils désiré,
Notre sôma distille [1].
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

J'implore Agni d'abord... Gardien de nos autels
Qu'Agni dise à voix haute :
« Dieux! où s'en va le fruit du culte des mortels?
Quel préféré nous l'ôte? »
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

O Dieux qui résidez dans les trois régions
Dans la pure lumière,
Quel est le vrai, le faux?... Des pieuses nations
Que vous fait la prière?
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Là haut le sacrifice a-t-il porté ses fruits?
L'astre est-il invisible?
Que fait Aryaman [2]?... et sur tant d'ennemis
Marcherai-je, — invincible?
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Hélas! Je suis celui dont la bouche souvent
Vous chanta l'hymne sainte,
Et l'angoisse m'attaque ainsi qu'un cerf tremblant
Qui du loup sent l'étreinte!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

[1] Ce fils qu'on s'efforce de faire naître en sacrifiant, est le Soleil.
[2] Aryaman est un des noms du Soleil.

Moins sombres sont pour moi dans leurs jaloux débats
Deux rivales ardentes,
Et je sens, me rongeant comme la dent des rats,
Les peines dévorantes!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Sept rayons dans le Ciel resplendissent... Près d'eux
M'appelle l'espérance,
S'est écrié Trita[1], qui, célébrant les dieux,
Attend sa délivrance!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Cinq grands dieux — de l'espace occupent les hauteurs,
Et cette troupe amie
Est venue écouter nos éloges flatteurs...
Mais elle est repartie!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

L'astre aux rayons ailés[2] monte au point culminant
De la voûte du monde;
Seul le loup repoussé devant l'astre fuyant
Franchit l'amas de l'onde!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

O dieux! nous vous offrons ce cantique nouveau,
Cette douce prière!

[1] Trita est, soit un antique rishi qui fut sauvé par les dieux d'un grand danger, soit la libation personnifiée qui aspire à sortir du vase qui la renferme.

[2] La Lune.

Exaucez-nous, ô Dieux... le fleuve répand l'eau,
Le soleil la lumière!...
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Agni! — parmi les dieux c'est à toi le premier
Que j'offre ce breuvage.
Viens, pareil à Manou! viens pour sacrifier
Auprès de nous, dieu sage!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Sers-moi, comme Manou, de sacrificateur!
Viens à cette assemblée!
Sage entre tous les dieux, sois le préparateur
De l'offrande sacrée!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Invoquons après lui le dieu qui fait prier,
Varouna notre maître!
Dans nos cœurs, qu'il remplit, c'est lui qui le premier
Voit l'hymne prête à naître!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Mais quoi!... l'astre qui suit ses glorieux chemins
Dans le ciel qu'il décore,
Débile, est arrêté... Nul parmi les humains
Ne l'aperçoit encore!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

O dieux!... lorsque Trita au fond d'un puits jeté
Songe aux dévas et prie,
Agni, vaste recours contre l'adversité,
Vient lui sauver la vie!
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis...

Dans ce jour où sur moi le loup ensanglanté
Arrêta son œil sombre,
Prompt comme un ouvrier par la verge frappé
Il disparut dans l'ombre...
O Terre et Ciel! voyez ce que je suis.

Entends cet hymne, Indra! — Grâce à toi, dans la guerre
Puissent tous nos guerriers rester victorieux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux![1]

[1] Voir à la fin du volume la traduction en prose du même hymne extraite du premier volume du *Rig-Véda* de M. Langlois.

HYMNES AUX RIBHOUS

NOTICE

On a pu reconnaître dans les hymnes qui précèdent, soit l'empreinte saisissante laissée par les mœurs, soit la personnalité de l'auteur, soit, presque constamment, les plus hautes qualités littéraires; on a pu y voir, plus constamment encore, une religion complète, prières, croyances, rites, prise sur sur le fait, ce à quoi on devait s'attendre en abordant une œuvre sacrée. Les deux hymnes qui vont suivre, et qui terminent l'œuvre de Koutsa, présentent un intérêt d'une autre nature, mais très-grand encore, car ils nous apportent des détails sur des personnages qui peuvent être considérés,

sinon comme ayant fondé cette religion antique et féconde, du moins comme l'ayant restaurée et lui ayant donné la forme sous laquelle nous la trouvons dans les hymnes : ces personnages sont les Ribhous.

Chercher ce que furent les Ribhous, c'est faire de l'histoire.

Malheureusement les détails que nous trouvons sur ces anciens Aryas sont peu de chose, tellement voilés sous le style symbolique des hymnes qu'on les lit mal, et qu'on se demande si Koutsa et les autres rishis qui composaient ces hymnes n'avaient pas perdu eux-mêmes la vraie notion de ce qu'avaient été les Ribhous, presque aussi embarrassés que les exégésistes d'aujourd'hui sur le sens des vagues légendes qu'ils tenaient de leurs ancêtres.

C'est le moment pour nous de jeter un coup d'œil sur la chronologie ayant cours actuellement dans l'Inde, et d'y chercher à quelle place l'historien doit rapporter la vie

de ces Ribhous, plus tard transformés en dieux.

A en croire les Hindous, la durée du Monde, tel qu'il existe actuellement, se partage en quatre âges (qu'on peut comparer aux quatre âges, d'or, d'argent, de bronze et de fer, des Grecs).

Le plus ancien compte	4,800 années divines;
Le suivant compte .	3,600 années divines;
Le suivant compte .	2,400 années divines;
Le dernier ou âge *kali*, compte . .	1,200 années divines;

Ce dernier a commencé l'an 3101 avant notre ère.

Le total de ces quatre âges est de douze mille années divines.

Or l'année divine vaut 360 de nos années.

La durée du monde est donc de 360 fois douze mille ans ou 4,320,000 ans, durée énorme. Cette période s'appelle elle-même un grand âge, *maha-youga*.

Les grands âges se suivent, divisés toujours de même façon en quatre âges; il s'écoula plusieurs grands âges avant le nôtre; de nombreux grands âges viendront après. Mille de ces grands âges constituent un jour de Brahmâ.

Ce jour fut précédé d'une nuit de Brahmâ, de mille grands âges pareillement, pendant laquelle rien n'existait.

Et les jours et les nuits de Brahmâ se suivent comme nos jours et nos nuits.... Tel est le train du monde d'après la science brahmanique.

« La théorie[1] de la veille et du sommeil » de Brahmâ revient partout et sous toutes » les formes dans les livres indiens. Quand » Brahmâ s'éveille, tous les êtres manifestent » leur énergie vitale et commencent à accom- » plir leurs fonctions; quand il s'endort, » tout rentre dans l'immobilité, la nuit et » le silence. Mais cette disparition magique

[1] Leupol : *Choix de morceaux sanscrits*, page 214.

» du monde n'est pas une destruction; c'est
» un simple changement de figure, pendant
» la durée duquel le monde, qui est com-
» posé de formes, semble anéanti. Il ne l'est
» pas, mais il est seulement rentré dans la
» puissance de Brahmâ. Lorsque la loi abso-
» lue de l'être ramène celui-ci à son état
» d'action, l'univers renaît avec une forme
» nouvelle. La théorie cachée sous ces
» grandes images est celle de la succession
» périodique des choses, théorie parfaite-
» ment fondée sur l'observation et que l'on
» peut exprimer par ces mots : la loi des
» périodes. »

On saisit, en effet, le sens des chiffres effrayants donnés par les auteurs brahmaniques comme durée du monde; c'est un sens symbolique. Ces philosophes ont forgé des nombres pour fixer les idées et exposer plus commodément leur système; ils sont arrivés à ce résultat, que l'imagination en demeure frappée.

Il nous reste à compléter le tableau. Cette immense cosmogonie comprend d'autres combinaisons de chiffres, beaucoup moins simples que celles qui précèdent.

En effet, les brahmanes enseignent que nous sommes actuellement dans le vingt-huitième grand âge du septième *manouantara* ; et le *manouantara* est une période qui comprend soixante-et-onze de ces grands âges.

Ils enseignent encore que quatorze de ces manouantaras, augmentés eux-mêmes de leur sandhi (qui comprend précisément la même durée que le premier des quatre âges du maha-youga) donnent en total ce jour de Brahmâ dont nous avons parlé ci-dessus.

Arrêtons-nous au seul énoncé de ces nombres. Ils sont trop peu simples pour des chiffres d'imagination : les premiers savants qui s'occupèrent de l'Inde, William Jones, Davis, Bentley, Colebrooke, n'ont pas manqué d'en chercher l'explication dans

l'astronomie. C'est en s'appuyant en partie sur ces chiffres que M. Rodier, dans l'*Antiquité des races humaines* [1], a essayé de reconstruire non pas seulement l'astronomie, mais encore l'histoire de l'Inde antique.

On peut, pour diminuer les chiffres énormes qui précèdent, essayer de les réduire suivant une certaine proportion. M. Rodier divise le *maha-youga* de 4,320,000 ans et les quatre âges dont il se compose par le nombre 360, ce qui revient à prendre les années divines pour des années simplement humaines; 12,000 ans est un chiffre très-expressif en astronomie (c'est la demi-durée de l'évolution complète due à la précession des équinoxes); cela peut être, historiquement, un chiffre acceptable [2]; il en résulterait pour le commencement du *maha-ouga* la date de 13,901, qui est, d'après

[1] Amyot, 1868, 2e édition.

[2] Puisque l'histoire des autres peuples permet de remonter à des dates analogues.

de puissants indices, l'époque à laquelle les Hindous adoptèrent le zodiaque égyptien. Or M. Rodier rapporte qu'à cette date les hymnes du Rig-Véda étaient déjà composés.

Les chiffres de 71 et de 14 conduisent le savant auteur à d'autres dates (dont la plus reculée est l'an 19,337). Mais nous n'avons pas à remonter si haut, et si même nous avons insisté quelque peu sur la date de 13,901, ce n'est nullement avec la pensée de pénétrer, à son sujet, dans le domaine de la discussion.

Les dates assignées par les autres auteurs à la composition des hymnes diffèrent de la précédente dans la proportion de un à dix.

La fin de la composition des hymnes est rapportée par M. Barthélémy-Saint-Hilaire et par M. Emile Burnouf à l'an 1500 avant Jésus-Christ. Une période de trois cents ans

attribuée à la durée de cette composition fait remonter à l'an 1800.

M. Foucaux remonte moins haut; il dit quelque part[1] : « On assigne aux Védas la date du XIIe ou XIIIe siècle avant Jésus-Christ comme la plus probable. »

M. Max Muller remonte moins haut encore, il place la période védique de l'an 1000 à 1200 avant notre ère; mais il reconnaît lui-même que la date qu'il donne n'est possible qu'en attribuant aux Aryas de cette époque *une rapidité dans le développement des idées inconnue de nos jours.*

Il est vrai de dire que ces dates, si différentes de celles de M. Rodier, sont données par beaucoup d'auteurs, notamment par M. E. Burnouf, plutôt comme des limites inférieures que comme des dates véritables.

La rapidité extraordinaire dans le développement des idées que M. Max Muller est forcé d'admettre, suffirait seule à faire préférer

[1] Dans une des notes de sa traduction de Sakountalâ.

toute autre chronologie à la sienne, les premières notions de littérature, de philosophie, de science, n'ayant pu s'acquérir qu'avec une extrême lenteur.

Au surplus, il serait difficile de faire accorder ces dates de 1000 ou 1500 avant notre ère, attribuées à la fin de la période védique, avec celle de 3000 ans adoptée par M. Pictet pour la dissémination des peuples aryas ou indo-européens.

Mais il importe surtout de constater qu'elles sont en complet désaccord avec tout ce qu'il existe dans l'Inde de souvenirs historiques. Par exemple, elles amènent M. Barthélemy-Saint-Hilaire à regarder la conquête de l'île de Ceylan, sujet du poëme *le Ramayana*, comme une fiction poétique; elles l'amènent, comme tous les autres, à regarder comme une fiction le commencement de l'âge kali ou quatrième âge, fixé par les Hindous à l'an 3101 avant Jésus-Christ.

Dans une bonne partie de l'Inde, cette ère est encore employée comme origine du comput du temps; d'autres ères, intermédiaires, y sont bien employées; mais en réfléchissant à ce fait, on ne peut y voir que des points de repère dont l'existence et la certitude sont une garantie de véracité pour le point de départ, l'ère de 3101. S'il n'existe pas une histoire complète et précise de l'Inde depuis cette époque jusqu'à Jésus-Christ, remarquons que de Jésus-Christ à nous l'Inde ne nous apporte pas non plus d'histoire proprement dite et précise. Mais, à défaut de cette précision, de longues listes de rois, l'histoire du Kachemyr traduite par MM. Wilson et Troyer, les innombrables légendes bouddhiques, remplissent assez bien l'intervalle pour que, avec l'Inde entière, nous regardions comme authentique le commencement de l'âge kali en 3101. Ajoutons que d'assez nombreuses observations astronomiques rapportées à cette

date par les livres hindous, et qui avaient frappé Bailly et Laplace, vérifiées postérieurement par les calculs de Playfair, ont témoigné de la façon la plus nette de la véracité de ces livres[1].

Nous n'essaierons pas de remonter plus haut; mais, qu'on adopte ou non la date 13,901, que, se basant sur certains passages des Pouranas, on rapporte la recension des Védas au troisième âge[2], il est incontestable que des hymnes védiques au commencement de l'âge kali (3101) l'intervalle est encore énorme.

Enumérons maintenant, sans plus avancer de dates, les principaux personnages

[1] « On est donc forcément amené à reconnaître que les observations sur lesquelles se fonde l'astronomie indienne doivent avoir été faites plus de 3000 ans avant notre ère. » — Pictet, *Origines indo-européennes*, tome II, page 733.

[2] Un oupanishad fait remonter les pratiques du culte au 2e âge. Est-ce le 2e âge du *grand âge* précédent ou du *grand âge* actuel? avant ou après 13901?

qui vécurent antérieurement aux Ribhous.

C'est d'abord *Manou* [1]. — Manou désigne l'être qui, dans chaque *manouantara* ou création successive, peuple la terre, non pas en procréant des fils, mais en les créant, comme un véritable dieu; telle est du moins sa fonction d'après les écritures brahmaniques. Mais dans les hymnes, c'est- à-dire à l'époque qui nous occupe, Manou apparaît seulement comme le premier ancêtre des Aryas, comme un simple mortel qui, par sa vertu et sa piété, acquit à ses descendants la protection divine : « Il me semble, dit M. Langlois, qu'on lui attribue en plusieurs endroits l'institution du culte du feu. »

Après lui, il convient de citer *Ayou*, son petit-fils, qui est souvent rappelé dans les hymnes comme père des Aryas, à la place de Manou lui-même.

Angiras est un antique rishi à qui on

[1] Le Manou dont il s'agit ici est bien antérieur à l'apparition des *Lois de Manou*.

attribue l'invention des rites. Il est très-souvent désigné dans les hymnes.

Bhrigou, descendant d'Angiras, a pour la première fois, rapporte-t-on, allumé le feu sacré.

« Angiras, remarque M. Emile Burnouf, » est un ancêtre de Brighou ; il en résul- » terait que les rites existaient avant l'in- » vention du feu, ou du moins avant que » Brighou eût enseigné aux hommes à faire » brûler ou rôtir au feu d'Agni la chair » des victimes et les offrandes non san- » sanglantes qu'Agni recevait pour les trans- » mettre aux dieux. »

M. Nève, qui a publié un volume sur les Ribhous, y insiste particulièrement sur la piété d'Angiras et des Angirasides ses descendants : « Les rishis de la famille » d'Angiras sont plus d'une fois mis en » scène dans les cantiques sacrés dont la » composition est attribuée à quelqu'un » d'entre eux ; partout est exaltée la pro-

» tection divine dont les maîtres du ciel
» couvrent sans cesse une race d'hommes
» justes et pieux. Les bienfaits du puissant
» Indra sont rappelés tour à tour dans un
» récit animé [1]. »

M. Emile Burnouf dit, de son côté :

« La découverte du feu, son établisse-
» ment au milieu des Aryas sur le foyer
» de terre, la création des dieux et de
» leurs attributs par les plus anciens prêtres
» de la race âryenne; l'invention de l'hymne
» ou de la parole sainte, mesurée et rhyth-
» mée; l'institution du sacerdoce de famille
» et de l'autorité sacrée de son chef : tels
» sont les faits principaux qui se rapportent
» à l'organisation primordiale du sacrifice....
» Les noms d'Angiras, de Brighou, princi-
» palement de Manou, sont dans la bouche
» de tous les poëtes, quand ils célèbrent
» cette antique invention du feu sacré [2]. »

[1] Nève : *Essai sur le mythe des Ribhavas*, page 226.
[2] Em. Burnouf : *Essai sur les Védas*, page 173.

« Il nous semble plus intéressant, dit » aussi M. Nève [1], de signaler en cet en» droit la haute antiquité et, pour ainsi » parler, l'espèce de primauté des mots » sanscrits qui expriment l'idée de sacrifice » et d'immolation : les mots *yadjna, advara,* » *hôtrâ*, qui déjà sont consacrés par les » stances mesurées de la forme la plus an» cienne et d'une composition mystérieuse et » hiératique, sont restés dans l'usage popu» laire et général de la langue sacrée de » l'Inde avec la même signification ; il n'est » pas moins remarquable que le glossaire de » l'idiôme védique dit *Nighantou* ou *Expli-* » *cation*, renferme quinze noms différents » du sacrifice, dont l'emploi est également » confirmé par des textes. Un fait du même » genre qui ici trouve naturellement sa » place, c'est le témoignage rendu à l'an» cienneté du substantif *adhvara*, signifiant » sacrifice, par la famille de langues placée

[1] Nève : page 59.

» à l'extrémité opposée du domaine des
» races et des langues indo-européennes : le
» terme védique, le mot sanscrit *adhvâra*
» se retrouve dans plusieurs mots de la fa-
» mille celtique, dans l'irlandais *udhbairth*,
» *iodhbairt* (sacrifice), *iodbhair* (sacrifier), et
» dans le gallois *aberth* (sacrifice), d'où *aberthu*
» (sacrifier), *aberthior* (prêtre). »

On voit que si Angiras a réellement institué le sacrifice, son action s'est étendue bien au-delà du pays et de l'époque où il vivait, et que, même hors de ce pays, elle dure encore.

C'est d'Angiras que descendent les prêtres divinisés appelés Ribhous, comme aussi le prêtre-roi dont nous nous sommes fait le traducteur, Koutsa lui-même. Si l'on penchait à considérer ces parentés comme purement imaginaires, elles ne pourraient passer que pour un hommage pieux rendu à l'instituteur des rites; les beaux hymnes composés par Koutsa, les faits attribués aux Ribhous, per-

mettent de voir en eux de dignes descendants d'Angiras.

« D'après le récit souvent répété dans le
» recueil des hymnes, dit M. Emile Burnouf
» dans son livre sur les Védas[1], il semble
» que, durant une période primitive qui
» suivit immédiatement l'institution du sacri-
» fice d'Agni, la cérémonie sainte parut lan-
» guir ou demeurer au moins sans se déve-
» lopper. Les commentateurs ont entendu,
» et sans doute avec raison, que le chef de
» famille l'accomplissait à lui seul, assisté
» de ses enfants et de sa femme, et qu'ainsi
» le culte se trouvait réduit à sa forme la
» plus simple et la moins pompeuse. Les
» trois fils de Soudhanvan, Ribhou, Vibhvat,
» Vâdja (appelés collectivement les Ribhous),
» partagèrent en quatre le calice du sacrifice,
» ce qui paraît signifier qu'ils instituèrent
» quatre prêtres officiant à la fois; ils cons-

[1] Page 175.

» truisirent le char d'Indra et formèrent ses
» deux coursiers jaunâtres, rendirent la jeu-
» nesse aux deux parents (l'aranî [1]), et de
» la peau d'une vache morte surent faire
» une vache vivante (le filtre); par là ils
» tirèrent la cérémonie sainte de l'obscurité
» où elle était, et la ramenèrent à la splen-
» deur qu'elle semble avoir conservée depuis.
» Les poëtes leur attribuent aussi l'institution
» du sacrifice du soir [2]. Pour ces actions, ils
» partagèrent avec Indra les honneurs de
» cette troisième oblation et méritèrent d'être
» rangés parmi les immortels. »

« Les trois hommes, dit M. Nève [3], dont
» nous allons reconstruire l'histoire en la
» conduisant jusqu'au terme de la déification,
» n'étaient point encore des brahmanes; ils
» vivaient dans un temps bien antérieur à
» la distinction d'une classe de prêtres tenant

[1] Les deux parents, ou l'aranî, sont les deux morceaux de bois dont le frottement produit le feu, le père et la mère d'Agni.

[2] L'invention du sacrifice du matin est attribuée à Atharvan.

[3] Page 218.

» leurs droits de la naissance et d'une investiture conférée par un privilége politique.
» C'étaient des hommes justes et probes,
» accomplissant au sein de leur tribu les
» fonctions inhérentes au sacrifice, se livrant
» au travail des mains, exerçant la pratique
» des arts utiles. Ces hommes des anciens
» jours étaient appelés collectivement Ribhous, du nom de l'aîné d'entre eux;
» Ribhou, Vibhva, Vâdja étaient fils de Soudhanvan, membre d'une famille patriarcale
» célèbre parmi les antiques familles des
» Aryas de l'Inde; la tige de leur race était
» le fameux Angiras, un des personnages les
» plus vénérés dont la tradition des Védas
» ait conservé le souvenir. Les Ribhous ont
» dû appartenir à un des rameaux les plus
» anciens de la famille des Angirasides,
» dont l'histoire se rattache directement à
» celle des tribus indiennes de l'époque védique; il est donc naturel de supposer que
» l'histoire humaine des Ribhous a été trans-

» formée en mythe dans le temps des pre-
» miers accroissements du culte, et qu'elle
» a fait dès lors partie du fond religieux des
» croyances nationales. »

Citons maintenant, avec M. Nève, un fragment de l'*Aitareya-Brahmana* relatif aux Ribhous, ouvrage évidemment bien postérieur à l'existence mortelle de ces prêtres; ce fragment est curieux parce qu'on peut y constater l'impression profonde produite par la déification de ces trois hommes :

« Or, les Ribhous avaient gagné par leur
» vertu le droit de boire le sôma parmi les
» dieux. D'abord ils ont essayé de l'obtenir
» d'eux dans la libation du matin; mais Agni
» avec les Vasous les a repoussés de la
» libation du matin. Ils ont essayé de l'ob-
» tenir d'eux dans la libation du milieu du
» jour; mais Indra avec les Roudras les a
» repoussés de la libation du milieu du
» jour. Ils ont essayé de l'obtenir d'eux dans
» la troisième libation; mais les Viçvadévas

» les ont repoussés avec force en disant :
« Non, ils ne boiront pas ici, ils ne boiront
» pas là! » Alors Pradjâpati (le maître des
» créatures) dit à Savitri : « Certes, ceux-ci
» sont tes protégés; bois donc avec eux! » Sa-
» vitri répondit : « Qu'il en soit ainsi! fais les
» boire des deux manières...... » C'est ainsi
» que Pradjâpati les fit boire des deux ma-
» nières...... Les Dévas, il est vrai, se sont
» éloignés d'eux avec horreur à cause de leur
» odeur d'hommes; mais les Ribhous ont alors
» fait intervenir la prière commençant... etc. »

On trouvera dans l'hymne de Médâtithi aux Ribhous, l'enthousiasme produit par cette divinisation rendu d'une façon toute lyrique :

Hymne de Médâtithi aux Ribhous

(Section I, lecture II, hymne 1)

Chantons en l'honneur des ancêtres
Transformés en dieux pour leurs chants!
Puissent en retour ces vieux prêtres
Combler de bienfaits leurs enfants!

Nos rites sont nés de leur zèle,
Et c'est leur esprit qui créa
Ces chevaux que mon hymne attelle,
Beaux comme l'or, au char d'Indra.

Cette génisse si féconde,
Ce char dans lequel les Açvins
Font chaque jour le tour du monde,
Sont l'œuvre de leurs cœurs divins.

Par leur prière, leur sagesse,
Leurs mérites accumulés,
Ils rendirent à la jeunesse
Leurs parents par l'âge accablés.

Et dès ce jour les sacrifices,
Saints Ribhous, vous furent offerts
Comme aux divinités propices
Des saisons, des vents et des airs.

Malgré les règles établies,
De l'autel changeant la cuiller,
Vous avez fait quatre parties
De l'œuvre du divin Twashter!

Vers vous, pour avoir la richesse,
Ribhous, nous élevons la voix,
Et nous vous célébrons sans cesse
Dans trois sacrifices, sept fois!

Vivants ils avaient pour office
De consacrer pour nous les feux,
Et maintenant le sacrifice
Leur est offert comme à des dieux!

Les miracles rapportés dans cet hymne sont les mêmes qu'on a pu voir indiqués dans l'extrait d'Emile Burnouf, et que ceux qu'on trouvera dans les deux hymnes de Koutsa; il n'y a pas à insister sur les explications qu'ils comportent [1]. Toutefois nous nous permettrons d'ouvrir timidement un nouvel avis au sujet de la *cuiller divisée en quatre*. Les commentateurs indiens et européens ont exercé leur sagacité sur ce thème; or, Savitri buvait; les trois Ribhous se présentèrent, et le dieu, sur leur insistance, fit quatre parts de sa part,

[1] « La légende leur attribue d'avoir ressuscité une vache (c'est-à-dire le sacrifice), d'avoir rendu la jeunesse à leurs deux vieux parents (c'est-à-dire d'avoir ramené le sacrifice du matin, qui redonne la vie au ciel et à la terre), d'avoir fait des chevaux pour Indra, un char pour les Açvins (c'est-à-dire d'avoir célébré des sacrifices en leur honneur), enfin d'avoir divisé en quatre parties la coupe de Twashtri (c'est-à-dire d'avoir établi quatre libations au lieu d'une). » LANGLOIS : tome I, page 254.

pour qu'ils pussent boire tous, le dieu et les trois prêtres; la cuillerée, sinon la cuiller, fut donc divisée en quatre; en appliquant la division à la cuiller même les poëtes du Véda ne font qu'une métaphore hardie, et nous croyons qu'il n'y a rien autre à chercher sous ce texte; les allusions qu'on y veut trouver sont plus problématiques qu'une telle explication.

Il nous reste à indiquer le rôle des Ribhous comme divinités. Mais auparavant une question très-intéressante se présente encore, c'est celle de l'identification de ces prêtres védiques avec Orphée. L'identité des personnes résulterait de celle des noms.

Le parti pris de scepticisme, qui tient en garde le public contre les étymologies lointaines, est des plus sages, et il est juste, à l'occasion de celle-ci, de rappeler qu'autrefois on avait cru devoir faire venir ce même nom d'Orphée, abusivement, de l'arabe *Arifa;* mais ici, véritablement, tous les orientalistes sont d'accord,

et Orphée est le même mot que Ribhou, lettre pour lettre [1].

Orphée n'est pas seulement l'homonyme des Ribhous; il fut aussi, comme les trois frères, un organisateur ou un restaurateur du culte.

S'il en faut croire un auteur grec, la doctrine d'Orphée lui fut révélée par le Soleil; et il y a, comme on le verra plus loin, une étroite liaison entre les Ribhous et le Soleil.

Je ne connais pas d'autre preuve d'identité que celles que je viens d'énoncer. Mais à côté de ces conformités les dissemblances abondent.

Avec Orphée on cherche Eurydice, et l'Eurydice des Ribhous n'a pas été trouvée.

Les Ribhous sont trois, Orphée est seul.

Les Ribhous sont des dieux, Orphée n'est qu'un homme.

Lors même qu'on admettrait, ce qui n'est pas déraisonnable, l'existence de deux Orphée ayant vécu à des époques très-éloignées, l'un,

[1] Les non-sanscritistes doivent être prévenus que le *ri*, en sanscrit, se change très-fréquemment en *ar* ou *or*.

le dernier en date, Thrace de nation, contemporain de Thésée, initié par les prêtres d'Égypte à leurs mystères, comme le rapportent Hérodote et Diodore, et l'autre, perdu dans la nuit des âges, vieux nom, vague souvenir, et qui pourrait être l'un des frères Ribhous, — les différences que nous venons de signaler rendraient encore l'identification bien douteuse.

On serait conduit à admettre que le souvenir remonte à une époque où les Ribhous avaient vécu, mais n'étaient pas encore divinisés. Mais tout ce que l'on sait des ouvrages attribués à Orphée contredit cette opinion : on y trouve la croyance à un dieu unique nettement formulée, on y trouve l'œuf cosmogonique ainsi que d'autres doctrines qui dénotent les temps brahmaniques postérieurs à l'époque des hymnes. Il est difficile de dire si la question est susceptible d'être jamais éclaircie.

« Nous avons vu, dit M. Langlois[1], que les

[1] Page 299, tome I du *Rig-Véda.*

» poëtes du Rig-Véda ont divinisé, sous la
» dénomination de *Dévas*, les diverses parties
» du sacrifice et les formules de prières. Les
» Ribhous ne seraient-ils pas les rites em-
» ployés pour faire passer les clartés d'Agni
» dans le Soleil? ne seraient-ils pas ces rayons
» du sacrifice partant pour aller illuminer le
» disque solaire? On peut concevoir comment
» les auteurs de cette partie du rituel (les
» Ribhous) ont dû laisser leur nom à ces
» cérémonies, et par quelle confusion d'idées
» on a dit que des hommes ont reçu le titre
» de dieux. »

Il est certain que les Ribhous ont été identifiés avec les rayons du Soleil; la rapidité vantée avec laquelle ils savent franchir le Ciel indique bien ce sens, ou si l'on veut, inversement de bas en haut, ils seraient les rayons du feu de l'autel dardant jusqu'au Soleil et pénétrant dans son disque, et, comme le donne encore à entendre M. Langlois, les frères Ribhous auraient peut-être émis les premiers

cette théorie audacieuse, que le feu de l'autel entretient les ardeurs de l'astre qui nous brûle. Cette opinion, très-plausible, ne fait que confirmer l'existence de ces vieux prêtres; de plus, la lecture des hymnes montre bien que ces prêtres avaient été déifiés par un hommage raisonné. Pour admettre la *confusion d'idées* dont parle M. Langlois, il faut supposer un long intervalle de siècles entre les Ribhous et les rishis védiques qui les ont chantés; un tel intervalle n'est pas inadmissible.

Ce rôle d'intermédiaires entre le feu sacré et le Soleil, attribué aux anciens prêtres divinisés, n'a rien qui doive surprendre. A cette époque on ne concevait pas de dieux autrement qu'actifs, contribuant au grand travail dont l'Univers est l'éternel objet; c'était peu que d'appeler les Ribhous *Dévas*, il fallait encore leur assigner une fonction; on fit ce qu'on put, on imagina celle qui vient d'être dite, mais ce ne fut pas sans se laisser guider par un sentiment poétique. Les trois frères avaient institué le sacri-

fice du soir ; or, c'est à ce moment de la journée que les rayons du Soleil deviennent visibles en quelque sorte, inclinés fortement, presque horizontaux, dernier scintillement des feux du jour ; c'est à ce moment où le monde s'endort dans un recueillement touchant et presque solennel, qui émeut la plupart des hommes, que les rishis du Véda ont lié pour jamais le souvenir des trois vieux prêtres.

Hymne aux Ribhous

(Section I, lecture VII, hymne 16)

Que cette fois encor le culte s'accomplisse,
Que le plus doux des chants monte vers les Ribhous!
De l'antique liqueur offerte en sacrifice
Avec les autres dieux, ô dieux, repaissez-vous!

Au temps où nos aïeux (Ribhous! c'étaient vos pères...)
Emigrèrent, cherchant un champ qui les nourrît,
Vous avez, à bon droit devenus téméraires,
A l'heure de l'offrande abordé Savitri.

Le dieu n'écarta point de vous le saint breuvage,
Vous bûtes la liqueur de l'immortalité;
La cuiller dont pour lui le dieu faisait usage
Fut divisée en quatre en ce repas vanté.

Habiles à franchir le ciel d'un bond rapide,
Ces prêtres prirent part à l'aliment des dieux;
Le Soleil les logea dans son disque splendide,
Leur piété les unit à l'astre radieux.

Ils ont, d'un fer aigu, tranché la cuiller sainte,
En ont fait quatre parts, comme les parts d'un champ;
Parmi les immortels ils se tenaient sans crainte
Et réclamaient pour eux le céleste aliment.

A ces hommes du ciel offrons notre prière
Comme on offre les mets, la cuiller à la main;
Ces bonds qu'ils savent faire à travers l'athmosphère
L'emporteront, légère, en son divin chemin.

Riches distributeurs de maisons, de richesse,
Puissants pour nous aider comme d'autres Indras,
Changez pour nous ce jour en un jour d'allégresse!
Que l'impie expirant tombe sous notre bras!

Redirai-je la peau rendue à la génisse,
Et la vache par vous réunie à son veau,
Et pour votre ferveur dans le saint sacrifice
Vos vieux parents rendus jeunes d'un sang nouveau?

Indra! comme ces dieux entends notre prière,
Nourris-nous, comble-nous de tes biens précieux!
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi, se rendent à nos vœux!

Hymne aux Ribhous

(Section I, lecture VII, hymne 17)

Ils ont fait ce beau char aux mouvements faciles,
Ces étalons d'Indra producteurs de tout bien,
Et rendu la jeunesse à leurs parents débiles,
Et conduit près du veau la vache son soutien!...

Ribhous!... pour nous aussi que votre bonté brille!
Donnez-nous la jeunesse et de nobles enfants!
Qu'un peuple de héros dans nos maisons fourmille!
Rendez-nous vigoureux, rendez-nous opulents!

Faites agir pour nous cette bonté notoire
Dans nos corps, dans nos chars, comme dans nos coursiers!
Ribhous, accordez-nous le don de la victoire,
Des parents, des amis qui soient vaillants guerriers!

Viens donc boire, ô Vâdja, — et toi, l'aîné des frères,
Toi-même, Indra, par eux environné d'honneurs!
Que Mitra, Varouna, les Açvins tutélaires,
Nous fassent devenir riches, puissants, vainqueurs!

Ribhou, prépare-nous ton aide dans la guerre !
Vâdja, protége-nous, ô grand victorieux !
Que Mitra, Varouna, que le Ciel et la Terre,
Que la Mer, qu'Aditi se rendent à nos vœux !

FIN DES ŒUVRES DE KOU'

OEUVRES

DE

HIRANYASTOUPA

A Savitri[1]

(Section I, lecture III, hymne 3)

J'invoque Agni, propice à l'oraison pressante,
J'invoque aussi Mitra-Varouna notre appui,
Et j'invoque la Nuit vaste, pleine, vivante,
Et j'invoque du jour le dieu pur, Savitri.

Il était là! mais sombre. Il recouvrit sa tête
D'ombre. — Aux dieux, aux mortels il se mêlait, obscur.
Mais maintenant son char est d'or : il vient, il jette
Sur tout être à la fois son regard noble et sûr.

Il vient, le dieu du jour! Il gravit, il s'élance!
Quels sont ces blancs coursiers!... mais quels sont ces autels!
Il vient le dieu du jour, du fond du Ciel immense,
Des chaînes de leurs maux délivrer les mortels!

L'être adoré monta sur un char, — masse énorme
Qui vient vers nous, où l'or sous mille aspects reluit,
L'aiguillon d'or en main, éblouissante forme...
La vigueur de son corps fait l'effroi de la nuit!

[1] Savitri est un des noms du Soleil

L'homme apparaît au jour, baigné par la lumière
Des coursiers aux pieds blancs, du char au timon d'or!
Un invincible élan pousse la terre entière..!
L'homme s'est prosterné, saisi d'un saint transport!

Trois mondes sont portés par le dieu, l'étendue
Lumineuse — aussi bien que le sombre séjour :
Telle par son essieu la roue est soutenue...
Que celui qui le sait le proclame à son tour!

L'oiseau du firmament, l'Asoura pur s'avance!
L'air s'emplit de clartés, de trépidations!
Quels lieux occupe-t-il? Jusqu'à quelle distance,
Sur combien de pays darde-t-il ses rayons?

Versant le jour aux sept fleuves, aux huit contrées,
Aux trois Mondes, — le dieu dont l'œil est couleur d'or
Suit sa voie, épandant ses richesses aimées
Sur les bourgs dont l'hommage attire un tel trésor.

De la terre et du ciel il remplit l'intervalle!
Ses regards, sa main d'or chassent les maux hideux!
Pur Soleil, il tira sa clarté sans rivale
Des plus noires vapeurs qui ternissaient les cieux!

Oh! que l'être au bras d'or, l'Asoura vénérable,
Riche, cause de joie et d'espoir, vienne enfin!
Mais quoi! les Raxasas [1] ont fui!... l'être adorable
Apparaît, salué par l'hymne du matin!

O noble Savitri! par tes chemins antiques
Purs de toute poussière, aériens et doux,
Porte-nous ton secours et tes dons vivifiques!
Viens, encore aujourd'hui, converser avec nous!

[1] Raxasas, êtres malfaisants que le grand jour met en fuite.

Aux Açvins

(Section I, lecture III, hymne 2)

O couple aimé du sage, à la science certaine,
Vous dont nous admirons le char et les chemins,
Qui nous environnez de votre fraîche haleine,
Trois fois durant ce jour venez, sages Açvins!

Tous ont vu votre char, lorsqu'il porte l'ivresse
Sur une triple roue à nos autels aimés !
Sur trois côtés du char un sûr appui se dresse...
Et vous venez le jour, et la nuit vous venez!

Par trois fois aujourd'hui prêtez au saint breuvage
Ce miel dont vous couvrez nos maux humiliants!
Açvins! versez sur nous, dignes d'un triple hommage
Les Aurores, les Nuits, les mets fortifiants!

Visitez par trois fois la maison du fidèle!
Qu'un triple fruit pour lui naisse de vos leçons!
Que notre joie, Açvins, trois fois se renouvelle!
Comme une triple pluie envoyez-nous vos dons!

Charriez-nous trois fois, couple pur, l'opulence!
Soyez des lieux sacrés le triple défenseur!
La fille du Soleil, sur votre char immense
Mit trois fois l'aliment et trois fois le bonheur!

Apportez-nous des eaux, du ciel et de la terre
Les trois médicaments! Maîtres de la santé
Autant que Samyou rendant mon fils prospère
Maintenez dans son corps la triple pureté!

Venez chercher trois fois l'offrande bien connue
Sur le triple gazon! — Vers notre triple autel
Accourez sur vos chars du fond de l'étendue
Comme un souffle vital cherchant un corps mortel!

Les sept mères des eaux, les trois coupes profondes
Et le beurre onctueux sont prêts pour trois festins,
Tandis que jour et nuit parcourant les trois Mondes,
Vous gardez la clarté du Ciel, nobles Açvins!

Mais où donc à présent est le char magnifique
Triple par ses poteaux, triple par ses moyeux?
Quand attellerez-vous, ô couple véridique,
L'âne qui vous emporte au banc sacré des dieux?

O couple saint, venez! — Voilà l'autel, le beurre,
Le miel qui va couvrir vos lèvres d'un flot doux,
Ce miel qui resplendit sur votre char — à l'heure
Où, précédant l'Aurore, il est poussé vers nous!

O sincères Açvins, vers notre saint breuvage
Par onze dieux du ciel venez trois fois suivis!
Et sans cesse, éloignant la mort, les coups, l'outrage
Tenez-vous toujours prêts à venir, vrais amis!

Des trois Mondes, Açvins, apportez l'opulence;
Qu'elle soit près de nous, conviant le guerrier!
Oui, vous nous entendez! Prêtez-nous assistance,
Et que les rites saints puissent fructifier[1]!

[1] Cet hymne, où nous voyons toutes choses venir au nombre de trois, emprunte un caractère bizarre et mystérieux à l'opposition de ce nombre trois au nombre deux; en effet, on s'y adresse aux deux Açvins, et on le fait constamment au *duel*; tous les verbes sont au *duel*. Il était impossible de rendre cette opposition dans la traduction.

A Agni

(Section I, lecture II, hymne 12)

Agni, joyeux ami des dévas qu'on vénère,
Toi qui fus le premier des antiques rishis,
Dans leur profond savoir et leur splendeur guerrière
De ton premier foyer les Marouts sont sortis!

Agni, c'est toi par date et toi par excellence
Le premier Angiras[1]... Pour parer les autels,
Brillant, tu sors du bois qui te donne naissance,
Tu gis partout, tout prêt à servir les mortels!

Viens, plus prompt que le vent, où la ferveur t'invite,
Toi qui remplis d'éclat et la terre et les cieux!
Toi qui verses à flots sur le prêtre d'élite
En l'honneur des dévas tes rayons précieux!

Dans la science du ciel Manou[2] t'avait pour maître;
Le bon Pourouravas éprouva ta bonté;

[1] Angiras, nom d'une antique famille de rishis, à laquelle appartient Hiranyastoûpa lui-même; ce nom est en quelque sorte synonyme de prêtre.

[2] Manou, ancêtre du genre humain ou plutôt de la race des Aryas.

Aujourd'hui les deux bois [1] sur l'autel t'ont fait naître;
Dans les deux sens prescrits tu vas être porté.

Agni, la cuiller sainte est levée! et le prêtre
Est consommé dans l'art du sacrificateur...
Agni, notre taureau, toi qui soutiens notre être,
Enfant de notre Aïeul, sois notre protecteur!

Lorsqu'un homme bien né quitte la droite voie;
Tu le fais revenir à sa propre vertu;
Tu guides ces héros dont la guerre est la joie :
L'ennemi, supérieur en forces, est vaincu.

Sous deux modes divers l'homme pieux veut vivre,
Il est par ton secours au but double porté;
Nourri des aliments que ta main lui délivre,
Mortel, il touche un jour à l'immortalité [2].

[1] *Les deux bois* sont les deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre pour produire le feu, *le père et la mère*, comme on les appelle souvent.

[2] « Nous trouvons dans le Véda un grand nombre d'hymnes où Agni est conçu comme une véritable personne divine, comme un esprit pur, très-parfait, auteur de toutes choses et maitre du monde; producteur des hommes, il leur donne la vie, afin qu'ils le servent et que par là ils parviennent au bonheur et à l'immortalité. Voici la belle prière de l'angiras Hiranyastoûpa... » — E. Burnouf, p. 375.

De notre prêtre, Agni, montre à tous les mérites :
De son intercession montre les prompts effets!...
Nous cependant, priant suivant les nouveaux rites,
De la Terre et du Ciel implorons les bienfaits!

Nous te prions, Agni, dieu vigilant et sage
Qui réside en ce bois non moins qu'au sein des dieux!
Ouvrier de nos corps, accueille notre ouvrage;
Jouissant du bonheur, tu peux nous rendre heureux!

Protecteur, nourricier, source de notre vie,
O frère, autour de toi fourmillent les trésors!
La centaine aux milliers dans leur nombre est unie;
Tu gardes les autels! fort, tu soutiens les forts!

Tu fus de Nahousha le général d'armée
Quand par l'ordre des dieux parmi nous tu naquis;
Tu fus la préceptrice au genre humain donnée,
Ilâ [1], la grande aïeule, Ilâ dont je suis fils.

Etends sur nous, Agni, ta force tutélaire,
Sur nos fronts, sur nos biens... nous te célébrerons!
Des troupeaux de tes fils protecteur séculaire,
Tu fus toujours fêté par leurs libations!

[1] Ilâ, fille de Manou.

Tu sers de protecteur au prêtre resté libre [1];
De tes quatre regards [2] vers lui va la splendeur!
Le beurre qu'il répand, ta louange qui vibre
Sans cesse dans sa voix, — réjouissent ton cœur!

Quelle est ta joie, Agni, quand ces biens qu'il espère
De ton adorateur dépassent les souhaits!
Tu soutiens les petits, qui t'appellent leur père
De tous les points du ciel [3] et du fond des forêts!

Ta sauvegarde couvre, armure impénétrable,
En retour de ses dons, l'homme simple et pieux!
Et celui qui, cherchant une offrande agréable,
T'immole du bétail, — acquiert l'éclat des cieux!

Mais nous sommes sortis de ta route sacrée,
Mais nous avons failli... Agni, pardonne-nous!
Toi dont l'aide est acquise à notre âme assurée,
Saint porteur de l'offrande et pontife de tous!

[1] Le sens littéral est *non attaché*; en traduisant par *resté libre* nous donnons à entendre qu'il s'agit du prêtre resté indépendant, c'est-à-dire qui ne s'est pas attaché à un prince comme *pourohita* ou chapelain.

[2] *Les quatre regards* font allusion aux quatre faces de l'autel, qui est à section carrée.

[3] M. Langlois traduit ainsi : « depuis l'enfant jusqu'aux habitants des régions célestes. » Le Dictionnaire d'Emile Burnouf nous ayant dit expressément : *pâka*, *petit d'un animal*, nous avons traduit comme s'il s'agissait des bêtes des forêts, et des oiseaux du ciel.

Viens donc comme un mortel ! Viens, — comme aux temps
Angiras, Ayati, — sous des traits éclatants ! [antiques
Montre aux dieux réunis nos autels domestiques ;
Assis sur le gazon, qu'ils goûtent nos présents !

Redouble d'énergie au bruit de la prière
Que nous te présentons, dans notre humble savoir !
Et que notre maison, toujours riche et prospère,
Soit toujours assidue à son pieux devoir !

A Indra

(Section I, lecture II, hymne 13)

Chantons Indra, chantons la lutte inaugurée
Par la foudre prêtée à ses exploits naissants!
Il a tué Vritra! par sa mort délivrée,
Des hauts sommets du ciel l'eau coula par torrents [1]!

Il a tué Vritra couché sur deux montagnes...
Le trait qu'il lui lança fut forgé par Twashtor.
Tels les bœufs mugissant reviennent des campagnes,
Telles courent les eaux! Leur étable est la mer...

Il fondit sur l'autel comme un taureau sauvage :
Là, dans la triple couple il buvait la liqueur,
Quand soudain, de ses mains il a saisi l'orage.
Il a tué Vritra, des Vritra le seigneur!

A peine expirait-il, grand dieu, ce roi des nues,
La magie expirait... Tu ranimais le jour...
Les ardeurs du Soleil en tout lieu répandues
Des derniers ennemis délivraient ce séjour!

[1] On sait que Ahi ou Vritra personnifie le nuage orageux qui répand l'eau lorsqu'il est percé par la foudre.

Il a tué Vritra, le plus grand de sa race!
Et les membres épars tant le coup fut affreux,
Le plus grand des Vritras est étendu sur place
Comme un tronc abattu par un bras vigoureux...

Impropre à se défendre il a, dans sa folie,
Provoqué le héros dont le bras est amer,
Immobile devant cette foudre ennemie
Envahissant déjà son antre découvert...

Là cet être sans pieds, sans mains, insulte encore
Au héros dont la foudre a labouré son dos!
Et l'eunuque a gardé l'orgueil qui le dévore
Au milieu des débris de son corps en lambeaux!

Comme un fleuve s'épand sur ses digues ruinées,
Telles les eaux montaient sur ce grand corps gisant;
Ces captives qu'hier il tenait enchaînées,
Aujourd'hui, de leurs pieds ont foulé le géant!

Qui donc tombe avec toi? — O Vritra, c'est ta mère!
Indra la frappe aussi!... déplorable tableau,
La mère est au-dessus du fils qui mord la terre,
Comme on voit dans les près la génisse et le veau!

Les eaux suivent leur cours, rapides et brillantes;
Le cadavre d'Ahi par elles est baigné :
Vritra ne peut point voir leurs vagues insolentes ;
Des ombres de la mort il est environné.

Ces vierges qu'il tenait, pour en orner sa couche,
Avec ses bœufs volés, sous son œil inquiet,
Dès qu'Indra mit à mort le ravisseur farouche
Virent soudain s'ouvrir l'antre qui les gardait.

Ahi subit le sort des frêlons, — viles bandes
Que d'un coup de sa queue écarte le coursier!
Indra prit pour butin ses troupeaux, nos offrandes,
Et ses fleuves rendus à leur cours régulier!

Dardant aussi l'éclair, faisant gronder l'orage,
C'est en vain que Vritra retardait son malheur!
Tel fut leur grand combat, et telle fut leur rage...
Celui qui triompha sera partout vainqueur!

Mais quand tu vis du dieu les gigantesques restes,
Toi qui l'avais tué, noble Indra, tu frémis!
Ainsi qu'un épervier, vers les plaines célestes
Parmi mille torrents, noble Indra, tu bondis!

Ce dieu, qui par la foudre atteste sa puissance,
Est le roi du bétail, de la terre et des airs;
L'homme respire en lui!... Comme une roue immense
Dans ses mille rayons il comprend l'Univers!

A Indra

(Section I, lecture III, hymne I)

Si de riches troupeaux font votre ambition,
Venez! prions Indra, le bienfaiteur suprême!
On acquiert par Indra la pure notion
Du céleste bétail, trésor du dieu lui-même!

Ainsi que l'épervier regagne son doux nid,
Je vole vers le dieu libéral, invincible!
Je veux bénir son nom digne d'être béni,
Ce nom qui donne au vers sa fougue irrésistible!

Il rangea son armée, il ceignit le carquois,
Il conquiert les troupeaux dont l'appât le décide...
Satisfait, possédant tant de biens à la fois,
Indra, les vendras-tu comme un marchand avide?

Tu perças d'un trait lourd le barbare opulent,
Seul, et derrière toi retenant ton armée...
Sous les traits de ton arc en grand nombre expirant
Les pervers Sanakas suivaient leur destinée!

L'impie est abattu par les hommes pieux!
Il fuyait, détournant sa face téméraire
Quand, du haut de ton char, terrible, radieux
Tu l'écrasais d'un souffle au ciel et sur la terre.

De terribles héros l'insensé s'était ri;
Chez les fils d'Angiras il portait le ravage;
Mais sous leur mâle effort l'eunuque s'est enfui!
La hâte du salut mit un terme à sa rage!

Tu combattis l'impur jusqu'aux confins du ciel :
Le moment qu'il riait devint l'instant des larmes;
Tu le chassas..., et l'hymne et les mets de l'autel
Retrouvèrent la paix à l'abri de tes armes.

De ces hommes pervers le sol était voilé;
Leur éclat, leurs bijoux éblouissaient la vue!
Mais Indra n'en fut point obscurci! — Leur fierté
Par les rayons du jour fut soudain confondue!

Indra! toi dont la terre et dont le firmament
Tout pleins de ta grandeur, établissent la gloire,
Lorsque tu pris parti contre le mécréant
Un seul souffle de toi décida la victoire!

Ceux qui de ce séjour n'atteignaient pas les bords,
Ceux qui loin de tes yeux infestaient cette terre,
Furent du même trait frappés. — On vit alors
Les troupeaux de la nuit brûlés par la lumière.

Les eaux tombaient, trésor du ténébreux Vritra,
Ravivant l'œuvre sainte et par elle amenées,
Quand un coup décisif de l'implacable Indra
Lança Vritra mourant dans les ondes sacrées!

L'antre laisse couler la céleste liqueur!
De Çoushna [1] l'encorné le corps n'est plus que ruines!
O vigueur, ô grand art d'Indra! — le fort lutteur
Meurt lui-même frappé par les armes divines.

L'inévitable trait s'attache à l'ennemi,
Perfore les cités de sa pointe mordante,
Il atteint Vritra même, et, terrassé par lui
L'impur n'est plus qu'un corps dont la vie est absente!

O toi qui protégeas ton chantre aimé Koutsa,
Tu secourus aussi, dans l'épaisse poussière
Qui montait jusqu'aux cieux, — le grand fils de Svitra
Alors qu'il soutenait tout le choc de la guerre!

Toi qui prêtas au fils de Svitra ton secours
Quand le héros luttait, calme en dépit de l'onde,
Inflige à l'ennemi qui menace nos jours
Une humiliation, une douleur profonde!

[1] *Çoushna*, personnification d'un nuage; mais il est visible qu'ici l'épopée des nuages est mêlée intimement aux faits de guerre de la tribu des Angirasides.

A Soma

(Section VII. lecture II. hymne 5)

La flèche presse l'arc; le veau sur la génisse
Se presse; tel se presse aussi l'homme pieux
Lorsque mamelle immense, espoir du sacrifice,
Soma [2] vient l'abreuver de son lait savoureux.

On verse l'eau suave ainsi que la prière,
Le foyer fait entendre un sourd frémissement;
Et tel qu'un trait lancé par une main guerrière,
Le liquide plus clair s'élance, bouillonnant.

[1] Cet hymne décrit le sacrifice; il faut donc que le lecteur se reporte à notre notice sur Agni, dans laquelle il trouvera les indications les plus indispensables sur cette matière. Cela fait, il lui sera encore impossible, croyons-nous, d'arriver à une intelligence complète de l'hymne à Sôma. Remarquons, à ce propos, que dans les hymnes védiques on se borne rarement à décrire simplement un fait ou une opération par l'énumération de ses diverses circonstances : on revient plusieurs fois sur telle ou telle de ces circonstances, avec le désordre *lyrique*; de là une grande difficulté en présence d'hymnes comme celui-ci.

[2] Soma, la liqueur du sacrifice, tirée de la plante du même nom.

L'époux sacré des eaux [1] sur le filtre se presse,
La plante d'Aditi se résout en liqueur!
C'est le Maître, c'est l'eau du culte, c'est l'ivresse!
Comme un prince orgueilleux il est plein de splendeur!

Le taureau [2] mugissait... Les vaches qu'il excite
Accourent; le troupeau l'entoure en l'adorant,
Et les blanches parois du vase qui l'abrite
Font comme une cuirasse à Soma l'éclatant!

De ce pur vêtement, de l'admirable vase
Le Maître, l'Immortel s'est couvert à nos yeux!
L'Immortel a soumis au filtre qui l'écrase
Les fibres de son corps brillant et lumineux!

Emule du Soleil, Soma, dès sa naissance,
Est terrible aux méchants, et des bons bienfaiteur!
Cette vapeur qui sort du vase et se balance
Ne cache-t-elle pas Indra sous sa lueur?

Aussi prompte que l'eau lorsqu'un point bas l'attire,
L'enivrante liqueur a trouvé ses chemins!

[1] C'est-à-dire Soma.

[2] Il n'y a ici de taureaux et de vaches que par métaphore : les vaches personnifient souvent les eaux ; le taureau serait Sôma.

O Soma! sous ce toit, que tout ce qui respire,
Bêtes et gens, que tous soient vigoureux et sains!

Riche en or, en moissons, en chevaux, en génisses,
A nos enfants, Soma, donne un sang généreux!
Seul avec mes aïeux, par tes nobles offices
Tu gardais la lumière et le culte des dieux!

Soma, sur le pressoir tes tiges s'élancèrent...
A la suite d'Indra tels s'élancent nos chars!
De leurs corps sur le filtre elles se dépouillèrent,
Et, pluie aux reflets d'or, coulent de toutes parts!

Onde, va donc charmer Indra de ton ivresse,
O toi dont les effets sont terribles et doux!
A celui qui te loue apporte la richesse!
Et vous, Ciel, Terre, et Dieux, veillez toujours sur nous!

FIN DES ŒUVRES DE HIRANYASTOUPA

APPENDICE

I

Hymne à Indra

DU RISHI MADHOUTCHLANDA

(Section 1, lecture 1, hymne 4)

Oui ! chaque jour, prière invariable,
Nous invoquons l'excellent bienfaiteur,
Vache féconde au lait irréprochable,
 Richesse de l'heureux pasteur.

Cherche en ces lieux l'offrande qui t'est chère,
Le pur sôma dont tu connais les flots ;
Par ces présents nous saurons te complaire,
 O distributeur de troupeaux !

Caché parmi les foules qui t'adorent
T'apercevoir, tel est notre désir !
Pour agréer à d'autres qui t'implorent
 Ne va pas loin de nous t'enfuir !

Allons à lui... Sans chercher son visage
Ni son grand corps étendu devant nous.

Questionnons-le : car il est le dieu sage,
L'ami le plus sûr entre tous !

C'est bien à nous qu'appartient sa louange...
O détracteurs d'Indra, fuyez ces lieux !
C'est bien à nous !... Que le peuple se range
Pour lui rendre un culte pompeux !

A nous aussi la fortune prospère
Que l'ennemi lui-même vantera !
Par la piété nous vivrons sur la terre
Sous la sauvegarde d'Indra !

Au dieu léger offrons le flot rapide
De la liqueur qui pare les autels,
Qui du guerrier rend le cœur intrépide,
Qui donne la joie aux mortels !

Ce fort breuvage animait ta vaillance
Quand tu frappas à mort le sombre Ahi,
Çatakratou...[1] Toujours ton assistance
Nous couvre devant l'ennemi.

[1] Çatakratou, qui veut dire *honoré par cent sacrifices*, est un qualificatif qu'on donne souvent à Indra.

Pour nous défendre en l'ardente mêlée,
De mets sacrés si nous te nourrissons,
Ajoute encore à ton aide implorée,
Çatàkratou, tes riches dons!...

Devant celui qui donne l'opulence,
Le grand, l'auteur d'actes toujours vantés,
Dont l'homme pieux obtient la bienveillance,
Devant Indra chantez, — chantez!

Hymne à Indra

DU RISHI MADHOUTCHLANDA

(Section I, lecture I, hymne 9)

Dans tout l'éclat de ta puissance,
Indra, viens savourer les dons
Que nous t'offrons en abondance,
Le riz et les libations.

Au dieu dont l'ivresse est profonde
Versez l'enivrante liqueur!
Au dieu fort qui soutient le monde
Versez son flot plein de vigueur!

O bel Indra!... Que la louange
A cette heure t'enivre aussi!
Sous tes lois tout homme se range!
Viens avec les dieux. Viens ici!

Indra, j'ai chanté ta puissance
Et jusqu'à toi l'hymne a bondi!
Toi qui peux combler l'exigence
De nos vœux, — tu l'as accueilli!

Fais donc affluer les richesses
Sous mille formes sur nos pas!
Nous les convoitons... Ces largesses,
Riche, ne t'appauvriront pas!

Conduis cette heureuse famille
A la possession des trésors!
Fais qu'au loin notre gloire brille..
Dieu riche, tu vois nos efforts!

Accorde à celui qui te prie
Des troupeaux, des monceaux de grains,
Des trésors pour toute sa vie
Inépuisables dans ses mains!

Fais-nous une large existence...
Et que nos chariots nombreux
Chargés d'une richesse immense
Montrent tes dons à tous les yeux!

Oui, lorsque nos hymnes honorent
Indra pourvoyeur de tout bien,
Il aime ces chants qui l'implorent,
Il accorde son aide, il vient,

Et réside dans la demeure
Du pieux maître de maison
Qui chante sa gloire à toute heure
En filtrant la libation.

Hymne à Indra

DU RISHI ÇOUNAHSÉPA

(Section I, lecture II, hymne 10)

Bien que cette maison de gloire dépourvue
Soit trop chétive, Indra, pour attirer ta vue,
Donne-nous par troupeaux, donne-nous par milliers
Pour nous rendre opulents, des bœufs et des coursiers!

Je connais ta beauté, ton savoir, ta puissance;
Mais on te loue aussi pour ta munificence!
Donne-nous par troupeaux, donne-nous par milliers
Pour nous rendre opulents, des bœufs et des coursiers!

Dans un profond sommeil, dans d'épaisses ténèbres
Tiens longtemps assoupis les deux courriers funèbres!
Donne-nous par troupeaux, donne-nous par milliers
Pour nous rendre opulents, des bœufs et des coursiers!

Arrière les mortels avares!... Qu'ils sommeillent!
Que les cœurs généreux, avec leurs dons, s'éveillent!
Donne-nous par troupeaux, donne-nous par milliers
Pour nous rendre opulents, des bœufs et des coursiers!

Mais quand un âne indigne entreprend ta louange,
Frappe-le! Que la mort de l'insensé te venge!
Donne-nous par troupeaux, donne-nous par milliers,
Pour nous rendre opulents, des bœufs et des coursiers!

Chasse dans les forêts, détourne de nos têtes
L'effort vertigineux des sinistres tempêtes...
Donne-nous par troupeaux, donne-nous par milliers
Pour nous rendre opulents, des bœufs et des coursiers!

Si quelqu'un nous insulte, ô Indra, qu'il expire!
Et que tout ennemi meure alors qu'il conspire...
Donne-nous par troupeaux, donne-nous par milliers,
Pour nous rendre opulents, des bœufs et des coursiers!

Hymne dédié à Indra sous la forme d'un oiseau

DU RISHI GRITSAMADA

(Section II, lecture VIII, hymne 6)

Ta voix prophétique et plaintive,
Telle que la nef fugitive
Qui cède à l'effort du rameur,
S'élance... Heureux et doux présage!
Oiseau, que rien sur ton passage
N'éveille pour toi la douleur!

Que l'épervier du haut des nues,
Que l'archer aux flèches aiguës
Pour toi ne soient point dangereux!
Vers la plage aux Mânes vouée
Jette de ta voix éplorée
Les présages les plus heureux!

A droite du feu domestique
Jette ton cri mélancolique
Tout plein de signes bienfaisants!
Loin de nous tout maître rapace!
O dieu conserve notre race!
Puissions-nous te chanter longtemps!

II

Hymne à tous les dieux

(Section I, lecture VII, hymne 11)

TRADUCTION ET NOTES EXTRAITES DU RIG-VÉDA DE M. LANGLOIS * [1].

1. Tchandramas, poursuivant son vol à travers les vagues de l'air, s'avance dans le ciel. O rayons, à la trace dorée, (l'œil) ne peut trouver votre voie. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

2. Qui demande obtient. La femme a obtenu un mari. Le désir des deux époux s'est enflammé; et la femme a conçu un germe précieux de cet amour. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

3. O Dévas, que l'heureux aliment destiné à ce brillant (nourrisson) n'aille point tomber sans effet! Ne soyons pas réduits à perdre ce (fils) fortuné, digne de nos libations. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

4. Je m'adresse, avant tout, au dieu protecteur du sacrifice. (Agni) notre messager peut bien dire (aux

* Voir ci-dessus page 221. Les notes de M. Langlois sont placées à la suite de l'hymne.

autres dieux) : « Qu'est devenu le fruit de nos sacrifices passés ? Quel est votre nouveau favori ? » Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

5. O dieux, qui habitez ces trois mondes qu'enveloppe la lumière céleste, où est pour vous la justice ou l'injustice ? Qu'est devenu le prix de notre ancienne piété ? Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

6. Qu'avons-nous retiré de notre sacrifice ? Où est la forme de Varouna ? Sur quelle route est le grand Aryaman ? Comment pourrons-nous triompher de nos ennemis ? Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

7. C'est moi qui, plus d'une fois, ai versé le *sôma* et chanté des hymnes en votre honneur ; et c'est moi que surprend le malheur, tel que le loup (surprend) la biche altérée. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

8. Des douleurs poignantes, pareilles à des rivales jalouses, me déchirent de tout côté. O Satacratou, moi qui t'ai célébré, la peine me dévore, de même que les rats se dévorent la queue [2]. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

9. Ma demeure est l'endroit même où brillent les sept rayons lumineux [3]. Tel est l'espoir du fils des Eaux, de Trita [4] ; il chante pour obtenir sa délivrance. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

10. Les cinq (dieux) qui donnent l'abondance [5] et qui se tiennent au centre du monde, après être venus, au

milieu des autres, briller avec tant de gloire, sont retournés (dans leur séjour). Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

11. Les (rayons) d'Agni aux ailes légères siégent seuls sous cette voûte céleste qui embrasse tout : ils écartent de sa route le loup qui traverse les grandes ondes. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

12. O dieux, à vous j'adresse cette prière nouvelle, qui est faite pour vous plaire. Voilà que les ondes (du sacrifice) s'approchent d'Agni : voilà que le Soleil a rempli sa carrière. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

13. O Agni, tu est l'allié des Dévas, et cette alliance doit être célébrée par eux. Viens t'asseoir à notre foyer, comme jadis à celui de Manou, et sage entre tous, fais le sacrifice aux dieux. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

14. Oui, qu'Agni, sage entre tous, vienne en qualité de sacrificateur s'asseoir à notre foyer, comme jadis à celui de Manou; que ce dieu, prudent parmi les autres dieux, les appelle à nos holocaustes. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

15. Ce (dieu) sauveur accomplit l'œuvre sacrée; nous l'invoquons, lui peut nous conduire dans la bonne voie; il tire du cœur la prière, il est digne de nos louanges Naisse donc le sacrifice. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

16. Cet Aditya qui a été fait pour être avec tant de gloire le voyageur céleste, ô Dévas, n'est pas encore arrivé. O mortels, vous ne le voyez pas! Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

17. Trita, tombé dans un puits, appelait ainsi les dieux à son secours. Vrihaspati [7] l'a entendu et l'a sauvé généreusement du danger! Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

18. Le loup [8] au poil rougeâtre m'a vu sur la route. Aussitôt il s'est levé, comme l'ouvrier dont on frappe le dos. Ciel et Terre, voyez ce que je suis.

19. Par la vertu de cet hymne, puissions-nous, aidés d'Indra et secondés de tous nos guerriers, être vainqueurs dans le combat! Qu'ils nous protégent également, Mitra, Varouna, Aditi, la Mer, la Terre et le Ciel.

Notes de M. Langlois.

[1] Le commentateur suppose que cet hymne est de Koutsa, ou plutôt d'un certain richi appelé *Trita,* fils des Eaux : l'hymne fut composé, dit-il, dans un moment où ce dernier, précipité dans un puits, ne pouvait apercevoir les rayons de la lune. Nous avons déjà vu une légende sur la naissance du personnage connu sous le nom de Trita. (Une légende raconte que, dans un sacrifice qui va être célébré en l'honneur des dieux, naît d'abord — c'est-à-dire est apporté — Agni, le feu du sacrifice, et, en second lieu, le mortier dans lequel on écrase les graines; en troisième lieu, naît une autre personne : c'est Somâ ou la Libation, qui prend le nom de Trita) Ici, l'on raconte que trois richis, Ecata, Dwita et Trita, voyageaient ensemble dans une forêt; ils arrivèrent à un puits. Après s'être ra-

fraîchis, les compagnons de Trita le jetèrent dans ce puits et s'emparèrent de ses effets. Une autre légende considère Ecata, Dwita et Trita comme un seul et même personnage qui renaît jusqu'à trois fois. Le sens de cet hymne peut être allégorique; car Trita, c'est le sôma personnifié; il est dans le puits, c'est-à-dire dans le bassin qui contient la libation; il aspire à en sortir, et adresse ses plaintes à tous les dieux. Il me semble même, d'après son nom, que Trita doit être spécialement la troisième libation, ou celle du soir. Après avoir été Ecata ou première libation, Dwita ou deuxième libation, ce personnage aspire à devenir Trita. J'ai entendu dans ce sens les détails de cet hymne du soir. Telle est la position des choses dans la première strophe : la nuit arrive, et la lune brille au ciel. On n'aperçoit plus les rayons du soleil. Le rishi ou plutôt Trita prend la parole.

[2] Comparaison triviale, sur laquelle le commentateur n'est pas d'accord avec lui-même.

[3] Trita, étant le sôma personnifié, habite le lieu du sacrifice, où brille Agni aux sept rayons

[4] Trita est fils des Eaux, puisqu'il est la libation elle-même. Il veut être délivré, c'est-à-dire tiré du bassin qui le renferme, pour être jeté dans le foyer.

[5] Les cinq personnages sont : Agni sur la Terre, Vâyou dans l'athmosphère, Aditya dans le Ciel, Tchandramas dans la région des Constellations, et Vidyout (dieu de la foudre) dans les eaux du nuage.

[6] Le texte porte *Vrica*, qui, rendu quelquefois par *brigand* et *ravisseur*, signifie aussi *loup*. Le commentateur, incertain, présente deux sens. Il suppose d'abord que Trita, au fond du puits, a peur que quelque loup ne vienne pour le dévorer, et que le rishi prie les rayons du jour d'éloigner cet animal affamé. Il donne ensuite un sens trouvé par Yasca. Le loup, c'est Tchandramas, la lune; car *Vrica* doit se dire d'un astre quelconque soumis à une marche périodique; les grandes ondes, ce sont les vagues célestes, c'est l'air ; et dans cette hypothèse, Trita dit que les rayons ont la propriété de faire disparaître la Lune

[7] Agni, *le maître du sacrifice*.

[8] Nous avons vu plus haut, note 6, quel est le sens de ce mot loup.

III

III

Nous avons insisté, dans notre notice sur les Ribhous, sur la réalité probable de l'ère appelée Kali-Youga par les Hindous, et remontant à l'an 3102 avant J.-C. Nous nous permettons d'emprunter au savant ouvrage de M. Pictet, *Origines indo-européennes*, quelques lignes relatives à cette importante question.

« On sait que le savant et malheureux Bailly,
» vers la fin du siècle dernier, publia sur
» l'astronomie indienne un curieux travail
» fondé sur les tables et les formules employées
» par les brahmanes pour calculer les *lieux* du
» soleil, de la lune et des planètes, et déter-

» miner les phases des éclipses. Ces tables
» sont de diverses provenances, et bien que
» d'accord dans la plupart de leurs éléments,
» elles varient pour la forme et pour la fixation
» de leur époque. Celles de Tirvalore ont ceci
» de remarquable, que leur époque coïncide
» avec le commencement de l'ère de Kali-Youga
» (soit 3102 avant J.-C). Or, Bailly a cher-
» ché à démontrer par des rapprochements
» frappants que plusieurs des déterminations
» de cette astronomie brahmanique coïncident
» à tel point avec les données de l'astronomie
» moderne infiniment plus perfectionnée, qu'il
» est impossible d'expliquer cet accord autre-
» ment que par le fait d'observations réelles du
» ciel à la date indiquée. Une telle assertion ne
» pouvait être accueillie qu'avec beaucoup de
» défiance, aussi a-t-elle trouvé de nombreux
» contradicteurs, dont les arguments, toute-
» fois, reposent sur des autres données que
» les faits astronomiques. Les calculs de Bailly
» n'ont pas été réfutés. Mais on a objecté que

» les brahmanes avaient pu accommoder ré-
» trospectivement, et aussi par le calcul, des
» observations modernes pour les faire con-
» corder avec l'ère du Kali-Youga. Or, cette
» question a été l'objet d'un examen appro-
» fondi de la part d'un mathématicien et astro-
» nome distingué, le docteur *Playfair*, dans ses
» *Remarks on the astronomy of the Brahmins*,
» communiquées vers la fin du siècle dernier
» à la société royale d'Edimbourg; travail
» remarquable dont les conclusions n'ont été,
» que je sache nullement invalidées dès lors.
» J'en offre ici un résumé.... » (Tome II,
» page 729.)

Après ce résumé, pour lequel nous renvoyons au livre même de M. Pictet, l'auteur conclut ainsi :

« On est donc forcément amené à recon-
» naître que les observations sur lesquelles se
» fonde l'astronomie indienne doivent avoir été
» faites plus de 3000 ans avant notre ère. »
(Tome II, page 733.)

Nous recommandons à ceux qui voudraient étudier ces mêmes questions, *l'Antiquité des races humaines*, de M. G. Rodier, ouvrage destiné à être un jour la base d'une réforme qui est en voie de s'accomplir dans l'enseignement, la *réforme chronologique*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

HYMNES A AGNI

HYMNES A INDRA

HYMNES COLLECTIFS A INDRA ET AGNI

HYMNE A ROUDRA

HYMNES A TOUS LES DIEUX

HYMNES AUX RIBHOUS

ŒUVRES DE HIRANYASTOUPA

APPENDICE

— LILLE, TYP. J. LEFORT. MDCCCLXX —